

COUNTWAY LIBRARY

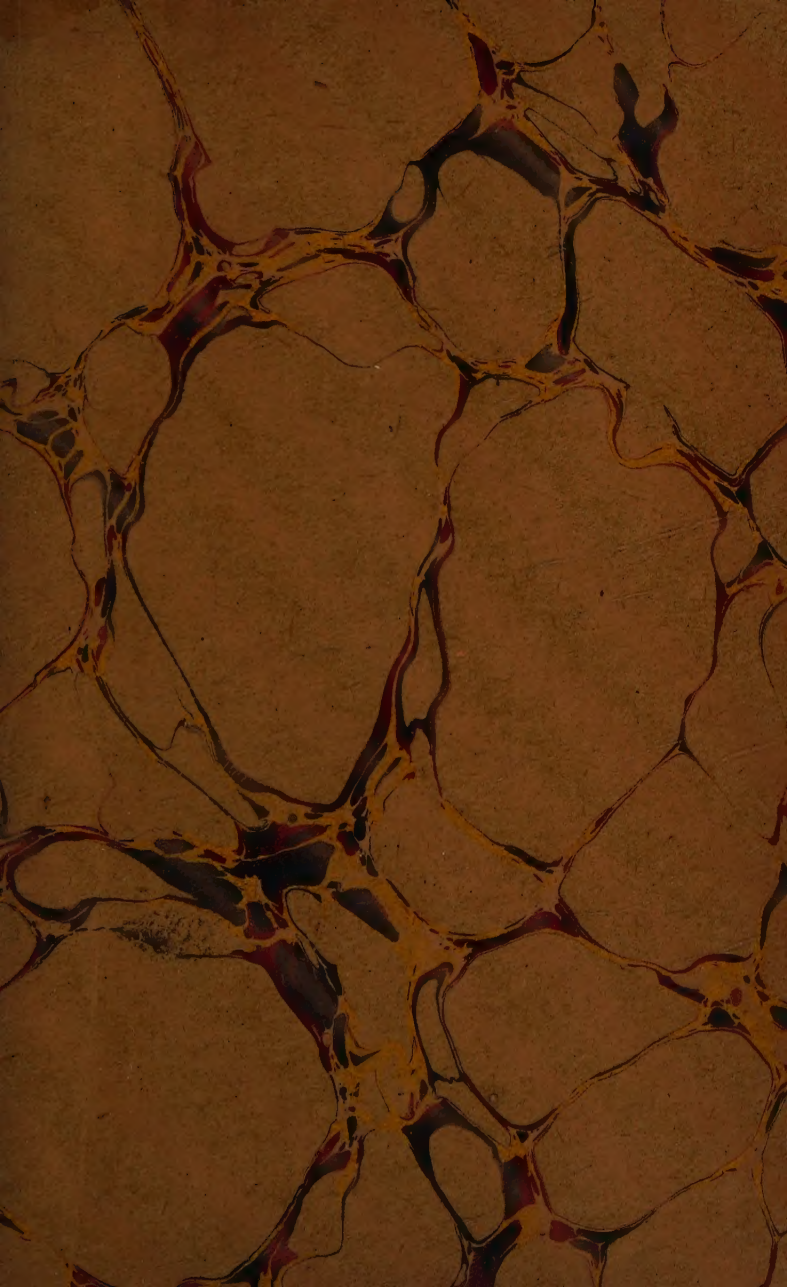


HC 19JM .

Library
Boston Psychopathic
Hospital



Boston, Massachusetts



132.1

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE CONTEMPORAINE

LES
MALADIES DE L'ESPRIT

DU MÊME AUTEUR

Hygiène de l'Esprit, considérée au point de vue de la préservation des maladies mentales et nerveuses, 2^e édition, in-12, 1881.

Sur l'Hallucination visuelle, preuve physiologique de la nature de cette hallucination, in-8, 1880.

Les Invisibles et les Voix, une nouvelle manière d'envisager les hallucinations psychiques et l'incohérence maniaque, in-8, 1880.

Le Monde des rêves, le rêve, l'hallucination, le somnambulisme et l'hypnotisme, l'illusion, les paradis artificiels, le ragle, le cerveau et le rêve, 2^e édition, 1888, in-16, 325 pages (*Bibliothèque scientifique contemporaine*).

Crimes et délits dans la Folie, 1886, in-16, 285 pages. J.-B. Baillière.

Les Écrits et les Dessins des aliénés, in-8, 1888.

LES
MALADIES DE L'ESPRIT

PAR

LE D^R P. ^{Paul} MAX-SIMON

MÉDECIN INSPECTEUR DES ASILES PRIVÉS DU RHÔNE



OSTON MEDICAL LIBRARY
IN THE
FRANCIS A. COUNTWAY
LIBRARY OF MEDICINE

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

RUE HAUTEFEUILLE, 19, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1891

Tous droits réservés

19 A
S:53
293

PRÉFACE

Ayant à écrire un livre sur les maladies de l'esprit, j'ai pensé qu'il fallait, chaque fois que cela serait possible, m'appuyer sur mes travaux personnels et sur ma propre expérience. J'ai donc mis à profit mes recherches sur la nature de l'*hallucination*, conception nouvelle de ce phénomène basée sur des faits physiologiques. Le chapitre concernant la *génération et l'évolution des délires* contient également des vues que je crois neuves et s'appuyant sur de consciencieuses observations. Je crois avoir encore montré que certaines formes spéciales de délires ne sont, en somme, que des actes délirants se rattachant à des idées erronées qu'une recherche attentive permet souvent de découvrir. Enfin je me suis très fréquemment servi des faits que j'ai pu recueillir dans les différents services à la tête desquels j'ai été placé.

M'adressant à un public un peu différent de celui auquel les livres du genre de celui-ci sont ordinairement destinés, au lieu d'adopter les divisions ordinaires d'un ouvrage didactique, j'ai étudié successivement les altérations que l'on constate dans l'être psychique frappé par la maladie. Les causes des diverses aliénations ont été à leur tour longuement examinées, et, dans un dernier chapitre, j'ai indiqué comment doit être compris le *traitement de la folie*.

Tel est dans son ensemble le nouveau travail que j'offre au public et que j'espère voir les lecteurs de la Bibliothèque scientifique contemporaine favorablement accueillir.

P. MAX-SIMON.

LYON, le 25 Juin 1891.

LES MALADIES DE L'ESPRIT

CHAPITRE PREMIER

LE SENS DÉLIRANT

Le délire sensoriel, c'est l'hallucination. On donne le nom d'hallucinations à une perception sensorielle sans objet actuellement existant dans le champ du sens halluciné. Tous les sens sont susceptibles d'hallucinations, mais non pas avec la même constance.

Les hallucinations peuvent se classer par ordre de fréquence ainsi qu'il suit :

1° Les hallucinations de l'ouïe et de la sensibilité générale;

2° Les hallucinations de la vue;

3° Les hallucinations du goût et de l'odorat.

Les hallucinations du sens génital dont on fait parfois une classe spéciale, peuvent être rangées près de celles de la sensibilité. Il en est de même des hallucinations internes.

L'étude des hallucinations est relativement mo-

derne ; mais si le phénomène, en tant que manifestation malade, a été seulement convenablement apprécié par les médecins du commencement de ce siècle, il faut bien reconnaître que le fait lui-même n'avait pas échappé aux anciens. Ce que nous appelons images hallucinatoires, les Grecs et les Romains l'ont nommé spectres, fantômes, larves, lémures, etc. Il suffit de jeter les yeux sur les ouvrages des écrivains de l'antiquité pour demeurer convaincu que nombre d'apparitions et de visions, que ces écrivains ont retracées avec complaisance, sont simplement des phénomènes hallucinatoires que favoriseraient singulièrement la croyance, universellement répandue dans le monde antique, à l'existence d'êtres intermédiaires aux dieux et à l'homme, la persuasion, non moins générale, que l'âme privée de sépulture était condamnée à errer sur la terre pendant un temps plus ou moins limité, et enfin la doctrine religieuse qui enseignait que fréquemment les dieux avaient revêtu la forme humaine.

Les anciens ont donc eu des hallucinations, et les historiens de la Grèce et de Rome, convenablement étudiés, nous fournissent la preuve certaine de l'ancienneté du phénomène. Pour ce qui est de son appréciation scientifique, des circonstances et particularités dans lesquelles il se manifeste, c'est à une époque qui nous touche de bien près qu'il faut demander des renseignements un peu précis. C'est Esquirol, en effet, qui le premier a écrit un travail complet sur les hallucinations, et son mémoire, plein de remarques sagaces et fines, peut être encore con-

sidéré comme un modèle d'observation. Depuis cette époque, de nombreux travaux ont été publiés qui, tout en nous informant plus complètement du mode de production des phantasmes hallucinatoires et de leurs diverses variétés, permettent aussi de se mieux rendre compte de leur nature.

C'est avec ces connaissances nouvelles et plus complètes que nous allons aborder l'étude des hallucinations, en commençant par les hallucinations de la vue.

Hallucinations de la vue. — Très fréquentes dans les diverses formes de la folie, les hallucinations visuelles se présentent sous un aspect extrêmement varié. Tantôt elles consistent dans la représentation d'être inanimés, une lumière éclatante, de l'eau, des flammes, des villes, des maisons, plus souvent peut-être des hommes ou des animaux, parfois des arbres, des plantes, des fruits. Les hallucinations éprouvées par les malades, les objets fantastiques qu'ils aperçoivent, varient avec le développement intellectuel du sujet. Grandioses, offrant des tableaux d'une richesse merveilleuse chez les esprits cultivés, elles consistent simplement chez les aliénés sans éducation dans la représentation d'objets que leur ont rendus familiers leurs habitudes professionnelles. Un malade que j'ai eu longtemps dans mon service et qui était charpentier voyait fréquemment des losanges, des triangles, les figures géométriques de toute sorte qu'il avait coutume de tracer sur les pièces de bois qu'il avait à travailler. Une aliénée dont parle de Magnan, marchande

des quatre saisons, apercevait des monceaux de fruits et de choux-fleurs. Enfin un épileptique auquel j'ai donné des soins et qui, au moment de ses crises, éprouvait des hallucinations visuelles, voyait d'une façon très nette des cartes stratégiques, objet ordinaire de ses études.

Une hallucination du célèbre Cuvier est, au point de vue qui nous occupe, particulièrement curieuse. Cuvier dit avoir eu une vision dans laquelle le diable se fit voir à lui avec une tête de bœuf et des pieds de cheval. Il paraît même que le grand naturaliste, apostrophant l'Esprit de ténèbres, lui aurait ainsi parlé en le défiant : « Tu as les pieds d'un solipède et les cornes d'un ruminant; tu n'es donc pas un carnassier et, si largement ouverte que soit ton horrible gueule, tu ne saurais me dévorer. » Mais je n'insisterai pas sur cette particularité du rapport de l'hallucination avec la valeur mentale du sujet, particularité qui, pour se présenter avec quelque fréquence, est loin néanmoins d'être constante. Il était pourtant convenable de l'indiquer.

Une circonstance qui influe certainement davantage sur la nature de l'hallucination, c'est la forme délirante dont est atteint l'aliéné. Constituée par des images riantes dans les délires expansifs, l'hallucination ne consiste plus pour le délirant mélancolique qu'en représentation de spectres, de tombeaux, de cadavres, d'instruments de torture. Des hommes à figure sinistre, des agents de police, des gendarmes qui viennent pour les arrêter sont encore, dans les folies dépressives, des formes fantastiques qui hantent fré-

quemment l'aliéné et l'effrayent parfois jusqu'à le porter au suicide.

Le délire religieux imprimera, on le comprend facilement, à l'hallucination un cachet tout spécial. Là, les images qu'aperçoit l'aliéné sont les formes ordinaires, plus ou moins relevées suivant son degré d'éducation, sous lesquelles il a l'habitude de se représenter Dieu, la sainte Vierge, les anges et les saints. Parfois encore l'image de la Divinité consistera en une pure et éclatante lumière qu'accompagnera une voix et qui laissera après elle quelque senteur merveilleuse. Dans la démonomanie, forme du délire religieux toute différente de la précédente, forme triste de ce délire, c'est encore une figure purement imaginaire, toute de convention et d'avance arrêtée, qui s'offrira à l'esprit du pauvre patient. Mais ici le spectre hallucinatoire est hideux, c'est à l'ordinaire le personnage légendaire, dérivant du satyre antique, et si souvent représenté par les habiles fantaisistes et parfois licencieux sculpteurs du moyen âge.

Enfin le lecteur trouvera assez naturel que les érotomanes admirent dans leurs hallucinations des personnages d'une beauté merveilleuse dont ils sont amoureux, et en aperçoivent parfois sous l'apparence surnaturelle qu'on a l'habitude de prêter aux anges, aux fées, etc. Les érotiques enfin voient se dérouler devant eux des scènes absolument licencieuses.

Mais il est un délire qui comporte des images hallucinatoires toutes spéciales, je veux parler du délire alcoolique. Ces images peuvent être assez variées, il est vrai ; mais on y rencontre avec une prédominance

singulière des représentations d'animaux, parmi lesquels les serpents, les rats, les araignées, tous les animaux hideux et fuyants viennent en première ligne. Cette sorte de trouble hallucinatoire est caractéristique, presque pathognomonique de la folie ébrieuse, et tous ceux qui ont eu l'occasion d'observer les aliénés se rappelleront quelque pauvre alcoolique, contemplant un rat ou un serpent dont il veut s'emparer, mais qui le fuit et qu'il poursuit jusqu'au mur de l'appartement où il est enfermé et sur lequel il voit l'image décevante monter et échapper à sa main tremblante, tendue pour la saisir.

Il est encore une particularité qui influe sur la nature des hallucinations, c'est la circonstance spéciale qui a donné naissance au désordre mental. Effrayés par un spectacle horrible ou inattendu, certains malades devenus fous par suite de cette impression pénible, revoient dans leurs accès le spectre hallucinatoire de la scène qui les avait terrifiés.

Un malade que j'ai eu dans mon service, devenu aliéné à la suite d'un accident de chemin de fer, voyait dans ses crises la locomotive qui l'avait effrayé et l'entendait siffler. Toutes les péripéties de la catastrophe se reproduisaient fidèlement à ses yeux.

Une jeune fille, qui avait été témoin du meurtre de sa mère, apercevait de tous côtés, se multipliant à l'infini, la tête de cette malheureuse parmi les herbes de la prairie où l'assassinat avait été commis. Un illustre écrivain avait eu sa première crise d'épilepsie à une certaine distance d'une maison où brillait une lumière; il revoyait constamment cette lumière en

hallucination dans les attaques qu'il éprouva par la suite.

A cette question se rattachent celles de lieu et de temps qui paraissent avoir, sur la production de l'hallucination, une influence déterminante.

Walter Scott a raconté l'intéressante histoire d'un jeune homme qui, à la suite d'une vie dissipée et d'excès de toutes sortes, était obsédé d'hallucinations lui faisant voir une troupe de femmes vêtues de costumes verts, qui exécutaient dans sa chambre les danses les plus singulières. Fatigué de ces visions, il s'adressa à un médecin qui lui conseilla de se retirer à la campagne et d'y mener une vie simple et frugale. Le conseil fut suivi, et les fantômes disparurent. Heureux du résultat obtenu et qu'il était loin d'espérer, le jeune dissipé résolut de se fixer à sa maison de campagne, renonçant pour toujours à l'habitation des villes. Il était à penser que sa résolution était sage et prudente ; cependant l'événement fut loin de la justifier. Ayant fait venir son mobilier de Londres, quand les meubles de son salon eurent été installés, les figurantes vertes, dont le malade avait si longtemps associé la présence à l'ameublement qui lui était familier, se montrèrent de nouveau, criant joyeusement : « Nous voici, nous voici revenues, nous voici toutes. » Déconcerté et découragé par ces apparitions nouvelles, le pauvre visionnaire se retira sur le continent.

Frank a rapporté l'observation d'une malheureuse femme qui devint folle après avoir surpris son mari en flagrant délit d'adultère. Poursuivie d'hallucina-

tions dont elle avait conscience, ces troubles sensoriels se produisaient quand une circonstance fortuite lui rappelait la scène pénible dont elle avait été témoin. Une coiffure, un ruban réveillaient dans son souvenir l'image de sa rivale et la faisaient aussitôt apparaître à ses yeux. Un habit bleu (c'était la couleur de celui que portait son mari lorsqu'il l'avait trompée) produisait le même effet. Mais c'était principalement quand l'horloge sonnait quatre heures après midi qu'elle était particulièrement tourmentée. C'était, en effet, l'heure où elle avait été témoin de l'infidélité de celui qu'elle avait jusque-là tendrement aimé.

Quelques aliénés guéris et interrogés sur leurs hallucinations les représentent comme quelque chose de léger, de vapoureux, offrant l'aspect d'un tableau, sur lequel une gaze serait étendue. Pour d'autres, l'image ne différerait en rien de la réalité; les contours du phantasme hallucinatoire sont nets, arrêtés, les couleurs ont la vivacité, l'éclat, offerts par les objets du monde extérieur.

L'image hallucinatoire apparaît tout à coup elle surgit en quelque sorte et l'halluciné l'aperçoit à une distance plus ou moins grande de l'endroit où il est placé.

Parfois, à peine l'image a-t-elle paru que le malade la voit fondre sur lui, grandissant à mesure qu'elle approche. J'ai connu un jeune homme qui ayant éprouvé une hallucination de cette sorte, se précipita sur le spectre fantastique qui s'évanouit sous ses coups. Il est des cas où l'apparition demeure immobile. Lorsqu'il en est ainsi, l'aliéné garde la

même immobilité et reste comme stupéfié. Mais plus souvent elle se meut en suivant, comme il est naturel, ainsi que nous le verrons par la théorie du phénomène, le mouvement des yeux, pour disparaître ensuite. Quant à cette disparition de l'image, elle se fait en général subitement; le fantôme s'éclipse. Il arrive cependant que c'est par un affaiblissement des teintes, par une atténuation des lignes, que le spectre cesse d'être perçu et paraît alors s'évanouir. Enfin il semble dans quelques cas qu'une partie de l'image s'efface tout d'abord pour disparaître ensuite en totalité.

Pour ce qui est de la disparition définitive du phantasme par suite de la guérison de la maladie, elle se produit de même; tantôt subitement, tantôt par l'affaiblissement des images et la manifestation plus rare du phénomène.

L'image hallucinatoire cache-t-elle ou paraît-elle cacher les objets, entre lesquels elle paraît s'interposer? Dans la plupart des cas il paraît bien qu'il en est ainsi. Il semble cependant que parfois les objets extérieurs puissent dérober une partie de l'image; c'est au moins ce qui résulte de l'impression éprouvée par le juge dont Walter Scott a rapporté l'histoire, et qui voyait un spectre, semblable à ce squelette dont le célèbre Olivarès était hanté. Ayant prié son médecin de se placer à l'endroit où se trouvait le spectre, ce pauvre halluciné dit ne plus voir le corps du squelette, mais apercevoir parfaitement le crâne, par dessus l'épaule du médecin.

Le plus habituellement les deux yeux sont affectés dans l'hallucination. Il arrive pourtant que le phan-

tasme est unilatéral. J'ai eu dans mon service un malade qui offrait un cas de ce genre. Assiégé d'idées de persécution, cet aliéné, comme beaucoup de malades atteints des mêmes troubles délirants, disait qu'on lui faisait voir des fantômes ; or c'est du côté gauche, qu'il éprouvait ces troubles sensoriels, sinon exclusivement, au moins d'une façon absolument prédominante ; la plupart du temps, l'œil droit était indemne.

Mais il est une particularité plus remarquable encore dans la production des images hallucinatoires et que je ne saurais passer sous silence : je veux parler des phantasmes visuels, perçus simultanément par l'halluciné, mais différents pour chacun des yeux. C'est ainsi qu'il y a quelques années j'ai pu relever dans un de mes rapports médicaux annuels, l'histoire d'un persécuté halluciné qui d'un œil apercevait un jardin d'une merveilleuse beauté, tandis que de l'autre, il voyait l'intérieur d'une habitation pauvre et misérable. On a produit expérimentalement et par suggestion des phénomènes de ce genre, mais je ne sache pas que l'observation directe ait permis d'en constater d'autres, que celui que je viens de signaler.

Enfin, en finissant, et pour noter toutes les conditions dans lesquelles peuvent se présenter les hallucinations de la vue, je dirai que les aveugles ne sont pas exempts de ces troubles sensoriels. J'ai eu longtemps dans mon service un aliéné persécuté et aveugle, qui voyait des fantômes descendre sur sa tête ; un autre se disait entouré tantôt par ses parents, tantôt par des ennemis acharnés à sa perte. Enfin j'ai connu une dame, appartenant à la plus haute aris-

tocratie et qui, devenue aveugle dans sa vieillesse, aperçut un jour, couchée dans son berceau, l'image hallucinatoire d'une sœur qu'elle chérissait.

Hallucination de l'ouïe. — L'hallucination de l'ouïe est fréquente dans la folie. Elle consiste essentiellement soit en un bruit plus ou moins nettement perçu, soit en des paroles entendues. C'est ce dernier genre d'hallucinations que l'on rencontre le plus habituellement chez les persécutés, et qui rend ces malades si dangereux en raison du caractère ordinairement injurieux des propos tenus par la voix imaginaire.

Quant à la nature de ces fausses perceptions, à leur timbre, à leur degré d'intensité, ces diverses circonstances sont très variables. Tantôt les voix sont fortes, éclatantes, stridentes même au point d'impressionner péniblement le patient; tantôt on les trouve faibles, basses, lointaines, ce que quelques malades expliquent en disant qu'on leur parle au moyen d'un porte-voix.

Pour ce qui est de l'endroit d'où partent ces voix, il varie suivant les malades. Quelques-uns les entendent dans leurs oreilles, dans les murs, les plafonds, sous les parquets. D'autres croient qu'elles sortent d'un poêle, d'un meuble, des caves de la maison où ils se trouvent, ou bien encore d'un endroit éloigné de plusieurs centaines de mètres, parfois de plusieurs lieues. Enfin, très fréquemment encore, les aliénés s'imaginent que des voix se font entendre dans leur tête, sortent de leur ventre, de leur estomac, etc.

Ceux qui ont quelque peu pratiqué les aliénés savent que, si certains malades entendent des voix

multiples, d'autres ne perçoivent qu'une seule voix qui entretient avec eux des conversations plus ou moins suivies. C'est surtout dans les délires systématisés que les voix uniques se constatent, bien que pourtant la multiplicité des interlocuteurs imaginaires puisse être relevée dans ce genre de délire. Il est commun dans le premier cas de voir le malade désigner son interlocuteur unique ; c'est une personne à lui connue, c'est parfois encore un être purement fictif à qui il donne un nom qu'il adopte et dont il se sert toujours quand il prétend avoir reçu des ordres, des informations ou des injures.

Les voix multiples sont plus spécialement entendues par les aliénés affectés de délire général. Les maniaques, les lypémaniaques anxieux paraissent fréquemment interpellés de plusieurs côtés à la fois, et on les voit se retourner pour répondre successivement à leurs prétendus interlocuteurs. Un maniaque dont Esquirol a rapporté l'histoire et qui connaissait plusieurs langues, entendait des gens qui l'interpellaient dans ces divers idiomes et, particularité bien en rapport avec la nature de l'hallucination, ainsi que nous le verrons plus tard, les paroles qu'il entendait le moins nettement étaient celles prononcées dans la langue qui lui était la moins familière.

Les malades affectés de folie alcoolique aiguë sont peut-être les aliénés qui offrent l'exemple le plus frappant de cette variété des impressions sensorielles auditives, l'image fantastique otique participant de la mobilité si connue du rêve délirant au milieu duquel se meut le patient et contre lequel il réagit d'une façon

plus ou moins violente. Enfin, comme je l'ai dit plus haut, il n'est pas absolument rare de voir des malades affectés du délire systématisé qui, eux aussi, entendent un assez grand nombre de voix; et alors, comme dans le cas d'une voix unique, on les voit désigner soit des collectivités, soit des êtres de pure imagination, qu'ils revêtent de noms plus ou moins bizarres, noms qu'ils adoptent et emploient alors avec une constance singulière.

Comment naît l'hallucination auditive? Se présente-t-elle d'emblée? Est-elle précédée de troubles intéressant l'organe de l'ouïe? On peut répondre à ces questions que, comme pour l'hallucination de la vue, le plus ordinairement le phantasme auditif naît subitement et que ce n'est qu'assez rarement qu'il est précédé de bruissements, de tintements d'oreille, qui seraient alors comme une ébauche du phénomène qui se montrera plus tard.

Ordinairement double, comme le sens, l'hallucination auditive est cependant parfois unilatérale. Le bruit, la voix fantastique ne sont entendus que d'un seul côté. Un malade de mon service, atteint de délire de persécution, entendait des voix menaçantes et injurieuses presque exclusivement à gauche. Mais je dois dire que c'est là un cas assez rare.

Plus rarement encore on voit des malades présenter cette curieuse particularité que la voix entendue et les paroles prononcées sont différentes pour chaque oreille. On a cité en effet des malades affectés de délire religieux qui entendaient de l'oreille droite les conseils de leur bon ange, cherchant à les retenir dans

la voie du bien, tandis que l'oreille gauche était exclusivement réservée aux incitations mauvaises de l'Esprit du mal.

Hallucinations de l'odorat. — Les hallucinations de l'odorat consistent en perceptions d'odeurs dont le malade a seul conscience. Ces impressions sensorielles sont en général pénibles. Ce sont des odeurs infectes, des gaz méphitiques que l'aliéné croit lui être lancés par ses ennemis. Il arrive encore, et cela se rencontre dans les délires tristes, que le malade s'imagine qu'il sort de son propre corps des exhalaisons qui vicient l'air autour de lui; ses habits en sont imprégnés, il souille et corrompt tout ce qu'il touche, etc.

Je ne voudrais pas m'arrêter trop longtemps à ce genre d'hallucinations, cependant il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer ici que les maléficiés du moyen âge avaient fréquemment le même délire et s'imaginaient amener la décomposition de tout ce dont ils venaient à s'approcher.

Si les hallucinations de l'odorat sont en général pénibles, il n'en est pas toujours ainsi. Dans le délire religieux, par exemple, les visionnaires qui voient l'image de la sainte Vierge ou de quelque saint perçoivent fréquemment en même temps des odeurs d'une suavité singulière. Par contre, il faut rappeler ici les émanations de soufre que, au dire des ensorcelés, le malin Esprit laissait après lui. Nouvelle preuve de l'étroit rapport qui existe entre l'hallucination, quelle que soit sa nature, et le délire.

Hallucinations du goût. — L'hallucination du goût est assez souvent liée à la précédente. Les mêmes malades qui se plaignent d'odeurs imaginaires éprouvent souvent des impressions gustatives illusoire. Le plus ordinairement c'est en mangeant que ces saveurs sont perçues et alors le phénomène est assez difficile à distinguer de l'illusion, mais souvent aussi ces impressions sensorielles sont ressenties par les aliénés en dehors de tout contact d'une substance alimentaire.

Un de mes malades, entre autres, affecté du délire de persécution, la nuit, pendant qu'il est couché, s'imagine que, par des moyens magiques, on lui fait parvenir dans la bouche des substances dont l'amertume ou le goût nauséeux lui inspirent la plus profonde horreur. Une hallucination de l'odorat accompagne fréquemment la fausse perception que je viens d'indiquer.

Hallucinations de la sensibilité. — Avec les hallucinations de l'ouïe, les troubles délirants sensoriels que l'on rencontre le plus fréquemment sont les hallucinations de la sensibilité. Pouvant s'offrir dans presque toutes les folies, on relève particulièrement ces sortes de phantasmes dans le délire de persécution où, mieux qu'ailleurs, ils peuvent être facilement étudiés.

Ces hallucinations comprennent des sensations assez variées. Elles consistent souvent en des impressions de toucher. Les malades sentent, par exemple, des mains se promener à la surface de leur corps, se

livrer à des attouchements obscènes. Quelquefois encore les aliénés accusent des sensations de piquêre, de coupure, de pincement, etc. L'impression de matières pulvérulentes ou de liquides est encore assez souvent dénoncée. Dans certains cas, c'est quelque chose de plus léger, comme un souffle, par exemple, effleurant l'aliéné.

C'est là précisément ce qu'éprouva Ravaiillac qui sentit, dit-il, quelque chose lui passer sur la figure et sur la bouche, sans pouvoir discerner la nature de cet attouchement.

Le contact de divers animaux, de rats, de serpents, d'araignées, s'observe dans les délires alcooliques principalement. Très pénible en général, cette sensation est pour certains malades un véritable supplice. L'aliéniste anglais Winslow a raconté, entre autres faits, l'histoire d'une femme qu'enlaçaient continuellement des serpents et qui réclamait la mort à grands cris, si la mort seule pouvait la délivrer de cet horrible supplice.

Gouch, un des orateurs les plus connus des assemblées de tempérance et qui s'était longtemps livré aux abus alcooliques, décrit ainsi les hallucinations ébrieuses auxquelles il était en proie :

« Des figures hideuses apparaissaient sur les murs, au plafond, sur le plancher ; d'immondes reptiles se traînaient sur les draps et des yeux flamboyants s'ouvraient tout à coup devant moi. Une fois je me vis entouré de milliers d'araignées monstrueuses, qui couraient par tout mon corps ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur mon front et je tremblais de tous

mes membres. Des lueurs étranges dansaient devant mes yeux, puis s'éteignaient subitement dans l'obscurité la plus profonde. C'est ainsi qu'en contemplant une fois quelqu'une de ces affreuses créations de mon cerveau malade, je me crus frappé d'une cécité soudaine. Je savais qu'il y avait de la lumière dans la chambre, mais je ne pouvais la voir : tout était ténèbres autour de moi. Je perdis aussi le sens du toucher, car j'essayai de saisir mon bras avec ma main droite, mais je ne sentis rien. Je portai la main à mon côté, puis à ma tête, mais sans éprouver la moindre sensation, et pourtant je savais que ma tête et mon corps étaient là. Puis la scène changeait. Je tombais avec la rapidité d'une flèche dans quelque abîme sans fond, et ce cauchemar ressemblait tellement à la réalité que je distinguais, dans ma chute, les rochers nus qui formaient les parois du gouffre, et sur lesquels étaient perchés de vilains fantômes, ricanant d'un air démoniaque ; je sentais jusqu'au courant d'air qui faisait voltiger mes cheveux. Quelquefois la crise cessait pendant quelques instants et je retombais sur mon grabat baigné de sueur, complètement épuisé, et poursuivi par la terrible certitude du prochain retour de cette cruelle agonie. »

Enfin on a encore l'occasion d'observer chez les aliénés des sensations de succion pouvant se rencontrer dans diverses parties du corps, mais ayant plus particulièrement pour siège le mamelon. Ce sont ces troubles hallucinatoires qui ont donné naissance à ces histoires de vampires, si répandues à certaines

époques et fort en faveur tout récemment encore dans quelques pays.

Dans tous les cas que nous venons d'examiner, c'est le sens du toucher proprement dit qui est en jeu. Il arrive aussi que les diverses sensibilités — sens de la résistance musculaire, de la température, etc. — sont intéressées dans l'hallucination. C'est en effet à une hallucination du sens de la résistance musculaire que nous pouvons attribuer ces sensations de transport à des distances plus ou moins grandes, d'élévation dans les airs, que l'on rencontre parfois dans la folie et qui étaient si fréquemment accusées par les sorciers d'autrefois.

Il en est de même de la sensibilité thermique qui est certainement impressionnée quand les malades prétendent brûler, être plongés dans des liquides bouillants. Cependant, dans ces derniers cas, il est assez commun qu'on ait affaire non à des hallucinations, mais à des illusions provoquées par une inflammation, un érysipèle, etc., une sensation douloureuse de chaleur réelle donnant lieu à une interprétation erronée.

Hallucinations du sens génital. — Les hallucinations du sens génital sont très fréquentes dans la folie. Ce sont ces hallucinations qui ont été l'origine de ces légendes d'incubes et de succubes, que les écrits de l'Antiquité ont propagées et dont les annales de la sorcellerie renferment une si étrange et si curieuse collection.

Les hallucinations du sens génital sont plus fré-

quentes chez les femmes, mais les hommes sont loin d'en être exempts. Parfois agréables chez quelques hystériques à tendances érotiques, ces phantasmes sont assez souvent pénibles et les malades se plaignent généralement des tentatives dont elles se croient l'objet. Du reste, ce fait est bien en rapport avec les récits des sorcières, qui signalent les approches diaboliques comme extrêmement douloureuses. Chez les hommes, même dégoût des rapprochements imaginaires, mêmes descriptions répulsives des embrassements lascifs des créatures éhontées acharnées à leur poursuite. Parfois le personnage dont l'aliéné reçoit malgré lui les caresses est inconnu; plus souvent il s'agit d'une personne de son entourage, qu'il dénonce volontiers au mépris de ceux qui l'approchent.

Il est un autre genre d'hallucination, plus rare que le précédent, mais qui n'est pas moins pénible pour les aliénés qui l'éprouvent. Ce sont ces fausses sensations qui persuadent aux malades qu'ils sont l'objet d'attentats contre nature. J'ai eu à faire un rapport médico-légal sur une dame qui se croyait outragée de semblable façon, et un lypémaniaque que j'ai observé à l'asile de Dijon offrait les mêmes troubles hallucinatoires. Enfin on connaît l'histoire de ce malheureux qui, sous l'influence d'hallucinations de ce genre, se croyant déshonoré, attenta à la vie de celui qu'il soupçonnait de se livrer sur sa personne à d'odieuses et infâmes pratiques.

Hallucinations internes. — Une classe d'hallucina-

tions de la sensibilité particulièrement intéressante à étudier est constituée par les hallucinations internes. Les fausses sensations éprouvées par les malades leur font croire à la présence dans leur tête, dans leur poitrine, dans leur ventre, dans un organe quelconque, le plus ordinairement d'animaux, assez souvent encore de personnages qu'ils connaissent et qu'ils nomment, dont ils s'imaginent parfois entendre la voix. Parfois enfin l'aliéné se borne à accuser des souffrances, qu'il attribue à des coups de couteau, à des décharges électriques, à l'aide desquels on lui déchire le cœur, les poumons, les intestins.

Un de mes malades de l'asile de Bron a cru longtemps avoir dans le ventre une légion de serpents; un autre, que j'ai eu aussi dans mon service au même asile, sentait des chiens lui ronger l'estomac, les intestins, le foie, tous les organes essentiels à la vie.

La croyance de certains aliénés à la présence d'êtres vivants dans l'intérieur de leur corps, donne souvent naissance à un délire que je dois au moins mentionner en passant et que l'on pourrait appeler la possession chez les aliénés.

Les faits de ce genre ne sont pas absolument rares dans la folie, mais ils ne s'observent pas toujours avec la netteté que j'ai trouvée dans quelques cas qui ont passé dernièrement sous mes yeux. L'un des malades auxquels je fais allusion ici avait des hallucinations de l'ouïe et de la sensibilité générale, ces dernières intéressant principalement les organes abdominaux. Il entendait une voix intérieure qui lui disait toutes sortes d'injures. En même temps qu'il lui par-

lait, l'individu auquel appartenait cette voix remuait dans son ventre, le piquait, le transperçait à chaque instant avec divers instruments lui causant les plus cruelles souffrances. Comment ce personnage, le diable peut-être, s'était-il introduit dans son corps? c'est ce que le malade ne saurait dire, mais il me croyait parfaitement édifié à ce sujet, ce que l'on rencontre très fréquemment chez les aliénés.

Le second malade chez lequel j'ai eu l'occasion tout récemment encore de constater ce genre de délire était atteint en même temps d'idées de suicide. Lui aussi entendait une voix qui lui parlait, et sentait remuer dans son ventre le fâcheux qui s'y était installé. C'était même sous l'influence des propos tenus par ce personnage que ce pauvre malade avait fait deux tentatives de suicide. Mais, contrairement à ce qui avait lieu dans la précédente observation, l'aliéné connaissait l'individu qui s'était introduit en lui et le nommait. Chaque jour c'étaient des plaintes contre cet intrus et les instances les plus vives pour qu'on l'en délivrât. Ici encore tout devait être connu du médecin, le nom du pervers, les moyens plus ou moins magiques, somnambuliques, électriques, etc., qui devaient avoir été employés, pour permettre que le corps du malade devînt la demeure de son plus cruel ennemi.

C'est assez ordinairement une seule personne que l'aliéné croit s'être introduite dans son corps et le dominer; de plus, connu ou inconnu, c'est constamment un ennemi. Mais cet ennemi n'est pas toujours unique et l'on voit quelquefois ces pauvres persécutés

se plaindre d'être au pouvoir d'êtres multiples qui exercent sur eux la plus déplorable influence. Un de mes malades a cru longtemps son ventre habité par plusieurs membres d'une corporation célèbre, obéissant à un chef et le tourmentant de mille façons. Un autre que je vois encore journellement se plaint que la médecine, la religion, la magistrature, des corps constitués se sont emparés de son cerveau, de ses entrailles, de son cœur, de sa nature physique, parlent dans son estomac, dans son ventre et le forcent aux actes les plus affreux, les plus déshonorants. Je dois dire que ce malheureux, qui autrefois a eu des crises d'épilepsie et chez qui la névrose a revêtu depuis la forme purement psychique, s'est senti poussé, alors qu'il se trouvait dans un autre établissement, à frapper mortellement un surveillant attaqué par un autre malade et que pourtant il avait l'intention de secourir. C'est par l'influence, dit-il, des puissances ci-dessus mentionnées qui le dominant, qu'il a vu ainsi sa volonté subitement changée et pervertie; ces mêmes puissances lui ayant inspiré le désir, auquel heureusement il put résister, de se livrer sur le corps de la victime à d'horribles outrages. On sait que le sergent Bertrand, qui accomplissait sur le corps de ses victimes les actes les plus odieux, était, lui aussi, un épileptique larvé.

Une hallucination que l'on rencontre parfois chez les femmes, mais qu'on trouve aussi chez les hommes, est constituée par des sensations rapportées soit à un état de grossesse, soit à des enfantements imaginaires. Les faits de ce genre, sans être

absolument rares, n'ont pas toujours été relevés comme ils auraient mérité de l'être. C'est pourquoi j'en signalerai au moins quelques-uns.

J'ai eu l'occasion de voir, dans une maison de santé de Lyon, une dame atteinte de délire de persécution et qui se crut enceinte pendant plusieurs années.

Elle s'imaginait que sa délivrance était retardée par les pratiques et machinations des membres de sa famille, qui voulaient s'emparer de son héritage. Une autre malade, que j'ai eue longtemps sous les yeux, se demandait de temps à autre, bien qu'elle fût déjà âgée, si elle était enceinte. Elle sentait son enfant remuer dans son sein, et, convaincue d'une délivrance prochaine, elle préparait une layette et elle gardait le lit jusqu'à ce que l'idée délirante et la fausse sensation qui lui donnait naissance eussent complètement disparu. Enfin une persécutée du pensionnat Saint-Lazare éprouvait fréquemment la nuit des sensations hallucinatoires qui lui faisaient croire qu'elle avait mis au monde une multitude d'enfants de dimensions lilliputiennes que le matin elle cherchait sous son lit, accusant ses ennemis de les avoir immolés.

J'ai dit que les hommes n'étaient pas à l'abri de l'hallucination dont nous venons de nous occuper ; qu'on me permette d'en rapporter quelques exemples. Un malade de l'asile de Blois, atteint de délire de persécution, calme du reste et fort doux, m'appela un jour pour me confier confidentiellement et en me recommandant le secret qu'il était en état de grossesse : il portait trois apôtres, les sentait remuer et sa position,

comme on peut le croire, ne laissait pas de le préoccuper un peu. Un médecin du temps de Charles II, le Dr Pell, s'était imaginé qu'il était à la veille d'accoucher : comme la dame dont j'ai parlé plus haut, il préparait soigneusement la layette de son rejeton imaginaire. On sait enfin que le fameux et bizarre Blücher, devenu lypémaniaque après la Campagne de France, croyait être lui aussi en état de grossesse ; mais ce qui devait encore augmenter les angoisses de la gestation imaginaire du farouche soldat, c'est qu'il était persuadé qu'il portait un éléphant.

J'ai vu dernièrement cette fausse persuasion d'un état de grossesse se présenter chez des hommes dans des conditions toutes spéciales, liée à des sensations illusoire et résultat évident d'un délire suggéré. On sait combien les esprits faibles, qu'il s'agisse d'une faiblesse acquise comme dans la démence ou congénitale comme chez les imbéciles, on sait, dis-je, combien ces sortes d'esprits sont susceptibles de suggestion. Un de mes malades, offrant un extrême affaiblissement des facultés, éprouvait depuis longtemps déjà des douleurs abdominales dont une tendance hypocondriaque lui faisait s'exagérer la gravité. Or, comme ses plaintes se répétaient souvent, ses camarades ne tardèrent pas à s'en amuser et finirent par lui persuader que ce qu'il ressentait était dû à la présence d'un enfant. Cette idée ne germa que trop facilement dans l'esprit de ce pauvre aliéné et y demeura assez longtemps.

Un autre aliéné, celui-ci un imbécile, avait également fini par adopter les folies qu'on lui débitait sur

une prétendue grossesse pour l'existence de laquelle de vagues douleurs abdominales avaient servi de prétexte; et, comme on lui expliquait quelles devaient être chez un homme, dans une semblable situation, les difficultés de la délivrance, ce malheureux, habituellement gai, était tombé dans une prostration marquée.

Hallucinations psychiques. — L'hallucination psychique est un des plus curieux phénomènes que nous offre l'étude des troubles de l'esprit. Voici en quoi elle consiste. Nous entendons, par exemple, certains malades nous dire que des mots leur passent dans l'esprit, qu'on leur souffle des pensées, qu'on s'empare de leur esprit, qu'on parle en eux sans bruit; et, en effet, ils n'entendent aucun son, rien ne frappe leur oreille comme dans la parole articulée. Eh bien, ce sont ces paroles sans son, ces mots sans bruit qu'on a désignés sous le nom d'hallucinations psychiques.

Est-ce là une véritable hallucination? Nous ne le croyons pas, bien que ce phénomène soit tout proche de l'hallucination et qu'on ait coutume de ranger sous cette rubrique les faits que nous venons d'indiquer et qui, pour être bien compris, doivent être soumis à une délicate analyse. C'est de cette analyse, que nous allons nous occuper en nous bornant aux particularités et aux déductions les plus essentielles.

Alors qu'on pense ou qu'on lit, on s'aperçoit facilement que, outre le fait de la production ou de la perception de la pensée, il existe une tendance à

l'expression qui, par un très faible effort, mettrait les muscles vocaux en mouvement ; on constate aussi que, dans les mêmes circonstances, l'appareil auditif est placé dans un état de réceptivité qui, en même temps que nous lisons des yeux, nous fait comme entendre notre propre voix. Alors que la lecture que nous faisons a trait à quelque ouvrage d'un auteur que nous connaissons personnellement, le phénomène est encore plus frappant et il semble que l'on perçoive la voix de l'auteur avec son timbre et son caractère spécial. Or, ce que nous observons dans ce qu'on a nommé l'hallucination psychique est quelque chose d'analogue. C'est la pensée qui s'accuse à demi au dehors et, cela, malgré le sujet : c'est donc une impulsion plutôt qu'une hallucination, ainsi que je l'ai fait voir ailleurs (*Le Monde des Rêves*). Et comme les malades qui subissent cette impulsion sont fréquemment en proie soit à des idées de persécution ou de damnation, soit à des idées ambitieuses et religieuses, ils attribuent dans le premier cas à leurs ennemis ou au démon, dans le second à la puissance divine, cette voix sans bruit qui parle en eux, cette inspiration qui s'exerce sur leur volonté et qui ne sont, en somme, que l'expression de leurs propres pensées, de leurs préoccupations ou de leurs craintes.

Le phénomène que nous étudions est tout proche de l'hallucination, puisqu'il est facile de voir que, si l'on vient à accentuer cette faible perception auditive toute physiologique qui accompagne la lecture ou la production de la pensée, ainsi que nous l'avons noté plus haut, l'hallucination est produite ; cependant ce

n'est pas là une véritable hallucination, bien qu'il soit bon peut-être de conserver à ce mode d'activité cérébrale ce nom déjà ancien avec la qualification de psychique qui lui a été donnée et qui la différencie suffisamment. Cette manifestation mentale est en effet universellement connue sous la rubrique que nous venons d'indiquer, ce qui est suffisant pour s'entendre.

Preuve physiologique de la nature de l'hallucination. — C'est en 1880 que j'ai entrepris d'étudier la nature de l'hallucination et que j'ai pu montrer que dans l'hallucination, le sens était mis dans un état exactement semblable à celui où il se trouve dans le cas d'une perception réelle. Pour prouver qu'il en est réellement ainsi, je me suis appuyé sur une observation de Gruthuisen au sujet des images accidentelles ¹ et dont Gruthuisen ni l'illustre physiologiste

¹ Dans un article des *Annales médico-psychologiques*, numéro de juillet-août 1890, sur les rapports du délire avec les hallucinations, par M. le Dr Chaslin, je lis ceci : « Comme le dit Binet : qu'on ait la sensation du rouge, ou qu'on ait le souvenir du rouge ou qu'on voie rouge dans une hallucination, c'est toujours la même cellule qui vibre. » M. Binet, continue l'auteur de l'article, a pleinement démontré expérimentalement ce que Herber Spencer et Bain avaient simplement considéré comme vraisemblable et ce que Parchappe avait établi par des considérations tirées de la pathologie.

Je ne puis laisser attribuer à M. A. Binet la preuve physiologique, produite avec la rigueur scientifique désirable, de la nature réelle de l'hallucination. On me permettra de rappeler que cette preuve, c'est moi qui l'ai faite dès 1880.

Les personnes qui ont entre les mains mon mémoire intitulé : *Sur l'hallucination visuelle, preuve physiologique de la nature de cette hallucination* (1880), ou bien encore mon livre *Le Monde des Rêves* (1882), se

Burdach, qui la rapporte, n'avaient certainement pas mesuré la portée.

Le phénomène des images accidentelles considéré, pour abrégé, dans un de ces cas particuliers, consiste en ce fait que, si l'on regarde avec insistance un objet coloré en violet, par exemple, et qu'on porte vivement les yeux sur un écran blanc, on aperçoit une image très nette de l'objet qu'on a fixé, mais de la couleur complémentaire de celle de cet objet, c'est-à-dire jaune, dans le cas que nous avons choisi. Cette particularité qui tient à ce que les fibres de la rétine propres à la perception des deux nuances de la couleur composée violette étant fatiguées, la membrane nerveuse visuelle n'est plus apte qu'à recevoir l'impression de la troisième couleur existant dans la lumière blanche de l'écran, cette particularité, dis-je, montre que, par suite d'une perception visuelle, il se fait dans la rétine une modification physique, matérielle. Or Gruthuisen, dans l'observation que j'ai notée tout à l'heure, constatait que, après l'hallucination hypnagogique du *spath fluor* violet sur des charbons ardents, une tache jaune sur fond bleu était nettement perçue ; c'est-à-dire que, après l'hallucination d'un objet coloré, il apercevait ce même objet, mais d'une nuance com-

convaincront facilement que la théorie des hallucinations, publiée par MM. Binet et Féré dans la *Revue scientifique* du 10 janvier 1885, repose sur l'idée mère de mes travaux.

J'ai peu de goût pour les réclamations ; mais comme le silence en pareille matière est souvent tenu pour un acquiescement, j'ai cru devoir revendiquer comme m'appartenant l'application du phénomène des images accidentelles à la démonstration véritablement physiologique de la nature de l'hallucination.

plémentaire, comme il arrive dans le cas des perceptions réelles. Les phénomènes consécutifs à la vision réelle et à l'hallucination étant exactement les mêmes, nous pouvons et nous devons naturellement en conclure que, dans les deux cas, l'appareil tout entier est placé dans des conditions identiques.

Mais quelle est la nature de la modification imprimée au sens dans la perception et dans l'hallucination, ou, en d'autres termes, comment les impressions rétinienne et sensorielles, en général, sont elles produites? Vraisemblablement par un mouvement et un mouvement vibratoire. En effet qu'est-ce que la lumière? un mouvement: le fait des interférences lumineuses ne saurait permettre de conserver un doute à cet égard. Le son? un mouvement. La chaleur? un mouvement. Le tact? un mouvement. Donc toutes les impressions que nous recueillons par les sens consistent en des mouvements. Or, un mouvement ne peut produire qu'un mouvement, et toutes les images visuelles, auditives, tactiles, consistent en des séries de mouvements se propageant après perception consciente ou non, jusqu'à la couche corticale, qui les condense et les conserve.

Cela dit, nous allons montrer comment se peut comprendre la marche des images, dans la perception, le souvenir, le rêve et l'hallucination. Représentons-nous sur une même ligne et mis en communication par les conducteurs nerveux l'organe du sens (l'œil par exemple), le centre de perception et la couche corticale — lieu d'emmagasinement des images. Dans la perception réelle, le mouvement vibratoire a lieu

de l'organe sensoriel à la couche corticale en passant par le centre de perception que ce centre soit impressionné (perceptions conscientes), ou non (perceptions inconscientes). Dans l'hallucination, le rêve et le souvenir, la vibration part de la couche corticale et arrive au centre de perception ; là, elle s'arrête dans certains rêves et dans le souvenir, bien que dans ce dernier cas même il résulte des observations de Wundt que l'action vibratoire peut parvenir jusqu'à l'organe sensoriel. Enfin elle aboutit au sens dans un assez grand nombre de rêves et dans l'hallucination.

On a fait à cette théorie de l'hallucination une objection à laquelle je veux répondre parce qu'elle a été formulée par un physiologiste de mérite distingué, M. Fr. Paulhan¹. C'est que, avec cette manière de comprendre le phénomène, les hallucinations des aveugles — faits dûment constatés — ne pourraient s'expliquer. Il semble au premier abord qu'il en soit ainsi ; mais la difficulté est plus apparente que réelle : un mot suffit à la lever. Une chose, en effet, est facile à comprendre, celle-ci : dès que la vibration, qui, dans l'hallucination, va de la couche corticale au sens sans atteindre ce dernier, dépasse le sensorium, les conditions de la perception hallucinatoire sont néanmoins réalisées.

De l'illusion. — Il est un autre phénomène tantôt sensoriel, plus souvent purement intellectuel, très semblable à l'hallucination et qu'il ne faut pas con-

¹ *Revue philosophique*, septembre 1888.

fondre avec elle : c'est l'illusion. L'illusion, très fréquente dans certaines formes mentales, n'apporte pas aux malades une image simplement imaginaire, mais par le fait, soit de la préoccupation d'esprit, soit d'un vice de perception du sens, un objet extérieur parfaitement existant est pris par l'aliéné pour quelque chose de tout différent de la réalité.

Le sens est évidemment intéressé quand les malades perçoivent, comme il arrive parfois, des images grossières, déformées. Un aliéné que j'ai eu dans mon service voyait toutes les personnes qu'il rencontrait avec des visages ou allongés ou élargis, comme les figures reflétées par les boules brillantes qu'on place dans les jardins.

Mais ce n'est pas là le cas le plus fréquent. Très généralement il s'agit d'une fausse appréciation de l'esprit : l'aliéné voit faux parce qu'il juge mal.

Le plus ordinairement les erreurs commises par les aliénés par suite de l'illusion sont des erreurs de personne. Il n'est pas rare que des malades prennent un de leurs compagnons pour un ami, pour un parent, pour quelque ennemi qui les poursuit. Cette dernière circonstance est surtout fréquente chez les persécutés. J'ai eu l'occasion de faire un rapport médico-légal sur un individu inculpé d'incendie et qui avait cru reconnaître dans un de ses compagnons de geôle le chef déguisé d'une bande qui le poursuivait. Mais l'illusion la plus commune chez les persécutés est celle qui consiste à croire qu'on leur fait des signes, des grimaces, qu'on se livre à des gestes, ayant pour but de se moquer d'eux ou de les insulter.

Une illusion plus complète et plus profonde consiste pour certains malades à prendre des hommes pour des femmes. Un aliéné, que j'ai eu à observer pour un fait judiciaire, s'était imaginé retrouver dans un dément de sa division une de ses tantes, dont bien entendu le pauvre dément ne se rappelait nullement les traits. Parmi les femmes chez lesquelles les sentiments affectifs sont naturellement plus développés, il est assez commun de voir quelque aliénée s'attacher à une autre malade qu'elle prend pour sa mère, donner des soins attentifs et assidus à quelque jeune imbécile qu'elle tiendra pour sa fille. Enfin, par suite de la même disposition affective, mais d'une nuance un peu différente, certaines aliénées croient reconnaître dans le médecin un mari infidèle ou un amant perfide. Esquirol a été, de la part de l'une de ses malades, l'objet d'une semblable méprise, et je me suis vu moi-même longtemps poursuivi des reproches les plus amers d'une pauvre folle qui croyait retrouver en moi un mari qui l'avait abandonnée.

Certains malades sont particulièrement sujets à des illusions et à des illusions de nature terrifiante; ce sont, d'une part, les lypémaniaques stupides qui voient dans les personnes qui les entourent des gendarmes, des brigands, des bourreaux; de l'autre, les alcooliques qui, en proie à des hallucinations de toutes sortes, perçoivent encore d'une façon fautive les impressions réelles.

Il y a une sorte d'illusions pouvant être classée, à la rigueur, parmi les illusions visuelles parce que des récits des malades il semble que les impressions du

sens de la vue n'arrivent pas absolument correctes à l'organe encéphalique, mais qui, en somme, sont surtout constituées par une erreur du jugement. Je veux parler de ce fait assez communément relevé chez les aliénés persécutés et qui consiste dans la tendance qu'ont ces malheureux à voir dans les affiches, dans les brochures qui leur tombent sous les yeux, dans les journaux qu'ils viennent à parcourir, des allusions ayant trait à leurs propres affaires. Beaucoup de ces sortes de patients collectionnent des journaux, des imprimés de toutes sortes et vous montrent des passages d'une banalité absolue que, par un raisonnement à eux spécial, d'une incompréhensible subtilité, ils rattachent aux baroques et fausses aventures qu'ils sont facilement portés à broder. Tout pour eux est allusion et dans la phrase la plus inoffensive ils voient une diffamation atroce, la plus horrible, la plus impardonnable injure. Et ils accusent telle et telle personne contre laquelle ils nourrissent des sentiments de haine et qu'ils prétendent les persécuter, d'avoir fait insérer ces diffamations, ces calomnies supposées dans le seul but de les déshonorer. Un de ces pauvres malades, dont j'ai raconté l'histoire dans un autre ouvrage, s'imaginant qu'on l'accusait d'une action infâme, voyait dans tous les journaux des allusions à son déshonneur. Persuadé qu'un de ses camarades d'atelier était l'auteur de ces dénonciations publiques, il parcourut, accompagné d'un homme d'affaires, les bureaux de tous les journaux de Lyon pour y faire prendre les feuilles où il croyait trouver les preuves des horribles diffamations dont il était l'objet,

afin d'actionner en justice la personne sur laquelle ses soupçons s'étaient portés.

Mais je n'insisterai pas davantage sur cet ordre de faits et, pour en finir avec ce que j'ai à dire de l'illusion visuelle, je noterai que, de même que les circonstances dans lesquelles se sont produites les hallucinations du sens de la vue ne sont pas sans influence sur la nature du phénomène sensoriel, de même l'illusion peut emprunter quelque chose de ces mêmes circonstances.

C'est ainsi, par exemple, qu'une dame, devenue folle à un bal de l'Opéra, voyait dans toutes les personnes de l'établissement dans lequel elle avait été placée, des pierrettes, des arlequins, des polichinelles, des andalouses, etc.

Les illusions de l'ouïe ne sont pas moins communes que celles de la vue. Les malades saisissent dans le mot le plus insignifiant, dans la conversation la plus étrangère aux choses qui peuvent les intéresser, des allusions à eux-mêmes et à leurs affaires. Fréquent dans toutes les formes délirantes, cet accident morbide se rencontre surtout dans le délire de persécution, où il est particulièrement facile à constater. L'esprit du malade étant en proie à toutes sortes de soupçons et dans un éveil continu, on ne peut causer devant l'aliéné en le regardant sans qu'il s'imagine être l'objet de la conversation et jamais d'une façon favorable. On le blâme, on le calomnie, on invente sur son compte toute espèce de fables déshonorantes. Si par hasard il entend un mot prononcé un peu haut, il le saisit mal, le transforme et y voit aussitôt une

intention blessante. C'est avec un art singulier qu'il sait rattacher les propos les plus indifférents à quelque infernale histoire créée par lui, mais attribuée à la méchanceté de ses ennemis qui l'ont inventée pour le perdre. Le bruit le plus insignifiant, le chant d'un oiseau, un coup de fusil tiré par hasard, tout cela est pour l'aliéné un langage clair rempli d'insultantes allusions. Un de mes malades, avant son internement, ne pouvait entrer dans un lieu public sans appliquer à sa situation et à ses propres affaires les fragments de conversation qu'il entendait. Un autre crut longtemps percevoir dans le bruit produit par la marche de ses camarades, sur les dalles de la division, un véritable langage; chaque pas était tenu par lui pour un mot plus qu'ordurier, qu'il nous répétait en nous demandant pardon de son abjecte crudité.

Les illusions de l'odorat et du goût consistent dans la transformation sensorielle des odeurs et des saveurs soit par le fait de la préoccupation délirante, soit par suite de l'altération du sens. Ces illusions ne sont pas toujours faciles à distinguer des hallucinations des mêmes sens. Cependant pour l'illusion gustative, on est tout à fait autorisé à prouver qu'il s'agit d'une illusion, quand les malades déclarent trouver dans des mets de saveur bien connue, des goûts, comme ils disent, tout particuliers, et qu'ils attribuent aux causes les plus diverses. De même, lorsque les aliénés trouvent un parfum suave aux odeurs les plus repoussantes, il ne saurait y avoir d'hésitation dans l'interprétation du trouble maladif. Ce sont ces aber-

rations délirantes qui font que dans les asiles on voit souvent certains malades, des déments en particulier, ramasser des ordures de toute sorte, dont ils aspirent avec bonheur les senteurs méphitiques et qu'ils dégustent avec un plaisir que dans leur générosité ils désirent quelquefois faire partager à leurs servants. C'était par suite d'un trouble de ce genre que le malade dont parle Walter Scott dans sa *Démonologie* s'imaginait savourer les mets les plus délicieux, alors qu'on le nourrissait de *porridge*.

Les illusions de la sensibilité intéressent ou la surface cutanée ou les organes internes. Dans le premier cas, ce sont des sensations hyperesthésiques, de l'anesthésie parfois, qui sont traduites par le malade dans le sens de son délire ; c'est encore une douleur due à une affection inflammatoire que les aliénés tiennent pour l'effet d'une toute autre cause. Un persécuté de mon service atteint d'un érysipèle des extrémités inférieures s'imaginait que ses ennemis lui versaient du vitriol sur les jambes. Un autre ayant une inflammation phlegmoneuse croyait qu'on le brûlait pendant la nuit.

Pour ce qui est des illusions internes, ce sont ordinairement aussi des affections très réelles, assez souvent chroniques, qui leur donnent naissance. J'ai connu à Dijon une pauvre malade, atteinte d'un cancer du pylore, qui s'imaginait avoir dans l'estomac un serpent dont elle sentait les mouvements et les morsures. Une aliénée de Blois, arrivée au dernier degré de la cachexie et souffrant d'une ascite liée à une tuberculose abdominale, attribuait les douleurs qu'elle ressen-

tait à un lit à roulettes que ses persécuteurs promenaient dans son ventre.

Une femme observée par le docteur Stathil Wright croyait que des esprits la violaient en pénétrant par ses entrailles dans ses organes sexuels : à l'autopsie, on trouva chez cette malade une affection cancéreuse intéressant les ovaires, l'utérus et l'épiploon. Une autre femme affectée de cancer du rectum s'imaginait qu'on lui faisait subir toutes les nuits les plus infâmes outrages. Enfin, il y a quelques années, M. le docteur Auguste Voisin a rapporté à la Société de médecine de Paris l'observation d'une malade qui, ayant avalé une fourchette, et atteinte d'une péritonite consécutive, croyait avoir un serpent dans l'estomac.

Je pourrais multiplier les exemples, mais ce ne serait en somme, avec quelques variantes, que la répétition des mêmes faits, et ce que je viens de dire me paraît suffisant pour bien faire comprendre en quoi consiste le trouble morbide dont nous avons à nous occuper ici.

CHAPITRE II

L'ESPRIT DÉLIRANT

Section Première

FORMES DÉLIRANTES

Pour celui qui s'arrête à examiner les idées enfantées à chaque instant par la pensée humaine, il semble à première vue que ces idées sont innombrables et que leur variété est presque infinie. Si cependant on regarde les choses d'un peu plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette variété dans les manifestations de la pensée est plus apparente que réelle; qu'elle résulte d'une série de combinaisons assez nombreuses, mais que les idées mères primordiales, si je puis me servir de cette expression, sont beaucoup plus limitées. Je dirai plus, on serait, après un examen attentif, presque frappé de la pénurie des idées originales, de l'étroitesse du cercle dans lequel l'esprit humain est réduit à tourner. Quand vous avez noté les idées de richesse et d'ambition; les idées qu'engendre la crainte, celles qui naissent de la haine, de l'amour, de la pensée religieuse, que restet-il? rien ou presque rien. C'est surtout lorsqu'on ouvre un livre où sont retracées de nombreuses obser-

vations d'idées délirantes, qu'on demeure frappé de ce que j'avance ici. On s'imaginerait volontiers que dans le monde de la fantaisie maladive, de l'extravagance, de l'imprévu et de l'impossible, on va se trouver en face de perspectives infinies ; d'une variété telle de conceptions, que les comparaisons auxquelles il faudra recourir pour en exprimer le nombre ne seront autre que l'immensité du monde étoilé ou les incalculables organismes contenus dans la profondeur des mers. Il n'en est rien, et on voit que tous ces délires peuvent se répartir en quelques classes, dans lesquelles on peut tous les faire rentrer.

Deux séries de délires. — Les délires se divisent en deux séries bien distinctes : les délires expansifs et les délires avec dépression. Les uns et les autres peuvent être généraux, plus ou moins limités, et enfin ne comprendre qu'une série d'idées délirantes.

Le délire général expansif par excellence est la manie que, dans les classifications généralement reçues, on place à la tête d'une série de délires à manifestations d'idées maladives plus ou moins nombreuses et aboutissant au délire partiel ou monomanie, si l'on veut, délire en quelque sorte purement théorique, si l'on s'en tient à l'exacte étymologie du mot, toute idée délirante offrant toujours quelque irradiation.

Les délires généraux dépressifs comprennent : la stupeur lypémanique, la lypémanie simple, la lypémanie anxieuse ; puis viennent les lypémanies à idées délirantes prédominantes, aboutissant, comme les dé-

lires expansifs, à ce délire partiel idéal, qui a porté longtemps le nom de monomanie.

De telle sorte que nous pourrions représenter théoriquement les délires par le schéma suivant, qui comprend, à la suite de ceux dont nous venons de parler, les délires de déchéance.

Manie.	Stupeur lypémanique. Lypémanie simple. Anxieuse, etc.
Manie avec prédominance d'une ou plusieurs idées déli- rantes.	Lypémanie avec prédominance d'une ou plusieurs idées déli- rantes.
Monomanie.	
Délires de déchéance. Délires de déchéance.	

Mais c'est là une façon exclusivement théorique et trop grossière d'envisager la gradation des délires généraux aux plus limités, et un tableau plus détaillé est nécessaire pour faire saisir dans leurs modalités complexes les diverses manifestations malades des deux séries de délires expansifs et dépressifs indiqués plus haut.

Voici ce tableau qui comprend aussi les diverses conceptions malades que l'aliéniste est appelé à constater dans les états de dégénérescence congénitaux ou acquis.

TABLEAU DES FORMES DÉLIRANTES

Lypémanie générale { avec stupeur. simple, anxieuse, panophobique.	Délire {		D'idées ambitieuses malades se croyant	D'idées ambitieuses et mystiques malades se croyant
	morales {	physiques {		
D'idées et de répulsions maladiques.	de scrupule	délire hypocondriaque.	Généralisations {	Personnages {
	du doute	Délire {		
Délire {	du toucher	syphilophobie.	Contentement général et idées ambitieuses naïves des paralytiques.	Idees de persécution et préoccupations hypocondriaques des paralytiques.
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États aigus {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
D'idées et de répulsions maladiques.	D'idées maladiques.		États {	Idees de persécution des déments.
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	de scrupule	délire hypocondriaque.		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du doute	Délire {		
Délire {	Délire {		États {	Idees de persécution des déments.
	du toucher	syphilophobie.		
D'idées dépressifs avec prédominance.	D'idées maladiques.		États {	Ide

Examinons rapidement, les divers délires indiqués dans le précédent tableau en commençant par la manie.

Manie, sa nature. — Ce qui frappe surtout dans la manie, c'est l'exubérance des fonctions d'expression. Le malade parle, fait des gestes, crie, chante, et ces paroles, ces gestes, ces cris et ces chants, sont marqués d'un cachet d'exagération. Que si l'on écoute les discours si vivement exprimés du maniaque, on s'aperçoit qu'ils sont sans suite, sans lien, une idée succédant à une autre, alors que la première est à peine évanouie ; les idées abondent et sont comme poussées pêle-mêle confusément au dehors par une force irrésistible. Les gestes, les cris, les chants, se produisent avec la même confusion, la même violence, la même incoordination. Chez certains malades, cependant, à travers cette incohérence on distingue des séries d'idées délirantes prédominantes, idées ambitieuses ou religieuses, par exemple, que cette prédominance soit constante ou simplement passagère. En tout cas, elle n'efface pas complètement l'incohérence, elle coexiste avec elle. Le malade est incohérent dans une direction donnée, mais il est incohérent, et l'incohérence est chez lui ce qui frappe le plus, et demeure avec l'exubérance sa caractéristique malade.

Si maintenant nous disons que la manie peut-être considérée comme essentielle, qu'elle peut aussi être envisagée comme une complication d'un délire, dont elle serait une irradiation en quelque sorte, nous

aurons donné de cet état délirant une idée qui nous paraît répondre à une exacte observation des faits.

Lypémanie et stupeur lypémanique. — De même que nous venons de voir que, dans certains cas, on peut considérer la manie comme l'expansion, la réaction d'un délire plus restreint que, ne voulût-on pas l'envisager ainsi, on est nécessairement obligé, par cela seul qu'elle peut se montrer dans toutes sortes d'aliénations, de la tenir souvent pour un accident de la folie; de même il est un état de dépression profonde qu'on connaît sous le nom de stupeur lypémanique, état qui est absolument l'opposé de la manie, et dans lequel les malades sont tristes, silencieux, immobiles comme des statues, assiégés d'hallucinations et d'illusions de toutes sortes. Cet état peut être envisagé, lui aussi, dans certains cas comme un délire autonome, en quelque sorte, constituant la plus haute expression du délire triste. Mais se borner à cette vue serait une façon bien restreinte et fautive de considérer la stupeur lypémanique. Elle peut, en effet, se présenter dans toute espèce de folie, et à la comparer à l'état maniaque, on voit qu'elle est souvent comme lui un état transitoire. Morel, avec son sens d'observation profond, avait reconnu cette vérité dont, pour ma part, j'ai pu vérifier l'exactitude, ayant vu tomber dans la stupeur pendant la même quinzaine un délirant par persécution, une érotomane hystérique et un paralysé général. Qu'est-ce donc que cette manière d'être délirante qui vient ainsi s'enter sur des folies aussi diverses, se

substituer à des délires si différents? ce que c'est? C'est un moment, un accident, une complication de la folie.

Sans nier donc qu'assez ordinairement une aliénation puisse être constituée uniquement par un état maniaque ou un état lypémaniaque, avec ou sans stupidité, et s'y borner, reconnaissons que ces formes mentales viennent souvent compliquer d'autres folies et constituer ainsi un épisode de la maladie. Et chose remarquable! non seulement la lypémanie et la manie peuvent venir compliquer d'autres délires, mais elles se transforment l'une dans l'autre, elles se remplacent et alternent souvent, et cette alternance est si nettement marquée qu'on a voulu en faire un genre particulier de folie.

Cela dit sur la stupeur lypémaniaque, nous allons nous occuper des autres délires dépressifs, délires qui tiennent une si grande place dans l'histoire de la folie.

Mélancolie simple. — Le délire dont nous parlerons en premier lieu, est la mélancolie simple, délire général dont le trait principal est une irremédiable tristesse. Le malade est généralement silencieux et dans un état de dépression profonde. Ce qui jadis passionnait l'aliéné, ce qui lui était simplement agréable lui est devenu ou indifférent ou odieux. Amis, parents, occupations préférées, plaisirs ardemment poursuivis, il ne s'en inquiète plus; rien ne lui est plus de rien. C'est la désespérance la plus complète. Tout aux yeux du mélancolique revêt un

sombre aspect. Plus de rêves d'avenir, plus de projets, plus d'affections, plus rien. Et au milieu de cet affaïssement du moi, pas d'idées délirantes prédominantes ni nettement accusées. C'est le sens vrai des choses qui est altéré, c'est la tonalité du moi qui a baissé.

Mélancolie anxieuse. — Tout différents des malades silencieux dont nous venons de parler, certains aliénés poussent des cris plaintifs, gémissent d'une façon continuelle. Ils craignent tout, ils appréhendent tout. Ils sont dans une attente constante de quelque horrible événement, qu'ils ne sauraient préciser et qui pèse sur leur esprit de toute l'angoissante incertitude que porte avec elle une vague catastrophe incessamment prévue et redoutée. Cette sorte de délire général lypémanique est encore assez fréquente et il n'est guère d'années où dans un grand asile on n'en rencontre quelques cas. Sa forme extérieure est si nette, si précise, qu'il est impossible de la méconnaître, et c'est avec raison que la plupart des aliénistes en font une des variétés de la lypémanie générale sous le nom de mélancolie anxieuse. L'anxiété, la crainte vague, mais poignante, est en effet peinte sur la figure des pauvres patients, et, quand bien même les gémissements ordinaires dont ils sont si coutumiers viendraient à manquer, leur physionomie est à elle seule un langage dont la signification douloureuse ne saurait être méconnue.

Mélancolie panophobique. — La mélancolie panophobique est une simple variante du délire dont nous

nous occupons, ne se distinguant de la précédente que par l'expression extérieure plus vive et un peu différente de la terreur éprouvée par le malade, qui souvent fuit de tous côtés pour éviter le danger imaginaire auquel il se voit exposé, tandis que le patient simplement anxieux se contente de se lamenter, de se répandre en gémissements en se promenant lentement ou bien encore couché ou accroupi.

Délires d'indignité et de ruine. — Dans les états dépressifs que nous venons d'étudier, nombre d'idées tristes affligent l'esprit de l'aliéné, mais aucune ne s'accuse d'une façon prédominante. Il est d'autres lypémaniques chez lesquels on distingue facilement des idées délirantes très nettes et spéciales à chaque malade. Ces idées consistent généralement dans la persuasion qu'ils sont ruinés, qu'ils ont ruiné ou déshonoré leur famille, qu'ils se sont rendus coupables de crimes odieux, inavouables, ou bien, plus simplement, qu'ils sont mauvais père, mauvais fils, époux sans cœur et sans honneur ; aussi se regardent-ils souvent comme indignes de vivre.

Lypémanies religieuses. — D'autres fois des idées délirantes religieuses hantent l'esprit des lypémaniques. Les uns sont des scrupuleux qui s'imaginent que leurs actes les plus simples sont de monstrueux péchés. Ils ne se trouvent jamais assez délicats dans leurs affaires d'intérêt ou tiennent les contacts les plus accidentels, les pensées les plus involontaires, pour des souillures. D'autres se croient damnés pour

des fautes absolument imaginaires ; il n'y a pour eux ni pardon ni espérance et nous verrons plus tard que, si la maladie persiste, par une remarquable évolution du délire, ces derniers aliénés finissent par se croire immortels. Les autres hommes mourront, le monde périra, mais eux ne sauraient être anéantis et seront éternellement déchirés par leurs remords, en proie à une inéluctable douleur.

Lypémanie hypocondriaque. — Si un certain nombre de lypémaniques sont tourmentés par des idées de damnation ou des scrupules injustifiables et absolument délirants, il est d'autres malades chez lesquels on constate des préoccupations au sujet de leur santé, préoccupations qui, augmentant chaque jour, les amènent à se croire atteints des affections les plus graves. Ces malades sont les hypocondriaques proprement dits. D'une santé généralement bonne et parfois absolument florissante, ces pauvres aliénés croient avoir des cancers, une phtisie qui doit nécessairement les conduire au tombeau, des affections organiques du cœur, etc. Mais parmi les maladies dont se croient atteints les hypocondriaques, il n'en est pas qui exercent sur les patients une impression plus pénible que la rage et la syphilis. Mon père a raconté l'histoire d'un malade qui, ayant rêvé d'un chien enragé et s'étant vu à ce sujet de la part de ses amis, l'objet de plaisanteries qui consistaient à le fuir en criant sauvez-vous, il va vous mordre, s'imagina réellement qu'il pouvait être enragé. Marcé a également publié l'intéressante observation d'une jeune

filles affectées d'un semblable délire. Un chien enragé, errant dans le pays, ayant mordu son chien, elle craignit de devenir elle-même enragée, bien que l'animal mordu n'eût pas contracté la maladie. Tout ce qu'avait touché ou approché l'animal suspect était un sujet de terreur pour la pauvre enfant, et continuellement elle se lavait les mains afin d'effacer les prétendues souillures, les germes morbides qu'elle prétendait avoir été laissés sur les objets qu'elle avait touchés.

Cependant la maladie qui inspire les craintes délirantes les plus fréquentes et les plus vives est encore la syphilis. Il est peu de médecins qui n'aient rencontré des syphilomanes affolés de la crainte de cette diathèse. Tout pour eux est un objet de terreur, et, comme le dit très bien un sagace observateur, à propos de chaque bouton, de la moindre écorchure, on les voit bâtir tout un échafaudage de suppositions que la réalité ne saurait légitimer en rien et dont leur esprit troublé fait tous les frais.

Délire de persécution — Si les délires dont nous venons de nous occuper s'offrent encore assez souvent à l'observation du médecin, le délire de persécution est certainement le genre de délire qui se rencontre le plus fréquemment aujourd'hui. Il ne faut pas s'en étonner, car cette forme délirante a été commune dans tous les temps, seulement on la nommait d'un autre nom. Il n'est pas en effet besoin d'un examen bien approfondi pour reconnaître que les ensorcelés d'autrefois n'étaient pas autre chose

que les persécutés d'aujourd'hui. Les modes de persécution étaient différents, le délire était le même. Le possédé s'imaginait que le diable lacérait sa chair, qu'il lui faisait respirer les odeurs les plus méphitiques; le persécuté se plaint qu'on le poursuit avec l'électricité, le magnétisme, des gaz qu'on lui lance par le moyen de la physique: voilà toute la différence. Variété de l'expression délirante, identité absolue du délire.

Les persécutés forment une famille d'aliénés extrêmement facile à reconnaître. Leurs plaintes continues, les accusations qu'ils portent si volontiers contre leurs prétendus persécuteurs donnent immédiatement l'éveil sur leur état mental maladif. Tantôt c'est une personne de leur famille ou de leur connaissance qu'ils accusent de leur en vouloir; tantôt encore, c'est un être indéterminé, auquel ils imposent un nom plus ou moins fantaisiste. Assez fréquemment, ils se disent poursuivis par des ennemis qu'ils ne connaissent pas et qu'ils désignent sous le nom de *la bande*, bande qu'ils reconnaissent avoir un chef, personnage alors réellement existant, mais parfaitement innocent des agissements qu'ils lui attribuent. Il arrive encore que le persécuté accuse des collectivités, le clergé, les jésuites, les francs-maçons qui lui infligent toute espèce de sévices et de tortures, qui l'injurient, qui lui imputent les crimes les plus odieux. En somme, ces tourments sont réels, car ces injures, ces reproches, les persécutés les entendent le plus ordinairement: ces malades sont, en effet, des hallucinés par excellence. Les hallucinations de l'ouïe sont

certainement celles que l'on constate le plus fréquemment chez les persécutés, mais elles ne sont pas les seules. Des phantasmes de la sensibilité générale se rencontrent très souvent chez eux, ce qui leur fait dire, qu'on les coupe, qu'on les électrise, qu'on les magnétise.

Il est très commun aussi de voir ces aliénés, éprouver soit des hallucinations, soit des illusions de l'odorat et du goût : on leur lance des gaz, on met du poison dans leurs aliments, etc., etc. Les hallucinations de la vue sont beaucoup plus rares, on ne les rencontre guère que chez les persécutés alcooliques.

J'ai parlé tout à l'heure des illusions, je dois dire que ces troubles maladifs se présentent chez les persécutés d'une façon aussi constante que les hallucinations. Parle-t-on à côté d'eux ? ils croient entendre sur leur compte des allusions blessantes. Se trouvent-ils en face d'inconnus ? ils s'imaginent distinguer en eux quelques-uns de leurs ennemis imaginaires. Un mouvement involontaire de la physionomie sera pris par eux pour une insultante provocation, le geste le plus inoffensif, pour un signe de mépris dont ils n'hésitent pas à demander raison.

On comprend que tout ce monde factice, que créent autour du persécuté ses idées fausses et ses fausses sensations, doivent imprimer à ses allures un cachet spécial : c'est ce qui arrive en effet, comme nous le montrerons ailleurs.

Différentes genèses du délire de persécution. — Comment naît le délire de persécution ? C'est ce que nous allons examiner.

Le trouble maladif initial du délire de persécution n'est pas toujours le même. La plupart du temps, ce délire débute par des hallucinations. Le malade entend des voix qui le menacent, ou l'injurient; il cherche la raison de ces voix et ne tarde pas à les attribuer à ses ennemis, agissant sur lui au moyen de la physique, du magnétisme, de l'électricité, de porte-voix, etc. Voilà le cas le plus ordinaire.

Certains délirants par persécution, cependant, n'offrent que des idées de persécution. Il n'y a chez eux aucun trouble sensoriel, ou bien, si l'on rencontre des hallucinations, ces hallucinations sont consécutives au trouble des idées; c'est par la sphère de l'idéation que la maladie a débuté. Le malade s' imagine que les personnes auxquelles il est le plus indifférent parlent de lui, le désignent, font des signes de moquerie à son approche. Parfois les choses en restent là; quelquefois aussi les idées, que le malade prête à ses prétendus ennemis, s'objectivent et il entend des voix.

J'ai eu encore l'occasion d'observer une autre genèse du même délire, et il m'a semblé que la variété délirante dont je parle est plus fréquemment exempte, que dans le cas dont je me suis précédemment occupé, des troubles hallucinatoires qui existent si souvent dans le délire de persécution. Le point de départ du délire paraît être alors dans des idées ambitieuses, qui naissent chez le malade de l'exagération de sa personnalité : celui-ci se croit beau, habile, rempli de merveilleuses qualités, il aspire à une position brillante, il a des prétentions de situation et de fortune

que ne justifient nullement ses facultés. Très naturellement, il échoue dans la poursuite des chimères qu'il a caressées, et alors il s'imagine que des ennemis le traversent dans ses projets, entravent ses efforts, qu'on va le décriant partout, parfois qu'on l'espionne. Ici, je le répète, plus souvent, ce me semble, qu'on ne l'a admis jusqu'à présent, peut s'arrêter le délire. Cependant ce degré peut être franchi, et alors apparaissent les troubles des sens. Telle est parfois le début et la marche du délire de persécution, mais ce n'est pas le cas le plus habituel.

Enfin il est une forme et une genèse du délire de persécution, que l'on constate chez les alcooliques et qui mérite que nous nous y arrêtions un instant. On sait que les folies alcooliques, alors qu'elles se présentent sous la forme maniaque, offrent les plus grandes chances de guérison, mais qu'après un certain nombre de rechutes la maladie s'organise en quelque sorte, le délire se systématisé et que le malade ne tarde pas à devenir incurable.

Cette variation dans la forme du délire chez les alcooliques est assez intéressante à étudier, aussi ai-je essayé d'en saisir le mécanisme, si l'on veut bien me passer cette expression, mécanisme qui, à mon avis, serait le suivant : le maniaque alcoolique est vivement excité, en proie à des impulsions, à des hallucinations de toutes sortes ; il crie, il chante, se livre à des actes de violence ; on l'interne dans un asile. Là, sous l'influence du traitement, plus simplement peut-être par la privation de toute liqueur alcoolique, les accidents s'amendent et l'aliéné est rendu à la

liberté. Reprenant ses habitudes d'ivrognerie, la folie revient; on le fait interner de nouveau; il guérit pour retomber encore et est une fois de plus séquestré, et toujours ainsi. Ces séquestrations, l'alcoolique les redoute, et il ne tarde pas à prendre en haine ses parents qui ordinairement les provoquent: ce sont des ennemis, et tout ce qu'il va souffrir par le fait de son intoxication, c'est à eux qu'il le rapportera. Hallucinations, terreurs, phénomènes maladifs de toute sorte, intéressant la sensibilité générale, qu'il éprouve continuellement, ce n'est pas l'alcool qui lui cause ces souffrances — l'alcool est le dernier agent qu'il songerait à incriminer: ce sont ses parents qui le poursuivent et le persécutent. Aussi, rend-il compte de ses hallucinations si pénibles et presque incessantes d'une manière toute particulière. Il ne dit pas qu'il voit des serpents, des fantômes, etc., il dit qu'on lui *fait voir* des serpents, des bêtes de toutes espèces. Ces caractères de la folie des alcooliques récidivistes et l'origine du délire de ces sortes de malades devaient nécessairement trouver ici leur place.

Délires ambitieux. — J'ai mentionné plus haut les maniaques avec prédominance d'idées ambitieuses ou religieuses. Ces malades sont ordinairement exaltés, absolument exubérants, désordonnés même. Voici un autre genre d'aliénés dont le délire roule sur les mêmes sujets, mais chez lesquels il n'y a d'excitation qu'accidentellement et qui exposent avec une certaine logique, logique malade il est vrai, leurs projets et leurs prétentions. Ce sont les mégalomanes, propre-

ment dits, dont le délire systématisé, ainsi que nous le verrons plus tard, offre une genèse particulière.

Mégalomanes, empereurs, rois, généraux, etc. — Ces aliénés sont rois, princes, généraux, quelques-uns sont prophètes, d'autres sont papes. Il n'est pas jusqu'à la divinité dont ils ne prennent le caractère, dont ils n'usurpent la puissance. Je me rappellerai toujours un malade de l'asile de Bron, s'occupant habituellement aux plus humbles travaux, qui un jour vint me trouver pour me dire avec une certaine solennité : Oui, je suis Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un autre mégalomane du même asile, se croyait Dieu et commandait au soleil, aux nuages ; il faisait tomber à son gré la grêle ou la pluie. On connaît enfin l'histoire, racontée par Zacchias, de cet aliéné qui, faisant visiter à un étranger la maison où il était interné, avait jusque-là causé fort raisonnablement. Arrivé devant certain malade, sa folie se revêla par cette ambitieuse déclaration : « Celui-ci, dit-il, croit être le Saint-Esprit, mais ce n'est pas vrai, c'est moi qui le suis. »

Si beaucoup d'aliénés sont empereurs, rois, généraux, papes, etc., il arrive que certains malades s'incarnent, pour ainsi dire, dans une personnalité historique connue. Je me souviens d'avoir vu, à mon arrivée à l'asile de Dôle, un aliéné nettement affecté de ce genre de délire. Chargé de mettre en ordre mon bureau, il s'acquittait de sa tâche ponctuellement et silencieusement. Un jour pourtant, il n'y tint plus. M'adressant la parole : « Il y a longtemps que je vous connais, vous étiez Murat quand j'étais le prince

Eugène.» Un aliéné de Blois se croyait Napoléon I^{er} et avait assez bien réussi à prendre l'allure qui lui est généralement prêtée par les peintres et les statuaires. Une malade de l'hôpital de Vienne se disait Marie-Thérèse et s'efforçait de copier dans ses costumes les portraits de cette reine. Enfin, Frank a rapporté l'histoire d'un malade qui s'imaginait être Louis XVI. Comme on objectait à cet aliéné que c'était impossible puisqu'il ne savait ni lire ni écrire, il eut bientôt, grâce à un autre fou qui lui servit de maître, répondu à l'objection qu'on lui faisait, objection qui l'avait véritablement frappé et aussi, vraisemblablement, offensé dans son orgueil.

Inventeurs. — Une forme sous laquelle se présente encore assez souvent l'idée ambitieuse dans la folie est la manie des inventions. La classe des inventeurs est fort connue dans les asiles, et il n'est guère d'aliéniste qui n'ait eu à écouter les projets de ces pauvres délirants. Les problèmes les plus insolubles, les projets les plus insensés sont abordés par eux avec une hardiesse qui n'a d'égale que leur patience. Sans cesse occupés de leur idée favorite, ils n'épargneront ni leurs peines, ni leur temps pour perfectionner quelque système dont le plus léger examen démontre la fausseté. Beaucoup d'entre eux, avant leur internement, ont fatigué leurs parents, leurs connaissances, les autorités de leur ville, de leurs projets irréalisables. Plusieurs encore se sont adressés aux académies, demandant l'examen de leurs prétendues découvertes, posant leur candidature à quelque prix en envoyant

la description de leurs inventions. Le mouvement perpétuel est généralement une recherche dont ils se sont occupés, mais plusieurs tiennent le problème pour résolu, ne le regardant, du reste, que comme un de ces cas particuliers qu'une théorie plus générale doit embrasser dans une systématisation grandiose de toutes les forces de la nature. La politique, l'économie sociale, l'agriculture, l'industrie, la médecine, l'art militaire sont, avec l'invention de machines extraordinaires, le sujet habituel de leurs préoccupations. Ce que j'ai eu entre les mains de projets de constitution, de systèmes pour l'extinction de la misère, de mémoires pour la destruction du phylloxera, des sauterelles, etc., étonnerait les personnes qui ne savent pas combien les sortes de malades dont nous nous occupons ici sont féconds en écrits de tous genres. Il n'est pas jusqu'à l'insensibilisation obtenue par la semi-strangulation, que je n'aie vu proposer comme méthode opératoire par un mégalomane dont les idées délirantes avaient principalement la chirurgie pour objet.

Avec le délire ambitieux, un des délires qui se rencontre le plus fréquemment dans les folies systématisées est le délire religieux. Il ne faut pas s'en étonner, l'idée religieuse étant inhérente à la nature de l'homme, les déviations malades de cette idée, doivent être très communes, revêtant des formes diverses suivant la tendance des esprits chez lesquels on les rencontre, suivant aussi les croyances généralement acceptées.

Théomanie. — Une des variétés du délire religieux participe à un certain degré du délire ambitieux : c'est la théomanie proprement dite, qui comprend toutes ces conceptions délirantes en vertu desquelles les malades se croient en correspondance directe avec la Divinité, reçoivent des ordres d'en haut pour réformer le monde, pour instituer une doctrine nouvelle. Assez rares dans le catholicisme dont le dogme arrêté écarte toute variation doctrinaire, ces sortes de convictions sont extrêmement fréquentes dans quelques sectes protestantes qui laissent à la liberté individuelle une latitude beaucoup plus grande, on pourrait dire illimitée. Aussi est-ce en Angleterre et en Amérique qu'on voit le plus souvent ces aberrations mentales qui deviennent le point de départ de croyances que ne tardent pas à partager un certain nombre d'adeptes. C'est ainsi que se sont fondées nombre de sectes, en Amérique, aux États-Unis, et aussi en Angleterre.

Délire ambitieux des paralytiques. — Essentiellement différent des formes délirantes précédemment décrites se montre le délire ambitieux des déments paralytiques. Le dément paralytique est bien lui aussi roi, prophète, inventeur, Dieu, etc., mais il est tout cela à la fois. Par dessus tout il est riche, les millions et les milliards sont à peine ce qui peut lui servir à exprimer le chiffre de sa fortune. Tous les objets qu'il possède sont en nombre infini et ses conceptions, ses projets grandioses ont un caractère d'absurdité que ceux du mégalomane ne présentent jamais au même

degré. Une conception, par exemple, qu'on rencontre assez fréquemment dans la paralysie générale et qu'on ne trouverait pas chez un mégalomane, c'est l'idée que le malade est en or, en diamant, que toutes ses excrétions sont formées des matières les plus précieuses, des parfums les plus rares. En même temps les actions du paralytique sont souvent en opposition formelle avec ses prétentions. Il se dit roi et il se soumettra sans peine sans étonnement à la règle, aux habitudes de la maison dans laquelle il est en traitement, il obéira sans discussion à son gardien, il se livrera sans difficulté aux travaux les plus humbles. De plus, le délire du dément paralytique est mal assis en quelque sorte ; on donne facilement le change au malade et si on lui présente une conception délirante nouvelle, il s'en empare docilement, si contradictoire qu'elle soit avec ses précédentes prétentions. Son délire, en un mot, est, si je puis me servir de cette expression, aussi inconsistant qu'il est incohérent.

Quant au délire dépressif de la paralysie générale, il consiste souvent en ces sortes d'idées de destruction d'organes que j'ai montré plus haut être plutôt une sorte de délire de persécution que de l'hypocondrie ; bien que, parfois pourtant, la maladie revête d'une façon plus nette le caractère nosomaniaque ou lypémaniaque général.

Conceptions délirantes des déments. — La démence absolue est l'abolition complète des facultés intellectuelles. Dans cet état les malades n'ont plus d'idées,

plus de délire : l'incohérence des discours et des actes, une vie instinctive automatique, voilà ce qu'on constate chez eux. Mais cet état de démence complète n'existe pas toujours. Souvent on rencontre chez les déments de véritables conceptions délirantes. Ces conceptions délirantes sont le plus ordinairement les restes d'un délire antérieur ; parfois cependant, elles semblent le résultat même de la démence. En tout cas, ces conceptions peuvent consister en des idées de persécution ; elles portent plus souvent, peut-être, le cachet ambitieux, et il suffit d'avoir un peu vécu dans les asiles pour avoir constaté combien fréquemment on trouve des généraux, des princes, et des princesses parmi les malades déments. Ces prétentions ambitieuses sont, du reste, absolument niaises et puériles, et c'est ce que je voulais faire ressortir ici.

Délire des imbéciles. — On est assez porté à croire que l'imbécile ne délire pas ; c'est là une erreur véritable : l'imbécile délire, bien que souvent son délire soit d'une nature spéciale. Quant au genre de conceptions malades des imbéciles, il se rapproche de celui des conceptions des déments. L'imbécile a volontiers des idées de grandeur et parfois de persécution. Je dois ajouter que ce délire va souvent en progressant. Par suite d'idées ambitieuses suggérées par les personnes qui entourent l'imbécile, ou nées des accidents de sa vie, une conception se superpose à une autre, s'ente, se greffe sur elle et, finalement, on a un ensemble d'aberrations mentales qui forme un

tout ordinairement grotesque, plus ou moins incohérent.

Une circonstance particulière livre parfois, pour ainsi dire naturellement, le pauvre imbécile aux idées de persécution et de grandeur. Cette circonstance, c'est la fréquence chez ces individus d'une naissance illégitime. Ne connaissant pas ses parents, l'imbécile les imagine volontiers d'une condition distinguée, illustre même. Il se croit également délaissé par suite de machinations plus ou moins odieuses, préparées par des parents aux convoitises coupables et qui ont intérêt à le tenir écarté pour le frustrer de sa fortune imaginaire.

Mais ce qu'il importe surtout de mettre en lumière, c'est que le délire de l'imbécile est, comme je le disais tout à l'heure, en grande partie un délire suggéré.

Par suite de sa faiblesse mentale, l'imbécile est trop souvent le jouet de tous ceux qui vivent avec lui. Aussi, à peine a-t-il exprimé ses prétentions que son entourage abonde dans le sens de son délire, brode le canevas de ses rêves, les enjolive, les illustre, si je puis dire, d'imaginations grotesques, que le pauvre innocent accueille et recueille avec crédulité : d'où un ensemble de conceptions étranges, qui font à l'imbécile délirant cette personnalité grotesque que je signalais plus haut. Un de mes malades de l'asile de Blois se disait l'illustre sonneur, grand cordon ombilical, marié à une grande dame habitant dans l'église de la Trinité un clocher de cinq centimètres et qui lui donnait tous les ans un enfant par procuration. Un autre, que j'ai vu longtemps à Dijon, se croyait fiancé

à une princesse à laquelle il écrivait continuellement ; il était le fils d'un très haut et puissant personnage, etc., etc.

Mais ces attributions de titres et de qualités étranges ne vont pas sans démentis, sans moqueries, dont l'imbécile s'aperçoit plus ou moins et souffre. Alors il est certaines personnes qu'il prend en grippe, que bientôt il déteste et regarde comme de véritables persécuteurs. Fréquemment encore, par une imprudente suggestion, on lui indique de prétendus ennemis dont malheureusement il cherche de temps à autre à se venger.

Tel est, compendieusement exposé, le délire des imbéciles dont il était nécessaire d'esquisser au moins les traits.

Délire à deux ou à plusieurs. — Il est encore un délire où la suggestion peut être relevée et dont, par conséquent, il me paraît convenable que nous nous occupions ici : je veux parler du délire à deux. Il y a quelque vingt ans que le délire à deux a été constaté et signalé, mais dans ces dernières années on est revenu sur cette étude et l'on a pu réunir un assez grand nombre de faits. Les cas de cette espèce ne sont pas, du reste, absolument rares et il n'est guère de médecin aliéniste qui n'ait eu l'occasion d'en observer quelques exemples.

Le nom de délire à deux est trop exclusif et, partant, la dénomination mauvaise, car il existe des délires de ce genre où un plus grand nombre de personnes subissent la fatale influence. C'était précisément le cas dans le fait que nous enregistrons ici et

où trois personnes au moins ont manifesté le même ensemble de conceptions erronées. Tantôt il arrive que l'identité du délire tient à ce que les malades, placés dans le même milieu, subissent les mêmes influences, c'est alors un délire simplement simultané. Plus ordinairement, et c'est alors que le nom de délire à deux ou à plusieurs convient particulièrement, une seule personne primitivement atteinte exerce sur des esprits plus faibles, parfois sur des sujets simplement plus jeunes, une action funeste absolument évidente. Dans le fait que nous allons rapporter, c'est une vieille mère qui, la première, avait accusé des idées de persécution. Elle s'imaginait que son mari avait été empoisonné par sa fille, qui aurait aussi tenté de mêler aux aliments qu'elle lui servait des substances nuisibles. Le fils de cette pauvre aliénée ne tarda pas à partager les soupçons de sa mère et entraîna dans son délire sa femme, qui paraît être assez mal partagée au point de vue de la résistance mentale. Aussi bien le fils, la belle-fille et la mère sont bientôt absolument persuadés que la personne soupçonnée veut les asphyxier, qu'elle les dénigre auprès de leurs voisins qui les injurient, qu'elle leur lance des poudres nuisibles, qu'elle en mêle à leurs aliments. Les plaintes à la justice ne sont pas ménagées; mais un acte de violence, dirigé par le fils contre la prétendue coupable, amène l'arrestation de celui-ci et une enquête médico-légale savamment conduite, fait déclarer complètement irresponsable l'auteur du méfait dont je viens de parler et aboutit finalement à son internement.

Délire conjugué. — Dans le cas que nous venons de mentionner, les aliénés offrent tous des conceptions délirantes uniformes. Il est un autre genre de délire à deux qui mérite d'être signalé : c'est celui où deux aliénés font pour ainsi dire chacun leur partie dans une sorte de concert délirant plus ou moins compliqué. Un auteur déjà ancien a rapporté l'intéressante histoire de deux aliénés qui étaient un exemple frappant de cette sorte de *consensus* délirant auquel je donnerai le nom de *délire conjugué*. Le premier de ces malades était un mégalomane qui, se croyant roi, avait entraîné dans son délire un imbécile qu'il avait pris pour premier ministre. Le roi remplissait son rôle avec toute la dignité désirable, le premier ministre avait pour son maître toute la respectueuse déférence d'un courtisan émérite ; il allait même quelque peu au delà de ce que son rôle semblait exiger, se tenant constamment derrière lui, marchant à sa suite, le servant à table. Il arriva cependant que le pauvre ministre déplut au monarque qui lui témoigna brutalement son mécontentement et le frappa ; il l'eût tué si l'on ne fût promptement intervenu. Quant on crut que le ressentiment du potentat pouvait être passé, on essaya de ramener près de lui le malheureux ministre, que sa disgrâce avait plongé dans le plus affreux désespoir. Le roi cependant ne voulut pas pardonner et le pauvre courtisan, désespéré de sa faveur perdue, finit par tomber malade et succomba, quand son souverain avait enfin résolu de lui pardonner. Celui-ci fut tellement frappé de cette mort que lui-même ne tarda pas à suivre dans la tombe son fidèle acolyte.

J'ai pu, moi-même, observer un délire de ce genre entre un paralytique au début de sa maladie et un dément. Le premier était un maquignon qui, en raison de son métier, avait fréquenté nombre de marchés et foires. Ayant remarqué, à son entrée dans la division où il avait été placé, un malade, ancien artiste de la manufacture de Sèvres et alors en démence, petit, trapu, presque bossu, avec un visage asymétrique, il s'empara de lui aussitôt et l'embaucha, pour me servir de son expression, pour le montrer dans les foires. L'accord entre eux était complet : le dément consentait à se laisser passer un anneau à travers le nez et à s'habiller en sauvage, et c'est avec le consentement de ce pauvre difforme que le paralytique demandait instamment qu'on leur donnât à tous deux leur sortie, afin d'aller prendre les dispositions nécessaires pour pouvoir se livrer, avec tout le succès désirable, aux occupations variées de leur nouveau et étrange métier.

Section II

ÉVOLUTION DES DÉLIRES

Ce serait se tromper que de croire que les délires demeurent invariables dans leurs formes : non, les délires ne conservent pas toujours le caractère qu'ils ont primitivement revêtu. Ils se transforment, plus souvent même, à mon sens, qu'on ne paraît l'admettre généralement. Tantôt il s'agit d'une variation qui peut se pressentir, mais qui n'est point la règle : c'est un

accident de la maladie, si je puis ainsi dire, comme cela a lieu par exemple pour certaines transformations de lypémanies en manies et réciproquement. Tantôt la transformation peut être prévue, elle est presque nécessaire : c'est alors une véritable évolution de la maladie. Enfin la maladie peut prendre un type spécial, un rythme déterminé, soit que ce rythme comporte seulement une forme délirante avec alternative de calme, soit qu'on y trouve deux délires distincts, avec ou sans intervalle lucide. Nous allons étudier ces divers genres d'évolution des délires en commençant par les phénomènes d'intermittence.

Intermittence des délires. — Tous les médecins sont familiers avec le phénomène intermittence. Mais ce phénomène n'en demeure pas moins quant à son essence, entouré d'une obscurité profonde. Voici, par exemple, une malade affectée de manie intermittente et dans une période de calme. Elle cause bien, a de l'esprit, se montre mesurée dans ses discours, réservée, du meilleur ton dans ses gestes ; revenez demain, là voilà qui crie, fait des gestes ridicules ; son visage est rouge, animé, l'œil est brillant, provoquant, les discours sont décousus, parfois même ses gestes sont obscènes. Attendez un jour, et la femme du monde charmante, polie, retenue, distinguée reparaitra, et toujours ainsi.

Mais voici une autre malade : pendant quatre mois elle est assidue au travail, elle répond timidement, avec suite du reste, aux questions qui lui sont adressées, elle se montre reconnaissante de ce que l'on peut

faire pour elle, en un mot, elle est douce, modeste, raisonnable. Laissez le temps s'écouler, les quatre mois s'achever, et vous la trouvez incohérente, effrontée dans ses allures, peu convenable dans ses discours, affublée de costumes ridicules. Dans deux mois, elle redeviendra calme pour s'agiter encore quand se sera écoulée l'heureuse période habituelle.

Cette intermittence que nous venons de voir avec la forme maniaque, nous pouvons également l'observer dans la forme dépressive. Voici un malade calme, travaillant convenablement, causant d'une façon sensée sur les sujets à sa portée ; dans huit jours, vous le trouverez triste, abattu, pouvant à peine manger : il sera dans la plus complète stupidité.

Jusqu'ici nous voyons simplement le trouble mental alterner avec la raison ; c'est tantôt l'excitation maniaque, tantôt la dépression lypémanique qui constituent le fond de la folie et qui disparaissent pour reparaître ensuite : cette dépression ou cette excitation disparue, il n'y a plus qu'un esprit qu'on aurait bien de la peine à ne point trouver entièrement lucide. Les choses ne se passent pas toujours ainsi, et il arrive que de l'intermittence se manifeste tout en laissant subsister le délire. Je m'explique : un malade est atteint de démonomanie, il se croit perdu, damné, il sera anéanti, etc. C'est un délire partiel démonomaniaque des mieux caractérisés ; eh bien ! un jour sur deux, ce malade, tout en conservant ses convictions délirantes, se contiendra, sera calme : le jour suivant il sera désespéré, il gémira continuellement, se roulera par terre, etc. Ce n'est pas là, comme quelques

observateurs superficiels seraient tentés de le croire, une démonomanie intermittente, c'est une démonomanie avec excitation intermittente.

Alternance des délires. — Dans les faits que nous avons précédemment étudiés nous avons vu soit l'état maniaque, soit l'état lypémanique s'offrant à l'observation avec le type intermittent, mais isolément. Nous allons présentement assister à une association avec alternance de ces formes délirantes.

Cette association de la manie et de la lypémanie a tellement frappé les aliénistes que certains d'entre eux n'hésitent pas à en faire une affection spéciale. A mon sens, il y a là une manière de voir que la rigueur scientifique, ni l'observation des faits ne sauraient justifier. En effet, je l'ai déjà dit et j'en donnerai des exemples tout à l'heure, la manie et la lypémanie se remplacent assez souvent. Cela étant, qui ne voit qu'il n'y a dans ce qu'on a appelé la *folie à double forme* que la donnée *intermittence*, ajoutée à cette sorte de couple maladif, lypémanie et manie. Cela est si vrai que de même que l'intermittence, quand elle se montre dans une forme mentale quelconque, est d'un pronostic défavorable, de même la manie à double forme est, une fois bien établie, extrêmement rebelle et tenace; ce que, du reste, les aliénistes éminents qui ont les premiers appelé l'attention sur la folie à double forme, avaient parfaitement remarqué. Une autre raison qui m'empêche de considérer la folie à double forme comme autre chose qu'un phénomène intermittent d'une nature spéciale, c'est que je

l'ai vue très nettement compliquer un délire partiel. La malade dont il s'agit était une persécutée mégalo-maniaque, elle passait deux mois environ dans la plus profonde stupeur, jouissait pendant quelque temps d'une demi-lucidité, tout en conservant ses idées de persécution et de grandeur, et était bientôt en proie à une violente agitation. Ici la manie à double forme n'était-elle pas une simple complication du délire partiel, et alors comment voir là autre chose qu'un épiphénomène s'exprimant par l'association dans un type intermittent de ces deux complications si fréquentes dans les affections mentales, agitation maniaque et dépression mélancolique ?

Transformations délirantes. — Mais arrivons aux transformations délirantes proprement dites. Il ne s'agit pas cette fois d'une association délirante dans laquelle les deux types excitation et dépression se remplacent alternativement et régulièrement, c'est-à-dire, affectent un rythme spécial, mais bien d'une évolution définitive dans la nature du délire. J'ai dit plus haut que la stupeur lypémaniaque se transformait assez souvent en manie. Les anciens, observateurs sagaces, n'avaient pas manqué de faire cette remarque. Arétée, entre autres, se demande si la lypémanie n'entrerait pas dans la constitution de la manie, n'en serait pas une partie intégrante. Les aliénistes plus rapprochés de nous ont noté le fait, et l'on trouve, dans plusieurs passages du traité d'Esquirol, des observations où cette transformation est consignée, sans pourtant que le savant médecin, qui voit tou-

jours si bien, y attache, selon nous, assez d'importance.

Quoi qu'il en soit à cet égard, le fait est certain et, quand l'attention est éveillée sur ce point, les exemples se multiplient. Voici une observation que j'ai recueillie à Blois, et où cette transformation est mise en évidence.

Madame X... est entrée au pensionnat Saint-Lazare dans un état de stupeur parfaitement caractérisée. Elle se montre triste, déprimée. C'est à peine si on peut tirer d'elle une réponse monosyllabique aux questions qui lui sont faites. La figure exprime la défiance, la crainte, ce n'est qu'avec une extrême difficulté qu'on parvient à l'alimenter. Madame X... reste pendant quatre mois dans cette situation. Tout à coup elle se met à parler. Elle a eu une vision dans laquelle la sainte Vierge lui est apparue et lui a promis une guérison prochaine. C'est avec une sorte d'affectation, d'empressement, que Madame X... rapporte ce fait. Tout le reste du jour elle s'en occupe, et, le soir, elle fait de la musique avec un entrain, une verve qu'on remarque d'autant plus que les jours précédents elle était plus prostrée et plus taciturne. Il y avait déjà là un peu d'excitation; mais le lendemain la transformation est complète. La malade crie, chante, vocifère: autant elle était timide et immobile, autant elle se montre audacieuse et prodigue de gestes. Bonne musicienne, on n'avait pu pendant la période de prostration lui faire jouer l'air le plus simple; actuellement, ce sont les airs les plus échevelés, les plus excentriques qu'elle préfère, accentuant son jeu

par des coups de pied qu'elle frappe pendant que ses doigts parcourent le clavier du piano avec une rapidité vertigineuse. Les discours de Madame X... sont extrêmement incohérents, des illusions de tout genre l'assiègent à chaque instant, et viennent fournir un nouvel aliment à son agitation. Enfin, on constate encore chez elle des instincts de destruction, des impulsions agressives qui font qu'on est obligé de lui mettre la camisole et de la lui laisser pendant la plus grande partie de la journée.

Nous venons de voir la transformation de la lypémanie stupide en manie. L'évolution inverse, c'est-à-dire la transformation de la manie en stupeur lypémanique s'observe-t-elle? oui assurément, et il me serait facile d'en citer de très caractéristiques et nombreux exemples. Il me paraît suffisant de mentionner la possibilité de cette sorte de transformation, et, cela, afin de ne pas multiplier les observations.

Mais il est un fait que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater et que je veux signaler ici : c'est qu'il arrive souvent qu'à la fin d'un accès de manie on ait à noter non un état de stupeur, mais une simple dépression mélancolique qui, lorsqu'elle apparaît, semble pouvoir faire prévoir la fin de l'accès auquel on a assisté. Le fait est-il constant? c'est-à-dire y a-t-il là une loi véritable? Il ne semble pas qu'il en soit ainsi; mais la circonstance que je signale s'étant plusieurs fois offerte à mon observation, j'ai cru devoir la relever, les faits de ce genre semblant permettre à l'esprit de relier encore d'une façon plus intime ces deux formes mentales, mélancolie et manie.

Évolutions délirantes. Genèse des délires consécutifs.

— Mais il est des transformations mentales différentes de celles que nous venons de retracer. C'est dans les délires partiels que se remarquent ces transformations, et elles se font avec plus de lenteur que celles dont nous nous sommes occupé dans les paragraphes précédents.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le délire de persécution est un délire dans lequel les malades éprouvent parfois des hallucinations de la vue, très souvent des illusions du même sens et à peu près constamment des hallucinations de l'ouïe et de la sensibilité. Ces aliénés s'imaginent qu'on leur en veut, qu'on les poursuit, que la police les recherche, qu'on les influence par l'électricité, le magnétisme, etc. Les troubles sensoriels précèdent presque toujours les troubles intellectuels, et le délire présente ceci de spécial que le point de départ du raisonnement des malades étant admis, ces malades raisonnent juste : leurs discours s'enchaînent et n'offrent aucune incohérence. Eh bien, cet aliéné qui se croit persécuté, en butte à toute espèce de trames de la part de ses ennemis, attendez un an, deux ans, et vous allez trouver en lui un changement profond. Toujours persécuté, il considère son internement comme un des nombreux sévices de ses ennemis. Mais pourquoi ces derniers l'ont-ils séquestré, emprisonné ? Parce qu'il est un grand personnage : c'est un roi, un empereur, un prince, ou bien encore un inventeur, un envoyé de Dieu. Morel, Foville ont bien mis en lumière cette transformation délirante, bien que,

comme nous le verrons tout à l'heure, ces deux auteurs envisagent un peu différemment le phénomène que nous étudions en ce moment.

Les idées de persécution précèdent donc en général les idées ambitieuses : c'est là la règle habituelle. Il arrive parfois cependant que l'on observe l'ordre inverse dans la production des idées délirantes : ce sont les conceptions ambitieuses qui ouvrent la scène pour engendrer plus tard les idées de persécution. M. Foville a cité des exemples de cette évolution. J'ai observé des faits du même genre à l'asile de Bron.

Une malade du service de M. Arthaud se disait reine d'Espagne, elle avait toutes les distinctions et toutes les prétentions, beauté, talent, puissance, richesse, tout cela était son partage. Bientôt elle s'imagina que tous les avantages qu'elle s'attribue excitent l'envie et la jalousie de son entourage et des idées de persécution naissent alors, qui sont l'évidente conséquence du délire ambitieux dont la malade était primitivement affectée. Un jeune homme de mon service fut tout d'abord, lui aussi, en proie à des idées ambitieuses. Joli garçon, distingué, il avait la persuasion que toutes les jeunes filles riches avec lesquelles le hasard le faisaient se rencontrer admiraient ses rares qualités et s'éprenaient de sa personne. Cette idée s'emparant de plus en plus de son esprit, il ne tardait pas à faire à ses amis la confidence de ses intentions matrimoniales, intentions dont ceux-ci se moquaient, tout en les encourageant malicieusement. Bientôt cependant il se déclarait, était évincé et regardait les parents de la jeune fille qu'on n'avait pas voulu lui

accorder comme de véritables ennemis ; les personnes qui n'avaient pas accueilli favorablement ses confidences étaient des envieux ayant empêché la réussite de ses prétentions. Aigri par de nombreux insuccès, il finit par porter à la préfecture de police des plaintes tellement invraisemblables, qu'elles ne pouvaient laisser aucun doute sur l'état mental du plaignant qui fut aussitôt séquestré.

J'ai dit plus haut que les deux auteurs qui ont étudié de plus près la transformation délirante des persécutés, l'ont envisagée d'une façon un peu différente. Pour M. Foville, l'enchaînement des phénomènes dans la genèse du délire mégalomane offre la marche suivante : hallucinations, idées de persécutions, idées ambitieuses. Morel qui, le premier, a bien vu la liaison de ces divers délires, a mis, si je puis ainsi dire, un anneau de plus à cette chaîne délirante. Il prend pour point de départ le délire hypocondriaque. Voici du reste ce que dit à ce sujet le regretté médecin de l'asile de Saint-Yon.

Après avoir exposé la transformation du délire hypocondriaque en délire de persécution, Morel continue : « Ultérieurement enfin lorsque la maladie tend vers une terminaison fatale, il surviendra une transformation non moins extraordinaire dans les idées et les sentiments du délirant par persécution. J'en ai parlé dans le chapitre précédent à propos de ces malades qui, après avoir passé par toutes les péripéties du délire des persécutions se croient maintenant sous l'influence de nouvelles modifications organiques, appelés à de grandes destinées et à jouer un rôle qui

n'est le plus ordinairement en rapport ni avec leur éducation ni avec les moyens intellectuels qu'ils possèdent réellement. J'ai dit que ces phénomènes indiquaient une terminaison fatale, mais ce pronostic n'est pas absolu. Le caractère de la folie hypocondriaque est de faire parcourir aux malades un cercle de phénomènes pathologiques qui s'engendrent et se commandent successivement, cercle dont les points de circonférence sont marqués par des périodes de rémission et par des phases malades qui se renouvellent avec une persistance désespérante ¹. »

Qu'il y ait du vrai dans cette conception, il n'en faut pas douter, et plusieurs observations citées par Morel montrent la réalité du fait, pour certains cas au moins, mais il ne paraît pas que cette genèse soit fréquente. On remarque bien, il est vrai, que nombre d'aliénés persécutés se plaignent de n'avoir plus de rate, de ventre, de cerveau. Mais alors ces conceptions nous paraissent plutôt une conséquence du délire de persécution que l'origine de ce délire ; ce serait même là selon nous une forme que peuvent revêtir les idées de persécution et point du tout de l'hypocondrie dans le sens réel du mot. Ce qui me fait exprimer cette opinion, c'est que souvent les malades qui disent manquer de poumons, de rate, de cœur, etc., vous nomment l'individu qui les a privés de ces organes. Une dame du pensionnat Saint-Lazare accusait un des médecins de l'établissement d'avoir avalé son cerveau, d'autres prétendent que des chiens

¹ Morel, *Traité des Maladies mentales*.

qu'on a fait pénétrer en eux leur ont dévoré le poumon, les intestins, etc. Ce sont même parfois des corporations, les francs-maçons, les jésuites qui se livrent à ces répugnantes opérations.

Nous avons vu M. Foville expliquer par une sorte de raisonnement maladif la transformation des idées de persécution en idées ambitieuses, ou plutôt l'adjonction de ces dernières aux autres. Bien qu'on ait voulu contester cette genèse, je la crois vraisemblable, mais elle est loin d'être la seule. J'ai dit que les persécutés ont presque constamment des hallucinations auditives et, caractère assez fréquent de ces hallucinations, les voix qu'ils entendent leur paraissent venir d'endroits éloignés, quelquefois de distances considérables. Ils s'entretiennent avec les voix, soutenant parfois avec elles de véritables discussions. Or, un malade que j'ai eu longtemps dans mon service à Bron, prétendait posséder le pouvoir de faire parler les personnes avec lesquelles il voulait converser, fussent-elles à des distances considérables. Il y avait déjà longtemps, disait-il, qu'il s'était découvert cette *puissance*, et ces voix hallucinatoires étaient évidemment l'origine de son délire ambitieux. Chez un autre aliéné, la genèse du délire mégalomane se montrait un peu différente. Ayant, entre autres hallucinations et illusions sensorielles, des aberrations du goût, ce persécuté s'imaginait qu'on avait fait de nombreuses tentatives pour l'empoisonner, et, comme ces tentatives n'avaient jamais réussi, il était persuadé qu'aucune force humaine ne pouvait l'atteindre, qu'il avait reçu le pouvoir de maîtriser toutes les forces de

la Nature, de commander aux éléments. Aussi bien, tenait-il sous sa puissance le soleil, le vent, la grêle et la pluie; de plus, il était immortel.

Lorsque l'on est amené à constater de semblables idées délirantes, on ne peut s'empêcher de penser aux sorciers du moyen âge et aux magiciennes de l'antiquité qui prétendaient eux aussi jouir d'un semblable pouvoir, et l'on demeure persuadé que, si un certain nombre d'entre ces malheureux n'étaient que de simples imposteurs, d'autres, assurément, doivent être considérés comme des délirants par persécution arrivés à la période ambitieuse de leur maladie. Le possédé tourmenté par les puissances infernales était le persécuté de cette époque, le sorcier en était le mégalomane. Aussi bien est-ce avec raison qu'on a rapproché le délire de possession du délire de persécution. Tous deux, en effet, ont une évolution similaire. Mais, tandis que très habituellement, presque constamment, le persécuté devient à ses propres yeux un grand personnage, l'aliéné en proie au délire de damnation s' imagine qu'il est immortel, transformation logique en somme, la perpétuité des peines et des souffrances entrant, comme on le saisit facilement, dans la constitution de l'idée délirante spéciale dont nous nous occupons ici. Il ne faudrait pas croire pourtant que cette idée d'immortalité, comme transformation délirante, fût exclusivement propre au délire de damnation. J'ai eu l'occasion de la rencontrer ailleurs et notamment dans une circonstance où elle s'explique facilement. Des conceptions hypocondriaques, des souffrances imaginaires de toutes sortes,

des idées de destruction d'organes existaient dans le cas dont je m'occupe ici. Or, pour les malades qui éprouvent de telles tortures imaginaires, ce qu'il peut arriver de plus affreux, c'est que ces tortures durent toujours ; c'est là ce que les patients finissent par se persuader, et cette nouvelle évolution délirante, cette nouvelle phase, véritable aggravation de la nature de l'idée erronée, *summum* en quelque sorte du délire, est logiquement dans la condition de la progression de ce délire même.

Enfin, avant d'abandonner les délires partiels, il me reste à signaler un dernier mode de transformation du délire de persécution en délire ambitieux, qui, par sa nature très spéciale, me paraît mériter au moins une mention. J'ai reçu, il y a quelques années, dans mon service, un jeune homme dont l'affection mentale reconnaissait pour origine des habitudes d'onanisme contractées dès le jeune âge. On sait combien les individus adonnés à ces habitudes voient fréquemment leurs sentiments affectifs s'altérer. Un égoïsme hideux les envahit, tout ce qui contrecarre leur passion leur devient odieux, et ils finissent par prendre en haine leurs parents qui les morigènent. Le jeune homme dont il est question en était arrivé à détester profondément son père et sa mère, qui cherchaient à le corriger de sa déplorable habitude. C'était pour lui des ennemis, et un véritable délire de persécution s'était développé chez ce malheureux. Bientôt, cependant, la maladie marchant et la perversion des sentiments s'accusant davantage, il finit par ne plus regarder son père et sa mère comme les véritables

auteurs de ses jours. Il les prend pour des étrangers, s'imaginant qu'il est d'une famille illustre, fils d'un souverain, bey ou sultan, auquel il a été enlevé dans son enfance. Il serait difficile de ne pas voir la liaison étroite qui existe entre cette conception délirante spéciale et l'altération profonde des sentiments constatée tout d'abord chez cet aliéné.

Démence, transformation ultime des délires. — Telles sont les transformations délirantes que l'on rencontre le plus habituellement dans la période d'état de la folie. Quand la maladie a marché, on voit cependant encore les délires changer d'aspect, mais il s'agit alors d'une dissociation des idées qui accompagne l'évolution régressive de l'organe de la pensée. En un mot, c'est la démence avec ses idées délirantes, restes d'un délire antérieur, parfois aussi des idées suggérées : le tout formant un ensemble absolument incohérent qui le distingue des concepts délirants si bien enchaînés dont nous venons de retracer en dernier lieu les différents caractères.

CHAPITRE III

LE SENTIMENT DÉLIRANT

L'homme n'a pas que des facultés intellectuelles, il a aussi des sentiments et des instincts qui peuvent être lésés en même temps que l'intelligence elle-même ou bien encore isolément. Ce sont les troubles des sentiments que nous nous proposons d'étudier ici.

Quand on examine de près les sentiments chez les aliénés, on voit qu'ils peuvent être augmentés, ou diminués ou perversis.

Tous ceux qui ont pu assister à l'éclosion de quelque vésanie n'ont pas manqué de remarquer que la diminution des sentiments affectifs est la note pour ainsi dire dominante du début de la folie. Le malheureux dont l'esprit commence à se troubler devient triste, indifférent à tout, il s'isole; ses parents, ses amis, tout ce qu'il chérissait autrefois est complètement délaissé : c'est là la période première de presque toutes les aliénations, la phase initiale de la folie.

Si le trouble des sentiments affectifs se constate fréquemment au début de la folie, il est plus commun encore de le rencontrer dans la folie confirmée ; c'est comme le fond, le support de la folie, et, ainsi qu'on l'a

fait remarquer avec raison, tout délire peut avoir disparu alors que le trouble des sentiments persiste.

Les sentiments peuvent être, avons-nous dit, augmentés ou bien diminués ou perversis, mais ces derniers modes d'évolution morbide sont très certainement les plus fréquents, et fréquents à ce point que, dans presque toutes les folies, on peut les constater, au moins passagèrement.

Je dois noter cependant que ce changement dans les sentiments affectifs est loin d'être également accusé dans toutes les formes mentales. C'est surtout dans les affections dépressives que les sentiments sont particulièrement atteints, et d'une façon qui produit une impression pénible même sur les étrangers. C'est, en effet, dans ces folies qu'on voit une fille manifester contre sa mère, par exemple, ces sentiments de haine, une femme concevoir contre un mari attentif les plus odieux et les plus injustes soupçons.

Mais si les formes dépressives emportent pour ainsi dire avec elles la perversion des sentiments, on peut dire bien plus spécialement encore que partout où se manifestent des idées de persécution les sentiments affectifs sont ordinairement plus profondément lésés.

En dehors de ces délires particuliers qui commandent pour ainsi dire par leur nature même le genre du trouble affectif, je dois signaler certaines folies où les sentiments sont également presque toujours très gravement atteints : je veux parler des folies épileptiques et surtout hystériques,

Caractère des épileptiques. — On connaît bien dans les asiles le caractère des épileptiques. Souvent ces pauvres malades après leurs accès convulsifs sont difficiles, acariâtres, méchants, c'est là même le cas le plus ordinaire. Parfois, cependant, quoique rarement, on les trouve doux, affectueux, mais soupçonneux, timides, craintifs. En tout cas, la maladie les marque au point de vue des sentiments d'un cachet tout spécial.

Outre ce que nous venons de noter, les épileptiques présentent un trait moral qui mérite encore d'être relevé. C'est un penchant très marqué à la manifestation des sentiments religieux. A quoi faut-il attribuer cette tendance toute spéciale qui, lorsque l'épileptique délire, imprime à ses conceptions et à ses hallucinations un caractère de religiosité qui a frappé tous les observateurs? Est-ce au sentiment de son infirmité, à la triste condition dans laquelle il se trouve, au sentiment de répulsion qu'inspire son état et dont il a conscience, sentiment qui le rejette vers celui qui ne repousse personne? Cela est possible, mais en tout cas le fait est réel, et, ce qu'on n'a pas manqué non plus de remarquer, c'est que plusieurs fondateurs de religions furent épileptiques. On sait que Mahomet avait des visions dans lesquels il recevait de l'ange Gabriel des communications et des ordres, et c'est la commune opinion que ces manifestations psychiques étaient liées chez le réformateur arabe à une disposition épileptique.

Perversion sentimentale des hystériques. — La perversion des sentiments est le trait caractéristique des

hystériques. C'est là leur marque, leur cachet. Qui dit hystérique, dit femme à sentiments dévoyés dans quelque direction que ce soit. L'hystérique est égoïste, elle ne regarde qu'elle, et est particulièrement frappée de l'attention qu'on lui accorde. Son désir de se poser, de se mettre en scène, de se rendre intéressante, la pousse à toutes sortes de comédies et de mensonges, sa vive imagination n'est jamais à court : Inventions étranges, aventures dramatiques invraisemblables, tout lui est bon. Elle ne recule devant rien, et volontiers elle accusera des tiers de tentatives odieuses exercées sur elle-même, si elle pense que ces particularités de son invention peuvent captiver son interlocuteur. Il est peu de médecins qui n'aient eu à supporter de semblables récits. Je me rappellerai toujours une jeune fille jolie et élégante, qui vint de très loin trouver mon père pour lui raconter une histoire remplie d'épisodes étranges, où l'impossible se mêlait à l'horrible : guet-apens, tentatives de séduction, de viol, attaques brutales de tous genres, rapt, etc., tout l'appareil ordinaire des mélodrames les plus sombres, se rencontrait dans la biographie de cette étrange personne qui, jugée pour ce qu'elle était, ne produisit pas l'impression qu'elle recherchait.

Le désir de se mettre en scène, joint au plaisir de mentir qui est propre à l'hystérique, lui fait souvent inventer des aventures où l'autorité croit devoir intervenir. C'est ainsi que Legrand du Saulle rapporte l'histoire d'une servante trouvée derrière une porte, renversée, attachée, baillonnée, le corps couvert d'ecchymoses et de contusions, et affirmant avoir été

en plein jour, dans une maison habitée, l'objet d'une agression brutale, de la part de deux voleurs qui s'étaient noirci la figure. Il n'y avait rien de vrai dans ce récit ; mais il s'agissait d'une hystérique. — Une jeune femme est relevée évanouie et la face ensenglantée. Son mari lui ayant donné tous les soins nécessaires, elle raconte qu'elle a été attaquée par des hommes armés. Les journaux rapportent le fait, et en moins de trois semaines deux autres agressions identiques se produisent dans Paris. La police croit à l'existence d'une bande de malfaiteurs ; on prend des informations : les trois victimes étaient des hystériques. — Une jeune fille se tire un coup de pistolet et se blesse légèrement. Elle donne sur son prétendu assassin les détails les plus précis, et elle entre dans les plus émouvants détails au sujet du drame. Tout était de son invention. — Enfin il est des hystériques qui, par amour du mensonge et du dramatique, n'hésitent pas à s'accuser de crimes absolument imaginaires. Une jeune fille, il y a quelques années, alla se dénoncer, s'accusant d'avoir tué un jeune homme sur le bord d'une pièce d'eau, où il serait ensuite tombé. Le cadavre n'avait pas été retrouvé et cependant le procès allait commencer, lorsqu'il fut prouvé que toute cette tragique histoire était le produit de l'imagination déréglée d'une malheureuse hystérique. Tragédienne et comédienne, voilà l'hystérique, et ce n'est pas sans sourire qu'on se rappelle l'aventure de Chomel, qui, après avoir noté pendant une heure une foule de symptômes qu'accusait une hystérique, son travail relu, demandait à la malade si elle n'avait

rien à ajouter : « Si, répondit celle-ci, c'est que dans tout ce que je viens de vous dire, il n'y a rien de vrai. »

Pour achever le portrait de ce côté menteur, si je puis dire, du caractère de l'hystérique, il ne me reste plus qu'à rappeler ces prétendus accidents pathologiques miraculeux, sueurs de sang, diètes prolongées, vomissements de choses insolites, etc., etc., que ces sortes de malades savent si bien simuler.

Nous venons de montrer le désir qu'à fréquemment l'hystérique de se mettre en scène. Il est un autre trait de son caractère, qu'il n'est pas moins nécessaire de faire ressortir, et qui est encore plus dangereux pour son entourage : je veux parler de sa propension à la calomnie, de son désir de nuire. Il est des hystériques qui inventent les histoires les plus odieuses, pour flétrir ceux qu'elles ont pris en grippe. Lettres anonymes, dénonciations, accusations les plus graves, elles mettent tout en usage et, cela, non seulement contre ceux dont elles s'imaginent avoir à se plaindre, mais contre les personnes de leur famille qui devraient leur être particulièrement chères. Telle hystérique accusera son père, son oncle, de tentatives de séduction, de viol même, comme j'ai eu l'occasion d'en observer un exemple.

L'hystérique est donc ordinairement mauvaise, et, si elle est bonne, elle l'est seulement par accident ; mieux, par accès, par soubresauts. Elle est tout au dévouement aujourd'hui, se dépensant en œuvres pies, en actes de générosité, de courage même ; puis cette ardeur tombe, et elle se lance dans la voie opposée

avec toute la furie qu'elle déployait tout à l'heure, dans une direction meilleure.

Cette ardeur, cet entrain, *cette verve* dans le bien et le mal est frappante et caractéristique, et c'est l'observation fréquente de l'efficace activité employée par les hystériques à la poursuite de leurs projets changeants qui a fait dire à un maître éminent de l'école de Paris, au regretté Monneret, que « les hystériques mènent le monde ».

Perversion des sentiments dans la folie puerpérale. —

Si la perversion des sentiments forme comme la trame du caractère de la femme hystérique, il est une affection dans laquelle les malheureuses qui en sont atteintes offrent momentanément une perversion au moins aussi grande des penchants affectifs : je veux parler de la folie puerpérale. Dans certaines formes de cette maladie, la sensibilité affective est à ce point modifiée que les affections les plus naturelles sont méconnues, et c'est dans ces conditions que l'on voit de malheureuses mères attenter à la vie de leurs enfants. J'ai plusieurs fois rencontré des faits de ce genre. Cependant je le répète, cette perversion sentimentale est passagère ; elle n'en commande pas moins la plus grande prudence de la part de l'entourage et la surveillance la plus attentive.

Folie morale. — Sentiments pervertis des dégénérés. — Mais les malades chez lesquels la perversion des sentiments est le plus complète sont certainement les dégénérés. Variables dans leurs allures et leurs affections, difficiles, souvent dénués de sens moral,

bizarres, excentriques, ils se plaignent facilement de ceux qui les entourent, se croient persécutés et deviennent fréquemment de véritables persécuteurs. Et alors, il n'est pas de torture que leur caractère difficile n'inflige à ceux qui ont le malheur de vivre sous le même toit. L'existence passée avec ces malades est un enfer.

J'ai connu un homme d'une éducation distinguée et d'une instruction étendue qui, après avoir compromis, puis perdu sa fortune, rendait à sa femme la vie intolérable. Ne voulant pas comprendre les nécessités créées par des ressources pécuniaires restreintes, il se refusait à tout travail, et prétendait continuer à se livrer à des fantaisies auxquelles une brillante situation l'avait habitué. Espérant rétablir grâce au jeu sa fortune perdue par ce moyen, c'était avec la plus grande peine que sa femme parvenait à défendre le peu qui lui restait de son ancienne opulence. De là des querelles, des luttes de toute sorte, où, semble-t-il, les menaces, les reproches n'étaient point épargnés. Puis des bizarreries, des fantaisies malades venaient encore ajouter à la tristesse de cet intérieur. C'est ainsi, par exemple, que ce pauvre dégénéré, d'une santé médiocre peut-être, mais assurément surtout hypochondriaque, au milieu de la nuit réveillait sa femme et ses enfants, les faisait venir dans sa chambre, et là leur déclarait qu'il allait mourir; il ne verrait pas le soleil se lever et leur faisait ses derniers adieux. Le matin venu, ce prétendu mourant partait pour une longue promenade, qui aurait lassé le plus robuste marcheur.

J'ai eu l'occasion de faire avec mes savants collè-

gues A. Carrier et Lacassagne un rapport médico-légal sur une dégénérée dont les sentiments affectifs étaient encore plus profondément lésés. Mariée, mais vivant éloignée de son mari, cette femme avait fini par s'empêcher d'un personnage n'appartenant pas du tout au monde qu'elle fréquentait. Plaidant en séparation, mais non séparée, elle avait fait part, dans des lettres lithographiées, de sa liaison irrégulière comme d'un véritable mariage, sans se douter de ce qu'il y avait là d'étrange et de scandaleux. Outrée contre sa mère qui se refusait à des sacrifices d'argent sans cesse renouvelés, elle avait fini par lui donner, à l'aide de lettres anonymes et en invoquant les motifs les plus bizarres et les plus invraisemblables, un rendez-vous dans un lieu écarté, sorte de guet-apens sottement combiné. Cette tentative ayant échoué, nouvelles lettres remplies de menaces et écrites en caractère d'impression. Cette malheureuse, véritable insuffisante morale, ne se doutait pas de ce qu'il y avait dans ses actes de profondément odieux et de condamnable.

Les malades du genre de ceux dont nous nous occupons en ce moment sont les fléaux des asiles où le hasard les a fait interner. Il n'est pas de calomnies qu'ils n'inventent, de méchancetés qu'ils n'imaginent, de cabales qu'ils n'organisent.

Très rusés, très habiles dans leur façon d'agir, ils savent semer autour d'eux la haine et la discorde, tout en se tenant eux-mêmes discrètement à l'écart. Si on ne les connaissait, on n'oserait les soupçonner. Ce sont eux pourtant qui ourdissent ces sortes de

conspirations qui troublent toute une division, qui accusent à tort les surveillants, cherchant à les faire punir, diffamant, calomniant, trouvant à redire à tout et à tous. C'est encore des aliénés de cette sorte qui ont parfois poursuivi en justice les médecins à qui était échue la tâche peu enviable de constater leur situation mentale.

J'ai eu longtemps, dans mon service, un dégénéré dont les sentiments étaient profondément lésés. Très versatile dans ses affections, tantôt il flattait outre mesure ceux qui lui plaisaient momentanément, tantôt il portait sur les mêmes personnes les accusations les plus odieuses. Ayant été employé quelque temps, je ne sais plus à quel titre, dans une maison religieuse, il n'est pas d'accusation qu'il n'ait formulée contre ceux dont il avait reçu une généreuse assistance. A l'asile, les gardiens, l'administration, tous ceux qui avaient pu être à un moment donné en rapport avec lui, étaient l'objet de toutes sortes d'attaques, d'insultes, de dénonciations calomnieuses et passionnées. Des plaintes au Parquet, à toutes les autorités, étaient continuellement rédigées par ce malveillant personnage ; puis, le vent venant à tourner, il rétractait tous ses dires pour faire l'éloge de tous ceux qu'il avait quelque temps auparavant poursuivis de ses odieux propos, de ses plus injustes accusations, et toujours ainsi.

Il ne faut pas croire que cette perversion de sentiments, si fréquente chez les dégénérés, se manifeste seulement dans la période moyenne de la vie. C'est quelquefois dès la jeunesse, dans l'enfance

même, que sont constatées ces déviations psychiques. Morel a raconté l'histoire d'un jeune lycéen qui, par suite de dégénérescence malade, offrait une telle perversion de sentiments qu'il était poursuivi par l'idée de tuer son père. On trouve encore dans Marc l'observation d'une petite fille habitant la campagne, qui, adonnée à de mauvaises habitudes et fréquentant malgré son jeune âge des petits garçons, fut ramenée dans sa famille et privée par ce fait de ses plaisirs favoris. Elle en conçut un tel déplaisir que des sentiments de haine contre ses parents se développèrent bientôt, et grandirent au point qu'elle désirait leur mort : ce qu'elle avouait avec un cynisme révoltant.

Mais ce n'est pas seulement dans les annales de la science que nous pouvons trouver des aberrations des sentiments chez les dégénérés, l'histoire nous fournit aussi des exemples de semblables déviations.

Il n'est besoin que d'une étude un peu attentive pour reconnaître que Louis XIII offrait à ce point de vue une constitution psychique anormale. Les historiens nous le montrent ayant pour les femmes une aversion déjà fort caractéristique, mais les indiscretions de Tallemant des Réaux sur les relations de ce roi avec ses favoris, prêtent à ce fait une nouvelle signification et nous font au moins soupçonner une interversion sexuelle, tare non absolument rare chez les dégénérés, ainsi que nous le verrons plus loin.

Aussi bien pouvons-nous considérer Louis XIII comme un dégénéré moral, et plusieurs actes de sa vie offrent dès lors un cachet maladif, qu'on ne leur

aurait pas soupçonné tout d'abord. Louis XIII fut en effet essentiellement cruel et, cela, dès son plus jeune âge. Aussi voyons-nous que Henri IV dut le châtier en deux circonstances, alors qu'il était tout enfant : une fois, que ses flatteurs avaient tiré à poudre sur un gentilhomme, pour satisfaire une aversion injustifiable conçue par le jeune prince pour ce seigneur ; une autre fois, parce qu'il avait écrasé la tête d'un moineau. Ces tendances à la cruauté, déjà manifestes chez l'enfant, nous les retrouvons chez l'homme, mieux accusées et plus odieuses. Au siège de Montauban, des blessés protestants avaient été déposés dans les fossés à sec du château où Louis XIII avait établi ses quartiers. Tourmentés par le soleil, en proie aux tortures de la soif, ces malheureux souffraient horriblement et ne tardaient pas à mourir. Louis XIII, au lieu de les faire secourir, épiait curieusement leur agonie et trouvait plaisant de contrefaire leurs contorsions. Enfin le mot qu'il prononça à propos du supplice de son ancien favori, Cinq-Mars : « Je voudrais bien voir la grimace qu'il fait à cette heure », est une preuve nouvelle des sentiments cruels de ce dégénéré moral.

L'histoire de don Carlos, fils de Philippe II, n'est pas moins caractéristique au point de vue de la dégénérescence des sentiments. Don Carlos était un incomplet, et dès l'enfance il manifesta des instincts de cruauté. Il aimait, dit-on, à faire souffrir de petits lapins. Lorsqu'on lui apportait des lièvres ou autre gibier, il s'amusait à les faire rôtir vivants. Plus tard, ses excentricités offrirent souvent un caractère cruel.

Outre des ribauderies de toute sorte, pour me servir d'une expression familière à Brantôme, le chroniqueur raconte qu'un jour son bottier avait apporté au prince des bottes, que celui-ci voulait plus larges. Il les fit couper en petits morceaux, ordonna qu'on les fit cuire et força le pauvre artisan à les manger. On voit enfin, par la relation de son procès, qu'il avait conçu contre son père une telle haine, qu'il était résolu à le tuer. Obligé, dans cette cour rigide et dévote d'Espagne, de faire publiquement ses pâques, il voulait obtenir l'absolution sans renoncer à un projet, qu'il avait formé de tuer quelqu'un. Il ne nomma pas d'abord cette personne, mais finit par la désigner : c'était le roi. C'est ainsi que ses desseins parricides furent connus et dévoilés. Je n'entends pas, bien entendu, juger en ces courtes lignes la conduite de Philippe, dans le drame de la mort de son fils, conduite diversement appréciée. Il me suffit d'avoir montré la perversion des sentiments de don Carlos, qui tirait vraisemblablement de son ascendance une déviation affective que je tenais à mettre en lumière.

Si maintenant nous descendons l'échelle des dégénérés, nous trouvons chez les imbéciles et chez les idiots une absence plus ou moins grande des sentiments affectifs, et parfois une perversion considérable de ces mêmes penchants, d'où certains faits cruels, odieux parfois, relevés par les médecins légistes à la charge de ces malheureux.

Altération des sentiments affectifs dans la démence. — L'absence congénitale des facultés entraîne donc

souvent une perversion sentimentale correspondante ; l'affaiblissement de ces mêmes facultés, consécutive cette fois à diverses affections comme il arrive dans la démence, s'accompagne fréquemment aussi d'une altération plus ou moins profonde des sentiments affectifs. Souvent impressionnable et émotif, pleurant pour les motifs les plus futiles, mais aussi vite consolé qu'il a été prompt à s'affliger, le dément est assez ordinairement d'une facilité d'humeur qui n'est autre chose que de l'indifférence. Quelquefois cependant il se montre difficile, acariâtre, méchant même, jusqu'au moment où l'abolition complète de ses facultés le rend inoffensif ou ne lui laisse que cette possibilité de nuire par insuffisance mentale qui distingue l'enfance.

Exagération sentimentale malade. — Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que de la dépression des sentiments : disons un mot de l'augmentation des facultés affectives. Comme il est facile de le prévoir, c'est principalement dans les folies expansives que se produira cette variation sentimentale.

Il n'est pas rare de voir les maniaques à prédominance d'idées de grandeur se répandre en protestations affectueuses, se prodiguer en dons de toute sorte, mais c'est surtout dans la folie paralytique que le fait est fréquent bien que, à tort selon moi, il ait été contesté. Enfin c'est bien également aussi une perversion des sentiments affectifs qui fait, ainsi que nous le verrons plus tard, que des femmes âgées et en démence, se prennent à caresser des idées de

mariage, et à rechercher les jeunes gens. Je veux bien qu'il y ait là parfois une impulsion génitale qui s'égare, mais il n'en est pas toujours ainsi et je crois, en tout cas, que l'exaltation sentimentale est tout au moins une manifestation parallèle. C'est enfin à une exagération malade des sentiments que nous devons attribuer la tendance qu'ont parfois certaines démentes à donner des soins aux idiots de leur division qu'elles prennent pour leurs filles, à bercer de simples poupées. Dans ce dernier fait, il y a bien surtout une marque évidente de l'insuffisance de l'esprit, mais l'exagération du sentiment me paraît aussi y entrer pour quelque chose.

Érotomanie. — Mais la forme malade où l'exubérance sentimentale est particulièrement accusée, accusée au point de paraître constituer à elle seule toute la maladie, est l'érotomanie. L'érotomanie peut affecter deux formes essentiellement différentes : la forme expansive et la forme dépressive.

Érotomanie expansive. — L'érotomane gai est heureux, satisfait, tout lui sourit. Son bonheur lui vient de sa passion ; il aime et se complaît dans les rêveries qui occupent sa vie. Parant l'objet de son amour des plus idéales perfections, il songe uniquement à lui plaire. Souvent même son désir ne va pas jusque-là, il se borne à adorer en silence la divinité qu'il lui suffit d'entrevoir.

Les jeunes gens sont plus habituellement sujets à cette sorte de délire, mais il semble que l'âge ne soit

pas un préservatif toujours efficace. J'ai connu une dame qui, vers la cinquantaine, s'éprit d'une personne qu'elle cherchait à rencontrer dans tous les endroits qu'elle pouvait fréquenter. Des pièces de vers, des lettres d'une folle tendresse, véritable obsession, suscitèrent les plaintes de la personne aimée et finirent par amener l'internement de la pauvre érotomane. Comme nous venons de le voir, les érotomanes choisissent assez souvent l'objet de leur passion parmi les personnes de leur entourage. Cependant il n'en est pas toujours ainsi et il arrive assez fréquemment, plus fréquemment peut-être, que le délirant s'adresse de préférence à quelque personne en vue, à une actrice en vogue, une princesse, etc. Esquirol a raconté l'histoire d'un méridional qui, venu à Paris et assistant à une représentation au théâtre Feydeau, s'éprit d'une des actrices les plus jolies de ce théâtre. Chaque jour il venait la voir, se plaçant toujours au même endroit et faisant des signes d'intelligence, auxquels il croyait que répondait l'objet de sa passion. Chaque jour, l'érotomane passait des heures entières sur une borne devant la maison de l'actrice, et celle-ci ne pouvait faire un pas sans que ce malheureux l'accompagnât. Enfin, l'obsession fut telle, que le délirant finit par être interné.

Un autre aliéniste, Leuret a rapporté un fait semblable. Mais, ici, il s'agit d'une princesse de la famille d'Orléans. Un jeune homme, fils d'un général de l'Empire, s'était épris d'une des filles du roi. Pour tâcher de se rapprocher de l'objet de sa passion, ce jeune homme fit toute espèce de démarches pour se

faire attacher à l'administration de la liste civile. En même temps, il écrivait à la princesse des lettres passionnées, courait après sa voiture, lui envoyait des cadeaux, des boîtes de gants par exemple, qu'on lui rapportait en lui enjoignant de ne plus écrire. Enfin, s'étant rendu à Eu, où la famille royale était allée passer quelques mois, il obtint une audience du général Athalin, qui réussit à le convaincre de retourner à Paris. Mais, soit fatigue, soit exaltation passionnelle, ce pauvre jeune homme fut pris d'un accès de manie qui nécessita sa séquestration.

Enfin, beaucoup de personnes se rappellent encore l'histoire d'un jeune homme très intelligent qui, vers la fin de l'Empire, s'éprit d'une passion irrésistible et malade pour une dame appartenant à la haute aristocratie française, et dont les poursuites furent pour celle qui en était l'objet et pour sa famille l'occasion de désagréments et d'ennuis de toute sorte.

Érotomanie dépressive. — Mais j'ai assez parlé de l'érotomanie expansive, je vais maintenant m'occuper d'une autre forme de ce délire.

L'érotomanie triste est la contre-partie de l'érotomanie gaie : c'est le revers du même tableau. Épris d'une personne que sa position de fortune interdit à l'amoureux l'espoir de posséder jamais, celui-ci lutte longtemps, cherche à surmonter sa passion ; puis, quand il est persuadé de l'inutilité de ses efforts et de l'impossibilité d'arriver à la réalisation de ses rêves, il tombe dans un état de prostration profonde. Il s'anéantit en quelque sorte, indifférent à tout, perdu

qu'il est dans la contemplation des perfections de son idole, déplorant les obstacles qui l'en séparent, se plaignant de l'irréremédiable destinée. La vie matérielle n'est plus rien pour lui ; il refuse de manger, s'immobilise dans son rêve. Il n'est pas rare de voir les malades de ce genre concevoir des sentiments de haine pour leurs proches, qui ont pu refuser de caresser leur chimère ; qui ont essayé de les tirer de l'erreur où ils se complaisaient, de leur montrer la vanité de leurs espérances. Mais parfois rien de tout cela n'est nécessaire pour inspirer à ces malheureux une haine pour leurs parents qu'aucun motif ne saurait justifier ; ceux-ci en effet ont tout ignoré, ils ont même essayé de favoriser de vaines espérances, mais le succès a trompé leurs efforts, ils ont échoué, et le malade leur garde rancune de leur insuccès et les accuse de son malheur. J'ai eu à traiter à l'asile de Blois une jeune fille dont l'observation que je viens d'esquisser est exactement l'histoire. Mais je n'insisterai pas davantage sur le sujet qui nous occupe, et je me contenterai, en finissant, de faire remarquer avec Esquirol que le suicide est encore une assez fréquente terminaison de l'érotomanie triste. La première observation en est ancienne. On se rappelle le désespoir de Sapho rebutée par Phaon et sa mort au rocher de Leucade.

3

CHAPITRE IV

L'INSTINCT DÉLIRANT

On donne le nom d'instinct à des tendances appétitives conscientes, servant à assurer l'accomplissement de certaines fonctions organiques. L'instinct qui porte l'homme à se nourrir, à perpétuer son espèce, sont les principaux de ces instincts. Dans l'état physiologique, la réalisation de ces tendances se fait dans des conditions déterminées que je n'ai point à décrire, conditions commandées par la nature de l'homme et dont il a comme une sorte d'intuition. A l'état pathologique au contraire, on voit les malades rechercher pour la satisfaction de leurs désirs instinctifs, des conditions complètement anormales, en contradiction absolue avec le but de la nature, avec le dessein dont elle semble avoir voulu assurer la réalisation.

Ces aberrations instinctives n'ont pas toutes la même gravité. Elles sont variables à ce point de vue, et par l'intensité du délire, et en raison aussi de la fonction intéressée.

Après ces courtes considérations préliminaires, nous allons commencer la présente étude par les troubles des fonctions de nutrition.

Les perversions instinctives ayant trait à la nutrition se montrent passagèrement dans la manie, la lypémanie, etc., mais ces troubles ne sont pas assez constants pour que nous insistions davantage, cette simple mention suffit. Par contre, il est certaines formes mentales malades où les aberrations instinctives dont nous nous occupons ici se rencontrent assez fréquemment pour qu'elles puissent être considérées comme faisant essentiellement partie du syndrome délirant par lequel ces affections sont constituées, et, à ce titre, nous devons nous arrêter à les décrire.

Goûts dépravés des hystériques. — Parmi ces affections, l'hystérie doit figurer en première ligne. On connaît la propension des femmes hystériques à toutes les bizarreries, à toutes les excentricités. Qui dit hystérique dit être étrange, singulier, aux allures imprévues. Or, les goûts dépravés de ces patientes est une des manifestations ordinaires de ces tendances excentriques auxquelles nous faisons allusion. Les substances acides, amères, les mets épicés, sont recherchés par ces sortes de malades, qui parfois ont des goûts plus insolites encore. Les insectes les plus répugnants, de la terre, du plâtre font partie de leur alimentation fantaisiste. La viande crue ne leur répugne pas. Au cours d'une expertise médico-légale dont j'avais été chargé, j'ai eu à relever le fait d'une jeune dame atteinte de folie hystérique et qui, pour simuler une sorte de puissance surnaturelle, une grâce reçue d'en haut, au moyen de laquelle elle

était capable de soutenir les jeûnes les plus prolongés, partageait tous les jours la nourriture d'un petit chien qu'elle gardait continuellement dans sa chambre. J'ai à peine besoin de dire qu'aussi humaine qu'excentrique, pour ne pas priver la pauvre bête de son nécessaire, elle faisait monter en viande hachée le double de ce qui était utile ; c'est même cette particularité qui mit sur les traces du stratagème. Enfin le Dr Prichaud a raconté l'histoire d'une hystérique qui recherchait les crudités, mangeait ses excréments et buvait son urine.

J'ai parlé tout à l'heure des insectes, de la terre, etc., que les hystériques se plaisent à faire entrer dans leur alimentation fantaisiste. Ici cependant il arrive assez fréquemment, presque constamment, que c'est dans un but déterminé, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, que les malades absorbent une telle et si répugnante nourriture. C'est toujours le désir d'étonner, de simuler l'extraordinaire, le miracle, qui les pousse à des pratiques aussi étranges ; mais cependant il faut bien admettre une perversion de l'appétit lui-même, quand on voit avec quelle facilité, quelle persévérance, quel entrain, ces simulatrices se prêtent à un régime qui répugnerait absolument à une personne ayant la volonté la plus énergique. On trouve, dans les mémoires du xvii^e siècle, l'histoire d'une jeune fille de Charenton, qui vomissait des mouches, des chenilles, des araignées et autres insectes ; il s'agissait évidemment là d'une hystérique, et, bien que la crédulité populaire vît dans cet accident, extraordinaire en effet, un véritable mi-

racle, la fraude fut bientôt dévoilée. L'explication en était simple : la patiente avalait tous ces insectes et les vomissait dans des efforts parfaitement volontaires. Le fait fut mis en évidence par le lieutenant criminel Desita, qui força la malade à convenir de sa ruse. Cette tromperie, si fréquemment renouvelée depuis, avait lieu en 1682.

De nos jours encore, les hystériques désireuses d'attirer l'attention, n'hésitent guère à boire leur urine, à avaler des déjections de nature plus répugnante encore, pour imposer à leur entourage la croyance à une action miraculeuse s'exerçant en leur faveur ou, plus simplement, à une conformation spéciale et étrange dont elles sont particulièrement fières. L'hystérique, en effet, ne veut à aucun prix ressembler à tout le monde.

Envies des femmes grosses. — Je n'irai pas plus loin sans mentionner les perversions instinctives de la nutrition que l'on rencontre dans la grossesse. Bien que la grossesse soit un état physiologique, les perversions instinctives y sont communes, surtout celles dont nous nous occupons ici. Aussi, est-il peu de personnes qui n'aient été à même de les observer. C'est un désir irrésistible de manger des choses insolites, étranges, impossibles, nullement susceptibles parfois de servir à l'alimentation ; désir accompagné d'angoisse s'il n'est pas satisfait et que calme le contentement du désir. On a prétendu que ces envies de la grossesse étaient motivées et expliquées par les besoins de l'être nouveau au développement duquel

la mère doit être physiologiquement en mesure de pourvoir. L'explication est ingénieuse et curieuse; j'ai cru devoir la rappeler, bien que je la trouve plus spécieuse que satisfaisante. Il y a plutôt lieu de croire, que de telles perversions sont liées à une modification de l'élément sanguin que l'on rencontre si souvent en pareille occasion.

Perversion du goût dans la démence et l'imbécillité.

— J'ai dit tout à l'heure que, dans toutes les formes délirantes, on pouvait rencontrer des perversions de la fonction de nutrition, mais la démence, quelle qu'en soit l'espèce, est certainement avec l'imbécillité la forme mentale dans laquelle ces perversions instinctives se montrent le plus fréquemment. Tous ceux qui ont été en rapport avec les aliénés d'une façon un peu suivie ont observé des faits de ce genre. Pour ma part, je n'ai qu'à interroger mes souvenirs pour en trouver plusieurs exemples. J'ai vu à l'asile de Dôle un malade dément qu'on avait grand peine d'empêcher de manger des ordures de toutes sortes. Au pensionnat Saint-Lazare, de Blois, j'ai eu dans mon service une dame en démence qui mangeait ses déjections avec délices. Elle éprouvait une si vive satisfaction de cette nourriture dégoûtante, qu'à maintes reprises elle a engagé sa gardienne à l'imiter. On connaît enfin le fait de ce malade d'Esquirol qui léchait continuellement des taches qu'on remarquait sur les murs de sa cellule, parce qu'il prenait ces macules pour des oranges auxquelles il trouvait un goût absolument exquis. Pour achever ce que j'ai à dire des habitudes

des déments au point de vue de l'absorption de matières insolites, je rappellerai combien sont nombreux les cas où l'on voit ces malheureux avaler les substances les plus dangereuses, du verre, des boutons, des clous, des pierres, des pièces de monnaie, etc. Aussi n'est-il pas très rare de rencontrer des fous qui sont victimes de ces pratiques insolites.

C'est en général une entérite chronique qui les emporte, quelquefois une péritonite par perforation intestinale. Enfin, il arrive encore que ces malades, cherchant à avaler quelque objet de dimension insolite, périssent par suffocation. Le Dr Verga a rapporté le cas d'un aliéné qui, ayant cassé un vase de terre vernissée, en introduisit des fragments dans sa bouche, les poussant avec le manche d'un balai ; ce malade expira quelques temps après. A l'ouverture du cadavre, on trouva un fragment de terre cuite de plus de deux centimètres, à bords inégaux, dans la partie inférieure du pharynx. L'estomac contenait quelques fragments de cette terre vernissée, deux morceaux d'un couteau de bois et plusieurs monnaies de cuivre. On est surpris de ce que peut tolérer, pendant quelque temps au moins, l'estomac d'un insensé. Un extrait d'un rapport médical, publié il y a quelques années, de l'asile de Preswich, contient en effet la nomenclature d'un nombre si considérable d'objets de toute sorte trouvés dans l'estomac d'un des sujets de l'établissement, que le fait paraîtrait invraisemblable, s'il n'était tiré d'un document officiel.

Si les déments offrent fréquemment des aberrations instinctives de la nutrition, les imbéciles ne leur

cèdent guère sous ce rapport : du reste, chez ces deux sortes de malades, c'est surtout l'insuffisance intellectuelle qui doit être mise en cause. Dans les deux cas, l'organisme est imparfait, imperfection acquise dans le premier cas, congénitale dans le second. De plus, il paraît y avoir dans l'imbécillité et dans la démence, mais particulièrement chez les imbéciles, une imperfection du sens du goût, qui favorise les aberrations dont nous nous occupons ici. Je me rappelle parfaitement un aliéné de l'asile de Dijon, imbécile des mieux caractérisés, que je surpris un jour à sucer un morceau de nitrate d'argent : il trouvait à cette substance une saveur agréable et sucrée. Un simple d'esprit, vivant en liberté, se nourrissait de préférence de savon et de chandelles. Un autre imbécile, celui-ci observé à l'asile de Blois, prenait de l'eau de Sedlitz, qu'il savourait comme aurait fait un gourmet d'une liqueur délicieuse; sa figure s'épanouissait, il passait lentement sa main sur sa poitrine en disant que c'était *doux comme du plâtre*.

Anthropophagie. — Les perversions dont nous venons de parler méritent certainement toute attention au point de vue pathologique; mais il en est néanmoins qui ont une tout autre portée et une gravité infiniment plus grande, non seulement comme faits intéressant la médecine mentale, mais encore et surtout au point de vue légal et social : je veux parler de l'anthropophagie. Dans les cas dont nous nous sommes occupé, on demeure quelquefois incertain de la part qu'il faut faire à l'insuffisance de

l'esprit et à la perversion instinctive. Ici la perversion est évidente, impérieuse, atroce.

On trouve, dans les auteurs anciens, un certain nombre de faits qui ont trait à la perversion malade, dont il est ici question. Gall a rapporté l'histoire d'une fille dont le père avait une tendance à manger de la chair humaine, et qui pour satisfaire ce penchant avait commis plusieurs assassinats. Cette fille avait été élevée loin de son père et par des personnes respectables, entièrement étrangères à la famille. Elle eut néanmoins le même penchant que son père et y succomba. Proschaska cite également le fait d'une femme qui dominée par le même instinct, attirait chez elle de petits enfants, les égorgeait et se nourrissait de leur chair. Le même auteur parle encore d'un homme qui tua un voyageur pour le dévorer.

Mais les exemples les plus connus et les mieux étudiés d'anthropophagie sont le fait de Léger et celui qu'a rapporté le docteur Berthollet.

Léger était un lypémaniaque et vraisemblablement héréditaire. C'était certainement un incomplet, un semi-imbécile. On voit en effet, en lisant les débats de cette horrible affaire, que l'accusé donne par ses réponses, par son attitude, la preuve la plus manifeste de son insuffisance intellectuelle. Ce malheureux, comme un certain nombre d'incomplets, fuyait les hommes. Il s'était retiré dans une caverne solitaire où il vécut quelque temps de fruits, de racines, de légumes qu'il volait. Cependant le désir de manger de la chair humaine l'obsédait. Un jour il aborda une femme, qu'il n'attaqua pas, simplement parce que, ef-

frayée de son allure, elle feignit d'appeler quelqu'un près de là. Peu de temps après, Léger surprit une petite fille assise dans un champ tout près d'un bois, lui passa son mouchoir autour du cou, l'emporta sur son dos, et, après s'être livré sur elle aux derniers outrages, l'égorgea, but son sang et, suivant ses propres paroles, lui suça le cœur.

Le fait du docteur Berthollet ¹, moins atroce, est tout aussi caractéristique au point de vue de la perversion instinctive. L'individu dont il est question faisait usage pour sa nourriture habituelle des substances animales les plus dégoûtantes, et même de portions de cadavre. Ces mets répugnants étaient son régal favori. Il s'était plusieurs fois introduit dans les cimetières, pour déterrer les cadavres dont il dévorait de préférence les intestins ; il ne touchait pas aux autres parties. On le voyait fréquemment suivre les vétérinaires dans les pansements de chevaux, pour manger les portions de chair détachées dans les opérations ; les parties les plus laides et les plus altérées par la maladie étaient celles qu'il préférait. Habituellement il cherchait parmi les immondices les substances animales jetées dans les rues. Il ne mangeait pas avec exagération, et conservait pour un autre repas ce qui pouvait lui rester quand il avait satisfait son appétit. Ce goût dépravé datait de sa plus tendre enfance, et il regardait son genre de nourriture comme quelque chose de délicieux, ne comprenant pas comment on pouvait blâmer un tel penchant.

¹ *Archives générales de médecine*, t. VII, p. 472.

L'intelligence de cet individu était extrêmement limitée; on l'avait arrêté au moment où il dévorait un cadavre inhumé le matin.

Ces goûts dépravés ne doivent pas nous étonner chez les dégénérés, puisque certaines peuplades inférieures ou d'une infériorité relative, non seulement se nourrissent de chair crue, mais mangent de préférence la viande pourrie l'enfouissant et la laissant se putréfier jusqu'à ce qu'elle répande une odeur repoussante; de même pour le poisson, qu'ils enfouissent également et mangent dans un état de décomposition extrêmement avancée.

Les enfants-loups. — Il est impossible de parler des perversions des fonctions de la nutrition chez les dégénérés sans dire un mot des enfants loups, comme on les appelle dans l'Inde, et qui présentent au plus haut point cette aberration instinctive. C'est une croyance répandue parmi les habitants de l'Oude, que des loups s'emparent parfois de petits enfants qu'ils emportent avec eux vivants dans les jungles. Ces animaux adoptent en quelque sorte ces enfants, qui finissent par prendre les goûts et les mœurs de leurs étranges nourriciers. Sir William Sleeman, dans son intéressant *Voyage dans l'Oude*, donne sur ce sujet de curieux renseignements que je résumerai brièvement ici, me bornant, du reste au point de vue spécial qui peut nous intéresser dans la question que nous traitons en ce moment. En 1841 à Chandour, près de Sultanpore, un cavalier aperçut une louve qui, avec trois louveteaux et un petit garçon, gagnait

un ruisseau pour s'y désaltérer. Après quelques efforts infructueux, il finit par s'emparer de l'enfant qu'on fut obligé de garotter pour l'amener au village. A chaque caverne qu'on rencontrait, il faisait effort pour s'y précipiter. Il ne prononçait aucune parole, mais grognait, et si un enfant s'approchait de lui, il grondait et essayait de le mordre. Il repoussait avec un profond dégoût les aliments préparés, mais se jetait sur la viande crue qu'il dévorait avec avidité. Pendant qu'il mangeait, on ne pouvait l'approcher, mais il partageait volontiers sa nourriture avec un chien. La saison étant devenue froide, on lui donna un matelas rembourré de coton; il le mit en pièces et mangea une partie du coton avec son pain. Les os étaient son régal, et il était d'une telle gloutonnerie, qu'un jour il dévora un mouton tout entier. Sa nourriture étant posée par terre, il courait à quatre pattes pour la manger.

Autres faits : un enfant de trois ans, pendant que son père et sa mère étaient occupés à travailler dans les champs, fut pris par un loup et emporté. Six ans après, des cipayes aperçurent un petit garçon qui vivait avec des loups. Ils s'en emparèrent et le nourrirent de viande crue, seul aliment, qu'il voulut recevoir, puis ils le conduisirent au bazar de Kolypore, pour que la charité publique pût subvenir à ses besoins, ce qu'ils ne pouvaient faire. Une blessure au genou qu'avait l'enfant le fit reconnaître par sa mère, qui l'emmena chez elle. Les fermiers du voisinage pourvurent à sa subsistance à l'aide de gibier. Bien qu'on fût parvenu à lui faire manger toute espèce de

nourriture, il préférait la viande crue, se régalaient de charognes, avalait des grenouilles toutes crues, partageait avec les chiens du village les restes abandonnés des bœufs qu'on avait dépecés.

Un autre enfant pris en compagnie de deux louveteaux, avait exactement les mêmes penchants. On était obligé de le nourrir de viande crue ; il en vola un jour à l'étal d'un boucher, ce ne fut qu'avec une extrême difficulté qu'on parvint à lui faire accepter toute sorte de nourriture. On y arriva néanmoins, mais il finit un jour par s'enfuir avec des loups qui étaient venus le flairer et le caresser sous un arbre où il couchait.

Il n'est pas besoin d'un bien long examen, pour reconnaître dans les enfants dont il est question dans les récits que nous venons de résumer, de véritables idiots, avec les déviations instinctives et les tares héréditaires habituelles aux dégénérés parvenus au dernier degré de l'échelle. C'est à ce titre que j'ai cru devoir les faire figurer ici.

Dipsomanie. — Nous allons maintenant nous occuper d'un délire instinctif du même ordre que les précédents, mais d'une nature moins répugnante : je veux parler de la dipsomanie.

La dipsomanie est essentiellement différente de l'ivrognerie, avec laquelle on a une tendance à la confondre. L'ivrogne boit pour satisfaire sa passion, le dipsomane boit malgré lui, parce qu'il y est poussé ; le fait de l'ivrogne est volontaire ; celui du dipsomane ne l'est pas. Bien que l'ivrogne ne soit pas très

exigeant dans le choix des liqueurs auxquelles il a recours pour la satisfaction de son désir, il est assez rare qu'il s'adresse comme le dipsomane aux étranges composés auxquels celui-ci demande l'apaisement de son impulsion. J'ai eu, dans mon service à Bron, un malade, coiffeur de son état, qui, irrésistiblement poussé à boire, vidait tous les flacons de son magasin. J'ai connu encore une dame qui, ne pouvant se procurer des liqueurs à sa fantaisie, buvait de l'eau de Cologne, moins ingénieuse assurément que la malade de Trélat, qui prétendait fabriquer pour ses amies une eau de senteur exquise, et cela, afin de se procurer, sans éveiller de soupçons, des quantités considérables d'alcool, qu'elle consacrait à satisfaire la plus exigeante passion.

Comme beaucoup d'impulsions irrésistibles, celle-ci présente fréquemment de véritables intermittences. Tandis que l'ivrogne boit chaque fois qu'il en trouve l'occasion, le dipsomane ne boit souvent que par crises. Dans l'intervalle de ses périodes malades, il est sobre. J'ai connu un malheureux, marqué d'une tare héréditaire, et qui était dipsomane dans toute la rigueur du mot. Calme et sobre pendant des mois entiers, conformant ses actes aux habitudes régulières et un peu monotones de la vie d'une petite ville, tout à coup il partait pour le chef-lieu d'un département voisin, et là, pendant un mois ou six semaines, il se livrait à tous les excès possibles, demeurant pendant ce temps dans un état d'ivresse continu. La crise passée, il redevenait le bon bourgeois aux somnolentes habitudes. J'ai été également en rapport avec un

autre malade, qui, très intelligent, tenait avec une parfaite régularité une comptabilité des plus compliquées. Il se montrait pendant plusieurs mois d'une extrême sobriété; puis, tout à coup, il se mettait à chantonner, ce qui n'était pas dans ses habitudes, et, un ou deux jours après, quittait son travail, et pendant plusieurs semaines fréquentait les maisons mal famées et se plongeait continuellement dans l'ivresse. L'accès passé, il redevenait sobre et travailleur.

Inhalateurs d'éther. — Une forme spéciale, mais plus rare de la dipsomanie consiste dans une appétence particulière pour les substances gazeuses qui produisent une ébriété toute spéciale. Plusieurs gaz jouissent de propriétés enivrantes : l'éther, le protoxyde d'azote, etc. Humphry-Davy, qui a découvert cette propriété du protoxyde d'azote, a décrit les sensations qu'il a ressenties dans le monde imaginaire créé par l'inhalation du gaz hilarant. C'est une sensation de bonheur physique et intellectuel, une sorte d'extension de l'être, avec la conscience d'une vie supérieure, presque surnaturelle. L'éther produit des sensations analogues, et mieux encore le chloroforme, d'un usage dangereux¹. On observe tout d'abord une sorte d'ébriété, qui, poussée un peu loin, peut aboutir à des hallucinations et à des illusions. C'est ainsi que j'ai eu l'occasion de constater chez une hystérique que je soumettais à des inhalations de chloroforme, des phénomènes de ce genre. Cette

¹ Voir à la fin du volume, note A.

jeune fille s'imaginait tenir entre ses bras un petit enfant qu'elle voyait et qu'elle faisait le geste de bercer, tandis qu'en réalité, elle avait simplement je ne sais quel objet qu'elle avait trouvé sur son lit.

Mon savant ami, le docteur Lacassagne, l'éminent professeur de médecine légale de la Faculté de Lyon, a, dans un très intéressant mémoire¹ couronné par l'Académie de médecine, raconté l'histoire d'un de ses amis qui, soumis à l'influence du chloroforme, en éprouva une véritable hallucination de l'ouïe. Une jeune fille, chloroformisée par le même observateur, eut une hallucination-illusion qui lui faisait voir ouverte une porte absolument fermée. Enfin, une malade, opérée par M. le professeur Tourdes, éprouva à son réveil, des hallucinations génitales de telle nature qu'elle accusait le médecin de s'être livré sur elle à un odieux attentat².

Mais ce n'est pas ce genre de sensations que recherchent les inhalateurs d'éther. Ce qu'ils convoitent c'est l'action ébriante de la substance gazeuse, action qui est très réelle et s'obtient assez facilement.

J'ai eu l'occasion de voir dans une maison de santé de Lyon d'abord, puis dans mon service, un jeune homme appartenant à une famille connue et qui avait été plusieurs fois interné à la suite de véritables orgies d'éther. Manifestement héréditaire, ce jeune homme, dès qu'il était libre, entraînait dans une phar-

¹ A. Lacassagne, *Des phénomènes psychologiques, avant, pendant et après l'anesthésie provoquée*, Paris, 1869, p. 48.

² Tourdes, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, art. ANESTHÉSIE.

macie et achetait un flacon d'éther. Quand la période ébrieuse était arrivée et dépassée, survenaient des illusions de toute sorte qui le faisaient interpeller les passants, s'attaquer aux sergents de ville ; on l'arrêtait et une séquestration nouvelle était la conséquence de l'orgie à laquelle il s'était livré. Ce dégénéré n'ignorait pas le résultat fâcheux de sa malheureuse habitude, mais il était *irrésistiblement poussé*.

Morphinomanes et mangeurs d'opium. — Quand on lit attentivement l'histoire des morphinomanes ou des mangeurs d'opium, on est nécessairement conduit à cette opinion qu'un certain nombre de ces malheureux rentrent dans le cadre des patients dont nous nous occupons ici. Il y a là un penchant irrésistible. L'instinct est faussé, perverti, et, si tout d'abord l'excès a été volontaire, plus tard le besoin est devenu maladif. Aussi, voyons-nous l'impuissance des efforts à maîtriser le cruel, l'impitoyable penchant. Tous ceux qui sont au courant de la littérature anglaise savent que le poète Coleridge était un mangeur d'opium émérite, on sait aussi ses tentatives infructueuses pour se soustraire à sa malheureuse habitude. On me permettra donc de raconter en quelques lignes les efforts de l'illustre visionnaire. Pendant qu'il habitait Bristol, Coleridge avait loué un commissionnaire chargé de l'empêcher d'entrer dans la boutique du droguiste qui lui fournissait l'opium nécessaire à satisfaire sa passion. Inutile précaution, le poète philosophe jetait un regard courroucé sur l'importun salarié, qui se bornait tout d'abord à rappeler à l'écri-

vain qu'il avait une femme et des enfants pour lesquels il devait se conserver. Coleridge niait qu'il eût une femme et des enfants. Le suppliait-on alors de songer à sa santé et de ne point s'exposer à la détruire, le mangeur d'opium alléguait quelque indisposition subite, exigeant absolument l'emploi de la drogue opiacée. L'ange gardien à gages, suivant les instructions données, tentait-il enfin d'employer la force, Coleridge le menaçait de le faire arrêter pour avoir osé attenter à sa liberté. Finalement, l'opium était acheté et la passion satisfaite.

Perversions génitales instinctives. — La perversion instinctive génitale se rencontre dans un grand nombre de formes mentales. Elle consiste en des abus de toutes sortes dont quelques-uns tellement odieux et honteux, que la page qu'exige leur description est une des plus répugnantes à écrire de l'histoire des maladies de l'esprit. Nous ne reculerons pourtant pas devant les difficultés de cette tâche, que nous nous efforcerons de remplir avec réserve et convenance, en commençant par traiter des abus solitaires dans la folie.

Abus solitaires. — On rencontre assez souvent des maniaques qui se livrent à ces habitudes mauvaises, mais c'est en général d'une façon passagère. Ils obéissent à une impulsion mobile, comme toutes celles auxquelles ils sont sujets du fait de leur maladie. Chez les lypémaniaques, ces penchants peuvent aussi exister, et je les ai plusieurs fois constatés, mais il m'a

paru qu'ils étaient fréquemment le résultat d'une habitude antérieurement contractée et que, dans quelques cas, ils avaient contribué, au moins en partie, à l'éclosion de la maladie mentale que j'avais sous les yeux. Plus d'une fois, du reste, l'aveu du malade est venu confirmer et justifier cette manière de voir.

Les déments simples, les déments paralytiques ou séniles et les imbéciles sont plus fréquemment encore passibles de la déviation malade dont nous nous occupons ici. La plupart du temps les abus signalés sont accomplis par ces divers malades avec une sorte d'insouciance, qu'explique parfaitement l'état des facultés mentales des sujets. Quant à leur impudeur, elle est absolue; ni honte, ni embarras d'aucune sorte. Le fait est patent chez les patients qui se livrent publiquement à leur vice, et c'est particulièrement chez les imbéciles que se rencontre cette impudeur éhontée que je viens de signaler.

J'ai encore bien présente à l'esprit l'histoire d'une famille d'idiots habitant les environs de Lyon, absolument typique à cet égard. Ces malheureux, au nombre de quatre ou cinq, filles et garçons, étaient continuellement sur la porte de leur maison, se livrant à des attouchements deshonnêtes. Pendant quelque temps on ne prit pas garde à leurs agissements, mais bientôt les enfants les remarquèrent, les voisins s'émurent et une plainte fut adressée à l'autorité, qui, après constatation du scandale, ordonna leur internement.

Quant aux paralytiques, ce vice ne leur paraît pas non plus mériter d'être caché. Ils se livrent publique-

ment à leurs instincts en présence de leur femme, de leurs enfants, quelques-uns même dans le lit conjugal. Enfin, les héréditaires, surtout les dégénérés chez lesquels la tare malade affecte plus le côté moral et instinctif que l'intelligence, se montrent susceptibles des mêmes écarts. Morel a rapporté l'histoire d'un héréditaire qui se livrait à ces actes honteux dans un endroit déterminé où il revenait constamment, ce qui le fit arrêter. J'ai dans mon service un jeune homme dégénéré et exhibitionniste, qui, publiquement, devant des femmes, satisfait ses instincts lubriques. Un autre malade, que j'ai également traité et dont la mère était hystérique, se livrait aux mêmes pratiques, bien qu'avec moins d'impudeur.

Autres aberrations génitales. — Nous nous arrêtons ici dans l'examen des abus solitaires proprement dits pour arriver à des faits plus généraux comprenant toute espèce d'aberrations, mais se rattachant néanmoins aux précédents par les attouchements et autres pratiques plus déplorables encore auxquelles se livrent sur des tiers les malheureux dont il va être question.

On ne sera pas étonné si nous disons que, parmi les aliénés que nous allons passer en revue, on trouve surtout des dégénérés, soit des dégénérés de race, des héréditaires, soit des malades atteints d'affections liées à la dégénérescence individuelle. Dans les deux cas la tare existe, tare primordiale acquise ou tare transmise.

Tous ceux qui ont suivi l'histoire de la médecine légale des trente dernières années se rappellent l'histoire de ce percepteur d'une petite ville du midi de la France qui fut accusé d'outrages publics à la pudeur. Ce malheureux se livrait à des attouchements obscènes sur des enfants, sur des grandes personnes même et leur demandait la même coupable et honteuse complaisance. Legrand du Saulle montra que cet individu était un épileptique larvé. L'événement, du reste, confirma le diagnostic porté, et des crises constatées postérieurement, ne peuvent laisser aucun doute sur l'état maladif de cet inculpé.

J'ai moi-même été appelé avec le professeur Lacasagne pour un médecin poursuivi pour outrages publics à la pudeur, commis avec desjeunes gens (a t-touchements, etc.). Les allures et les antécédents morbides du prévenu faisaient penser que dans les actes commis, la maladie pouvait être mise en cause, et cependant on avait refusé de soumettre ce malheureux à un examen médical demandé par la famille. C'est par les renseignements qui nous furent fournis et sur les écrits du malade que nous dûmes nous appuyer, pour montrer qu'il y avait véritablement chez l'accusé quelque chose de maladif et que c'était probablement à un état de démence, démence portant surtout sur l'organisation morale du sujet et liée vraisemblablement à la névrose épileptique, qu'étaient dus les faits incriminés. Nous affirmions qu'un examen médical était légitime, nécessaire, indispensable, et la Cour, renvoyant l'affaire, fit droit à notre demande. Interné à l'asile de Marseille et examiné par notre

distingué confrère, M. Marandon de Montyel, ce malheureux fut reconnu par lui atteint d'épilepsie ayant pour cause une chute sur la tête qui avait amené une horrible blessure, dont la cicatrice avait produit une déformation crânienne. Là, évidemment, était la raison de la maladie, et la liaison des actes incriminés à la névrose épileptique ne pouvait être douteuse pour tout médecin au courant de ces questions ; mais, malgré l'évidence des faits, notre confrère ne put malheureusement faire prévaloir son opinion.

Tendances érotiques de quelques hystériques. — Longtemps les hystériques ont été considérées comme extrêmement portées aux manifestations érotiques. On sait aujourd'hui que ce n'est qu'assez rarement que l'on rencontre dans l'hystérie une telle disposition malade. Cette disposition existe cependant, et des abus de divers genres sont relevés parfois chez ces sortes de malades. Je me rappelle un fait que j'ai eu l'occasion de constater à l'asile de Blois et qui n'a pu laisser dans mon esprit aucune espèce de doute. Du reste, les pathologistes les plus autorisés, tout en restreignant la part de l'excitation sensuelle dans les phénomènes maladifs de l'hystérie, admettent bien que des tendances nymphomaniaques viennent parfois compliquer la maladie : « L'excitation sensuelle, dit Tardieu, parlant de la folle hystérique, se révèle dans ses yeux, ses gestes, son langage, même dans l'odeur de son corps, et elle parle souvent des personnes qui l'ont aimée¹. » Ce serait particulière-

¹ Tardieu, *Étude médico-légale sur la folie*, Paris, 1880.

ment dans l'hystérie qui se déclare au moment de la ménopause que, d'après Guéneau de Mussy, cette complication s'offrirait de préférence. « Dans ce cas, dit le médecin de l'Hôtel-Dieu, les hystériques présentent une certaine excitation génésique, elles sont libres dans leur langage, employant des mots expressifs pour peindre leurs sensations, et l'on voit souvent, dans les hôpitaux comme dans la clientèle, des femmes qui éprouvent un singulier plaisir à se faire sonder tous les jours pendant des semaines entières, ou encore d'autres malades qui simulent des affections génitales et qui viennent sans cesse consulter le médecin pour réclamer des examens intimes. »

Ce qui a donné une si mauvaise réputation aux hystériques, c'est la confusion qui a été faite entre ces sortes de malades et les nymphomanes, en raison même de la complication signalée par Guéneau de Mussy dans certaines formes de l'hystérie. Les tristes désordres auxquels les nymphomanes sont sujettes devant nécessairement nous occuper, c'est ici même que nous parlerons de la nymphomanie pour ne pas avoir à revenir sur ce répugnant sujet.

Nymphomanie. — La nymphomanie est une perversion instinctive consistant en un besoin irrésistible de satisfactions sexuelles. Le désir est incessant, et la malade ne recule devant rien pour arriver à l'apaiser. Nulle retenue, nulle pudeur. Elle provoque, elle implore même, et toute occasion lui est bonne. Aucun choix, aucune préférence; tout lui convient. Quelle que soit sa condition et son éducation, elle

s'adressera à tous, et elle ne sait pas même respecter l'innocence des enfants. Trélat a rapporté l'histoire d'une nymphomane qui attirait chez elle de jeunes garçons pour satisfaire ses lubriques ardeurs. Les refus, les mauvais traitements, les justes corrections qu'elle s'attirait ne la retinrent jamais, et cette femme, arrivée à la vieillesse, en était venue à demander les caresses de vils amants stipendiés. Une enfant de quinze ans, dont parle le même auteur, appelait par la fenêtre les soldats qu'elle voyait passer. Une autre sortait le soir sous prétexte de visiter une amie, et arrêtait les passants. On connaît l'histoire de cette jeune fille appartenant à une famille distinguée qui s'était enfuie de chez ses parents et qu'Esquirol rencontra un jour, accostant les promeneurs sur un des boulevards de Paris.

Ajoutons que ces malheureuses recherchent souvent avec une égale ardeur les femmes et les hommes, et se livrent avec les uns et les autres aux plus révoltantes lubricités. La bonne de Bordeaux, dont les journaux ont raconté les raffinements obscènes et qui livrait les enfants de son maître à de vieux libertins par pure perversité, était non pas une hystérique, comme on l'a dit, mais une nymphomane.

Comme cela a lieu dans nombre de folies instinctives, il arrive parfois que l'on constate, dans la nymphomanie, des rémissions pendant lesquelles la malade recouvre la possession d'elle-même, et on voit alors certaines de ces patientes déplorer leur situation et demander pardon des scandales qu'elles ont causés. Quelques-unes tombent dans un accès de lypémanie,

d'où elles ne sortent que pour revenir à leurs déplorables agissements. Souvent aussi, et le fait se présente également dans les autres perversions instinctives, les nymphomanes éprouvent une sorte de gêne épigastrique, une sorte d'angoisse qui paraît faire cesser la satisfaction du besoin. Bien que la nymphomanie semble plus fréquente après trente-cinq ans, elle peut se rencontrer à toutes les époques de la vie. Parent du Châtelet en a vu un cas chez une enfant. et il est moins rare encore de l'observer dans la vieillesse. On se rappelle le fait de Trélat dont je parlais tout à l'heure.

Pour en revenir à ce que nous disions plus haut, je crois devoir insister sur ce fait, qu'il ne faut pas confondre la nymphomanie et l'hystérie, ainsi qu'on est trop porté à le faire. Ce sont deux maladies distinctes, et la perversion instinctive nymphomaniacque ne se rencontre qu'assez rarement dans l'hystérie. Alors même que les deux névroses sont associées, l'aspect maladif, si je puis dire, est différent. Personne, à mon sens, n'a mieux différencié ces faits pathologiques que le regretté Legrand du Saulle. Aussi bien demanderai-je la permission de citer ici la page, où cet observateur sagace indique les traits qui distinguent l'hystérique à perversion sexuelle, de la véritable nymphomane. « Dans ces cas (chez l'hystérique), les appétits sensuels ne sont jamais aussi impérieux que chez la nymphomane vraie. Nous dirions volontiers qu'il s'agit là d'une pseudo-nymphomane, mobile dans ses désirs et ses penchants, comme elle l'est dans ses goûts, ses affections et son

humeur. L'hystérique se jettera aujourd'hui dans les bras d'un amant avec la même ardeur, souvent plus apparente que réelle, qu'elle mettra demain à s'abîmer dans la contemplation, la mélancolie ou la prière; mais comme tout est différent ici de cette fixité d'idées, de cette continuelle obsession de désirs impérieux et ardents qui caractérise le délire systématisé de la nymphomanie! Et si nous jetons les yeux au delà de l'état mental, vers les symptômes spéciaux propres aux deux névroses, non seulement les divergences s'accusent davantage, mais il devient difficile de trouver entre celles-ci le moindre point de contact. Je me trompe, il en est un, celui qui rattache les unes aux autres par un lien funeste et difficile à briser, les maladies du système nerveux, c'est d'être soumises à la redoutable loi de la filiation et de l'hérédité¹. »

Tendances érotiques des déments. — D'après ce que nous venons de voir, on peut rencontrer parmi les libidineux maladifs des épileptiques et des hystériques; mais ce que l'on y trouve le plus souvent, ce sont des déments, déments simples, déments paralytiques, organiques ou séniles. Voici une série de faits qui mettront en évidence et les allures de ces malades et la nature des actes dont ils se rendent habituellement coupables.

J'ai eu dans mon service, pendant les premières années de mon séjour à Bron, un dément organique, que des faits d'immoralité flagrante avaient

¹ Legrand du Saulle, *Les Hystériques*, 3^e édition, 1891, p. 612.

fait interner. Cet homme, déjà âgé, avait une fille jeune et assez jolie. Chaque jour et plusieurs fois par jour, ce vieillard se livrait sur sa fille à des investigations intimes, ayant pour but de s'assurer de sa sagesse. Il s'agissait là bien évidemment d'une curiosité malsaine et de nature malade. Le but accusé par le malade n'était qu'un prétexte et en tout cas ne fut pas rempli. La jeune fille, soumise par son père en démente aux dangereuses constatations que j'ai dites, eut à dix-sept ans un enfant naturel et finit par la prostitution clandestine.

J'ai également donné des soins à un autre vieillard atteint aussi de démente organique et chez lequel se constatait une perversion morale aussi nettement accusée. Vivant chez un de ses enfants, il se livrait, vis-à-vis de ses petites-filles, à des attouchements obscènes, aux curiosités les plus indiscrètes et les plus condamnables ; il avait fini même par proposer à une de ses filles de partager son lit. Cet aliéné, qui n'a jamais bien compris ce que sa conduite avait de répréhensible, était encore irrésistiblement entraîné.

Un malade, que j'ai eu à examiner dans une des maisons de santé de Lyon, avait vu à la suite d'une hémorragie cérébrale son caractère moral absolument changé. Autrefois d'une réserve et d'une convenance parfaites, il en était arrivé à mener une vie désordonnée et presque crapuleuse, se commettant avec des gens de toute espèce, habitant un appartement sordide, ayant des liaisons avec des femmes absolument abjectes. Le sens moral, chez ce malade que tourmentaient, malgré son âge déjà avancé, de très

vifs désirs génésiques était à ce point perverti, qu'il en était venu à demander à une de ses filles de vivre maritalement avec lui, et à lui proposer d'exploiter sa jeunesse et sa beauté. Si j'ajoute que cet homme appartenait à une classe élevée de la société, et qu'il avait joui longtemps d'une considération méritée, j'aurai fait comprendre à quel degré de perversion morale il était parvenu, perversion qui s'était seulement manifestée et cela d'une façon évidente, après l'attaque d'apoplexie qui l'avait frappé.

Enfin dernièrement encore, j'avais sous les yeux un vieillard qui, frappé de deux attaques d'apoplexie l'ayant laissé hémiplégique, vit se développer chez lui des tendances érotiques qui donnèrent lieu à des manifestations libidineuses, de telle nature, que son internement devint nécessaire. Une inconscience complète de la portée et de la gravité des actions répréhensibles qu'il commettait, et des marchés absolument onéreux contractés par le patient, montraient bien le caractère maladif des actes auxquels cet aliéné était invinciblement entraîné.

Il s'est agi, dans ces divers exemples, de déments organiques. Le caractère des actes des déments séniles et des paralytiques est absolument le même. Aussi bien ne citerai-je point ici, à propos de ces malades, d'observations spéciales, qui ne seraient à quelques variantes près que la reproduction des faits que je viens d'exposer. Je ferai cependant une remarque, celle-ci : que dans plus d'un cas les facultés soit du dément sénile, soit du paralytique, sont plus affaiblies que nous ne venons de les voir, et qu'alors les actes

commis sont encore, si j'osais me servir de cette expression, plus niaisement éhontés, etc. L'inconscience est aussi plus complète.

L'inversion sexuelle. — Nous allons maintenant avoir à étudier des faits plus étranges et parfois aussi plus honteux. Je veux parler de l'amour contre nature que les aliénistes modernes ont pu, dans certains cas, rattacher à la maladie, de l'amour des êtres inanimés, de la passion bestiale et de la nécrophilie.

Il est intéressant de relever ce fait, assez particulier, que les premières indications données sur la sensation sexuelle contraire, viennent non d'un médecin, mais d'un magistrat, Karl Heinrich Ulrichs, savant très érudit, ayant publié plusieurs ouvrages remarquables. Cet auteur avançait, mettant du reste à profit dans ses observations son propre examen, qu'un assez grand nombre d'hommes sont poussés instinctivement à l'amour de l'homme, et n'éprouvent pour les femmes que de la froideur, sinon un éloignement invincible. Il considérait ces hommes, comme une sorte de *lusus naturæ*, possédant dans un corps d'homme une âme de femme (*anima muliebris in corpore virili inclusa*). Il nommait les sujets ainsi constitués *Urnings*, et voici comment il les définissait. « Notre caractère, dit Ulrichs, cité par Chevalier, nos instincts ne sont pas masculins mais féminins. Cet élément féminin intime ne se traduit à l'extérieur que par notre *habitus*. Notre être extérieur n'est masculin que par les points suivants : l'éducation, l'entourage dans lequel nous avons grandi, la position sociale

donnée. Les manières masculines, nous les avons artificiellement. Nous jouons l'homme seulement, nous le jouons comme les femmes le jouent sur le théâtre. L'homme-femme, étant enfant, montre un penchant qu'on ne saurait nier, pour la fréquentation des filles, pour leurs jeux et particulièrement leur amour de la poupée; dès la puberté se réveille en nous, l'amour pour le sexe mâle¹. »

Il est extrêmement probable que ce sont les mémoires d'Ulrichs, qui éveillant l'attention sur le sujet qui nous occupe, amenèrent Westphal à étudier, au point de vue médical cette fois, ce qu'il a appelé : *Die contrare Sexualempfindung*, le sens sexuel contraire. Pour le professeur de Berlin, le sens sexuel contraire est le symptôme d'un état névropathique ou psychologique anormal. Mettant à profit les récits d'Ulrichs dont nous venons de parler, plusieurs mémoires d'intervertis, publiés à titre de renseignements par divers auteurs qui n'en avaient pas saisi l'exacte signification, et rapprochant ces faits de ceux qu'il avait pu directement observer, Westphal fut amené à établir que la sexualité contraire est une perversion congénitale des sensations sexuelles, une femme étant physiquement femme et psychiquement homme, un homme physiquement homme, et psychiquement femme. La perversion est identique dans les deux sexes, les malades ont conscience de l'anomalie qu'ils présentent. Comme particularités étiologiques, on constate chez eux une tare héréditaire, ils offrent

¹ *De l'inversion de l'instinct sexuel*, p. 75.

parfois des accès maniaques ou mélancoliques, quelquefois une tendance au vol.

Depuis la publication de Westphal de nombreux cas de sexualité inverse ont été recueillis, et de nombreux travaux parmi lesquels il convient de signaler ceux de Schminke, Scholtz, Gock en Allemagne, Legrand du Saulle, Charcot, Magnan, Lacasagne et J. Chevalier en France¹, Tamasia, Lombroso en Italie, Julius Krueg en Angleterre, ne laissent aucun doute sur la réalité d'une perversion malade portant invinciblement certains individus à rechercher leur propre sexe. Mais que sont ces individus? quelle est la place qu'il convient de leur donner dans le tableau de la folie? Voici la réponse que l'on peut faire. Quelques-uns sont des hermaphrodites avec une prédominance sexuelle quelconque, leur appétence suit leur sexe véritable et non l'apparence, ils ne rentrent pas dans le cadre de cette étude. D'autres se répartissent entre les diverses formes mentales : les uns, intervertis sexuels d'occasion pour ainsi dire, qui obéissent à une impulsion malade, les autres tirant leur perversion pathologique, d'une dégénérescence individuelle; la plupart enfin sont des héréditaires, des dégénérés de race.

Les formes mentales, dans lesquelles ont été signalées les tendances aberrantes dont nous nous occupons ici, sont assez variées. Peu fréquente dans les délires généraux, l'inversion a été cependant signalée dans la folie à double forme de Baillarger, dans la

¹ J. Chevalier, *De l'inversion de l'instinct sexuel*, thèse de Lyon, 1885.

manie et la mélancolie, ainsi qu'il résulte d'observations publiées par Westphal et Krafft-Ebing. Elle est plus fréquente dans la paralysie générale, au début surtout, dans la démence sénile, dans l'imbécillité, l'idiotie et le crétinisme. J'ai eu rarement l'occasion de constater cette désolante perversion instinctive, mais chaque fois que je l'ai rencontrée dans le cours de ma vie de médecin d'asile, assez longue déjà, il s'est toujours agi de paralytiques, de déments ou d'imbéciles. Devons-nous nous étonner d'une telle rencontre? non assurément, car les perversions instinctives sont le lot des dégénérés, et qu'il s'agisse d'imbéciles ou de paralytiques et de déments, nous sommes dans tous les cas en présence d'un état de dégénérescence de race dans le premier cas, individuelle dans les autres. Quand Westphal, Krafft-Ebing, Charcot et Magnan, Lacassagne et Chevalier signalaient les intervertis sexuels comme des dégénérés, ils leur assignaient leur véritable place rapportant les perversions instinctives de ces malheureux patients à une hérédité fâcheuse qu'ils prenaient soin de mettre en lumière. Aussi bien, croyons-nous que tous les cas d'inversion pathologique, qu'il s'agisse de déments paralytiques ou séniles, d'imbéciles ou de simples héréditaires ont la même signification : c'est une tare, une marque de dégénérescence du sujet.

Autres aberrations dans l'excitation sexuelle. — Parmi les aberrations génitales, que le médecin peut être appelé à constater et qui se rapprochent de

celles que nous venons d'étudier, sont ces singulières dispositions mentales qui font que certains individus éprouvent de l'excitation génésique dans les plus insolites circonstances. On trouve dans le mémoire de Charcot et de Magnan¹ de curieux exemples de cette déviation instinctive. Nous y voyons entre autres un sujet, qui n'éprouve d'excitation qu'en présence d'une vieille femme coiffée d'un bonnet ; un autre se passionne pour des clous de soulier. Lesage, dans son *Diable boiteux*, n'a-t-il pas fait allusion à quelque bizarrerie de ce genre, quand il représente un vieux bachelier poussant des soupirs à la vue d'un mignon soulier ? Il est vrai que le galant bachelier pense au joli pied, que ce soulier doit contenir ; je crois pourtant que c'est avec toute opportunité que ce fait peut être présentement indiqué. J'ajouterai que j'ai relevé dans mon livre sur les *Crimes et délits dans la folie*, la mention dans un ouvrage purement littéraire d'une semblable bizarrerie maladive. Il s'agit, dans ce cas, d'une femme éprise d'un étudiant en médecine, et qui aurait voulu que son adorateur la vînt trouver avec son tablier d'hôpital *et un peu de sang dessus*.

Amour des statues. — Moins étrange peut-être, mais se reliant aux types maladifs dont il vient d'être question, est la passion pour les statues dont nous trouvons, dans divers écrivains, de très remarquables exemples. Oxenstiern, le neveu de l'illustre chance-

¹ *Archives de Neurologie*, 1882.

lier Suédois, a parlé d'un Espagnol qui s'était épris d'une statue de marbre placée dans l'église de Saint-Pierre, sur le tombeau d'un pape. On trouve encore dans Elieen une histoire à peu près semblable arrivée à Athènes. Il s'agissait d'un fou qui, devenu amoureux d'une statue de la *Fortune*, élevée sur une des places de la ville, allait tous les jours la visiter, l'embrassant comme une maîtresse passionnément aimée. Cependant, comme il ne pouvait complètement satisfaire sa fantaisie brutale et insensée, il s'adressa aux magistrats pour qu'il lui fût permis de transporter cette statue dans sa maison. Sa requête fut rejetée. Ce refus toucha si fort l'insensé que se rendant près de la statue, après toute sortes de lamentations et démonstrations désespérées, il se passa une épée au travers du corps et expira près de l'objet de sa passion.

Enfin, tous ceux à qui l'Antiquité est un peu familière, savent que dans un traité attribué à Lucien « *Les Amours* », mais qui n'est pas cependant dans la manière de l'écrivain de Samosate, une prêtresse de la Vénus de Cnide, rapporte ainsi l'outrage dont fut l'objet la statue de la déesse, œuvre de Praxitèle : « Un jeune homme d'une famille distinguée, mais dont le crime a fait taire le nom, venait fréquemment dans ce temple. Un mauvais génie le rendit éperdument amoureux de la déesse. Comme il passait ici des journées entières, on attribua d'abord sa conduite à une vénération superstitieuse. En effet, dès la pointe du jour, avant le lever de l'aurore, il accourait en cet endroit et ne retournait à sa demeure que malgré lui

et longtemps après le coucher du soleil. Durant tout le jour, il se tenait assis vis-à-vis de la déesse; ses regards étaient continuellement fixés sur elle; il murmurait tout bas, je ne sais quoi de tendre, et lui adressait des plaintes amoureuses. Voulait-il donner le change à sa passion, il disait quelques mots à la statue, comptait sur une table quatre osselets de gazelle et faisait dépendre son destin du hasard. S'il réussissait, si surtout il amenait le coup de Vénus, aucun dé ne tombant dans la même position, il se mettait à adorer son idole, persuadé qu'il jouirait bientôt de l'objet de ses désirs. Mais si, au contraire, ce qui n'arrive que trop souvent, le coup était mauvais et si les dés tombaient dans une position défavorable, il maudissait Cnide entière, s'imaginant éprouver un mal affreux et sans remède; puis, bientôt après, reprenant les dés, il essayait par un autre coup de corriger son infortune. Déjà la passion l'irritait de plus en plus, il en avait gravé des témoignages sur toutes les murailles; l'écorce délicate de chaque arbre était devenue comme un héraut proclamant la beauté de Vénus. Il honorait Praxitèle à l'égal même de Jupiter. Tout ce qu'il possédait de précieux chez lui, il le donnait en offrande à la déesse. Enfin la violence de sa passion dégénéra en frénésie et son audace lui procura les moyens de la satisfaire. Un jour, vers le coucher du soleil, à l'insu des assistants, il se glissa derrière la porte, et se cachant dans l'endroit le plus enfoncé, il y demeure immobile et respirant à peine. Les prêtresses, suivant l'usage, tirent du dehors la porte sur elles et le nouvel Anchise est enfermé dans le temple. Qu'est-il besoin

de vous dire le crime que cette nuit vit éclore? ni personne ni moi ne pourrait l'essayer¹. »

Nécrophilie. — La nécrophilie est certainement une des plus tristes aberrations instinctives, irrésistibles, que la science ait à constater. Ce n'est pas, du reste, qu'une semblable passion et les profanations qui en sont l'ordinaire conséquence ne puissent exister avec la plus complète intégrité mentale. On trouve, en effet, dans Hérodote un passage des plus curieux au point de vue du sujet qui nous occupe et qui montre que les embaumeurs se livraient parfois à de semblables abus. Ainsi, lorsque des femmes jeunes et belles venaient à mourir, attendait-on deux ou trois jours pour les livrer aux embaumeurs. A une époque plus rapprochée de nous, plusieurs cas de cohabitation avec des mortes ont été relevés qui furent accomplis par des individus jouissant évidemment de toute leur raison.

Il n'en est pas moins vrai, et cela est à l'honneur de l'espèce humaine, que ces sortes d'aberrations sont rares et doivent être souvent attribuées à la maladie. C'est principalement chez les imbéciles, chez les dégénérés en général, à quelque classe qu'ils appartiennent, que ces faits sont constatés. C'est ainsi que Morel et Bedor ont raconté l'histoire d'un imbécile, pensionnaire de l'hôpital de Troyes, qui fut surpris s'introduisant dans l'amphithéâtre, quand des cadavres de femmes y étaient déposés et se livrant au plus

¹ Œuvres complètes de Lucien, traduction de Talbot.

horribles profanations. Le sergent Bertrand, dont Marchal de Calvi, Lunier, Tardieu¹ ont si bien apprécié l'état mental, était aussi un dégénéré, bien que d'une espèce particulière. Rien n'arrêtait ce déterreur de cadavres, ce nécrophile, dans l'accomplissement des actes révoltants, auxquels l'entraînait le désir de donner entière satisfaction à son odieux penchant. Il bravait délibérément la mort, les coups de fusil tirés sur lui, les pièges qu'on lui tendait.

Un fait tout spécial et qu'on doit relever dans l'histoire pathologique de ce malheureux, c'est que ses impulsions irrésistibles malades revenaient par accès et qu'il éprouvait une horrible angoisse, jusqu'à ce qu'il eût satisfait son odieuse passion. J'ai dit que Bertrand était vraisemblablement un dégénéré, et c'est ainsi qu'il a été considéré par tous ceux qui ont eu à examiner l'état mental de ce malheureux ; mais son état de dégénérescence héréditaire offrait ceci de particulier, qu'une observation subséquente a permis de rattacher les actes impulsifs de Bertrand à l'épilepsie. Bertrand était un épileptique larvé, chez qui, comme il arrive si souvent, des crises nettement constatées ont jeté une pleine lumière sur l'état mental pathologique antérieur du sujet.

¹ Tardieu, *Étude médico-légale sur la folie*, 2^e édition, Paris, 1880, p. 155.

CHAPITRE V

L'ACTE DÉLIRANT

Le délire imprime aux actes des aliénés son cachet spécial ; il traduit au dehors le désordre de l'esprit. Que ce soit, je suppose, l'ambition ou l'enthousiasme religieux qui constituent la note maîtresse du trouble mental, on verra alors l'aliéné se livrer à telles ou telles extravagances, en un rapport étroit avec les convictions erronées qui se sont emparées de son esprit. Les faits se pressent sous ma plume et je n'ai qu'à choisir.

Aliénés à conceptions ambitieuses. — Les fous présentant des idées ambitieuses nous occuperont tout d'abord. Je me rappelle, entre autres, une demoiselle assez âgée déjà, et qui se croyait la fiancée du comte de Chambord. Outre que la croyance à ce titre imaginaire la conduisait à revêtir les costumes les plus étranges et les plus ridicules, tous les jours à sa table solitaire, le couvert de son royal fiancé était mis. L'inutilité de son attente ne la détrompa jamais.

On sait que Brummel, le favori disgracié de Georges IV, tomba sur la fin de sa vie dans la plus

complète démence, et finit ses jours à l'hospice des aliénés de Caen. Avant qu'il y fut placé, *l'ancien roi de l'élégance*, se livrait déjà aux actes les plus bizarres, et qui témoignaient bien de l'affaiblissement de son intelligence. Tout entier au souvenir de sa splendeur passée, l'ex-beau se mettait tout-à-coup à rédiger des invitations qu'il envoyait aux personnages les plus illustres de l'aristocratie anglaise, et dont plusieurs étaient morts depuis longtemps. Puis, le jour fixé pour cette réception imaginaire étant venu, Brummel préparait tout dans sa pauvre demeure, allumait de misérables chandelles qu'il qualifiait de bougies, et, mis aussi soigneusement que le lui permettait sa pauvreté, il attendait ses hôtes. Bientôt le valet de Brummel, dressé à ce manège, ouvrait la porte et annonçait Madame la Duchesse de X..... Le beau s'avavançait, avec empressement, au devant de la visiteuse, s'inclinait, faisait le geste de lui baiser la main, et l'invitait à s'asseoir. Puis une conversation s'engageait, dont il faisait tous les frais, jusqu'à ce que l'annonce d'un nom nouveau vint l'arracher à son caquetage futile et poli. Mêmes cérémonies, même verbiage pour le nouvel arrivant ; et cela durait ainsi jusqu'à une heure fixée où le valet appelait les voitures des assistants invisibles de cette soirée imaginaire.

C'est par suite de la conviction délirante qui les fait se regarder comme des personnages plus ou moins illustres, que nous voyons les aliénés se charger la poitrine de décorations de toute sorte. Un pauvre dément mégalomane, que j'ai eu l'occasion

de voir dans une ville du midi de la France, ne manquait jamais, dans les cérémonies publiques, de se placer près des autorités, chamarré d'ordres fantaisistes et portant, en sautoir, un petit mouton à pelage laineux, jouet d'enfant qu'il prenait pour les véritables insignes de la Toison d'or, justement obtenus pour le nombre véritablement prodigieux des lions qu'il croyait avoir tués.

Costumes des aliénés. — Puisque j'ai parlé de la façon dont se parent les mégalomanes, je dirai un mot du costume des aliénés en général, afin de montrer que ce costume est en un étroit rapport avec le genre de délire dont les patients sont affectés. Dans la manie, délire général dont le trait essentiel est l'incohérence, le costume est hétéroclite et variable comme les idées de l'aliéné. Le malade à idées ambitieuses systématisées adopte tel ou tel mode de costumes ou de décorations qu'il ne quitte guère. Dans la démence et l'imbécilité le costume devient niais, parfois sottement ambitieux, et, encore ici, il ne varie guère. Enfin, on voit fréquemment les délirants religieux se parer de croix, d'objets de dévotion, modifier leurs vêtements de façon à rappeler le costume de certains ordres religieux.

Une aliénée d'une maison de santé de Lyon, atteinte de délire religieux, vint un jour à ma rencontre avec la statue d'un saint dans chacune de ses poches, et un autre entre ses bras. Deux pensionnaires d'un asile anglais, s'étaient confectionné un costume qui rappelait celui de certaines religieuses catholiques,

costume qu'elles portaient avec autant de sérieux que de satisfaction.

Actes liés au délire religieux. — Ce que je viens de dire des costumes des fous à idées religieuses, me ramène aux autres actes délirants de ces sortes de malades. Comme dans la mégalomanie dont nous nous occupons tout à l'heure, les actes sont étroitement liés au délire, et, ici encore, les exemples ne nous manqueront pas.

Certains délirants religieux passent une partie de leur temps agenouillés lisant des prières, soit dans des paroissiens qu'ils ont su se procurer, soit comme le faisait un malade de mon service, dans des manuscrits qu'ils ont composés de fragments de prières copiées dans des ouvrages religieux. La prédication est encore une de leurs occupations favorites. Un malade de Bron, après de ferventes oraisons, menaçait son entourage des vengeances célestes s'il ne se convertissait. Un autre, que j'avais il y a peu de temps sous les yeux, accusait le clergé de s'être laissé corrompre et l'adjurait de revenir à la foi et aux pratiques de la primitive Église. La menace des peines éternelles est fréquemment aussi le thème de ses allocutions, qu'il prononce avec des intonations et des éclats de voix tout à fait appropriés au sujet qu'il a choisi.

Les mémoires du temps nous font connaître les excentricités de la Grande Duchesse douairière de Bade, qui atteinte de monomanie religieuse, passait son temps dans l'exercice des plus bizarres pratiques. Sa principale occupation était d'habiller et de désha-

billier trois grandes images de bois représentant Saint-Jean et deux autres saints favoris, que chaque jour, elle faisait placer à sa table richement servie en leur honneur. Puis, la grande duchesse présentait elle-même les plats à ses hôtes avec toute la prévenance et la solennité désirables. Enfin, c'est encore à une idée religieuse délirante qu'obéissait un malade de mon service, en me remettant un jour avec toutes les marques du plus grand respect pour l'objet qu'il me confiait, un morceau de bois qu'il déclarait avoir reçu de Dieu, et qui n'était autre chose, disait-il qu'un fragment de la côte dont notre mère Ève avait été formée.

Mais les actes inspirés par le délire ne sont pas toujours de nature aussi inoffensive. Le délire religieux, entre autres, porte souvent les malheureux qui en sont atteints à des atrocités qu'ils accomplissent froidement soit sur les autres, soit sur eux-mêmes.

L'histoire des *mommiers* est, à ce point de vue, restée célèbre dans les annales de la science. Une fille du canton de Zurich, après avoir mené une vie dissolue, tomba dans l'*ascétisme* et se mit à faire des prosélytes dans sa famille et parmi ses compatriotes. Ayant réuni ses adeptes, elle leur déclara qu'il fallait que son sang fût répandu pour le salut des âmes. Elle commanda à tous les assistants de se frapper la poitrine et s'armant d'un maillet de fer, elle en assomme son frère et deux autres personnes ; sa sœur s'offre ensuite comme victime et tombe sous les coups de la folle. La prophétesse annonce alors qu'il est nécessaire qu'elle expire par le supplice de la croix. Elle se fait

de profondes incisions que les fanatiques multiplient pour recueillir son sang précieux. Puis, à sa prière, on la crucifie; ses pieds et ses mains sont percés, on lui enfonce encore des clous au travers des seins : elle prétend ne sentir aucune douleur et supplie qu'on lui enfonce encore un clou dans le cœur ou dans la tête. On lui brise le crâne à coups de maillet, et les assistants attendent impassibles sa résurrection qu'elle avait annoncée ¹.

Une femme de la secte des Méthodistes en 1763, à Newcastle, dans une assemblée de fidèles se coupa les deux oreilles, les deux lèvres, le nez, les deux mamelles, se donna un coup de couteau au-dessous du sein gauche et se fit deux blessures au-dessus des yeux qu'elle voulait s'arracher; elle finit par se couper la gorge. Malgré toutes ces mutilations, elle guérit.

Le crucifiement de Levrat, raconté par Ruggieri est un fait du même genre. Un jour à Venise, on le trouva attaché à une croix, suspendu au troisième étage d'une maison : sur sa tête était une couronne d'épines; il avait au côté une large blessure; ses pieds et sa main gauche étaient fixés sur la croix au moyen de clous. La main droite était également traversée par un clou, mais non fixée. Le corps était maintenu à l'aide d'un filet. On voit, en lisant la relation de Ruggieri, que cinq ans auparavant cet aliéné, déjà en proie à des conceptions délirantes religieuses, s'était fait eunuque.

¹ Relation des atrocités commises dans le canton de Zurich en 1823, par une association de fanatiques, Genève 1824.

C'est encore en vertu de conceptions délirantes religieuses qu'un homme, dont Frank a rapporté l'histoire, se plaça sur son lit et y mit le feu pour expier les crimes dont il se croyait coupable. Au milieu des flammes, ce malheureux témoignait de la même insensibilité que nous avons constatée dans les exemples précédents. « Que je suis heureux, s'écriait-il, j'expie mes nombreux forfaits ! »

Dans un des faits que nous venons de rapporter, nous voyons Levrat se couper les parties sexuelles. Cette sorte de mutilation est assez fréquente dans le délire religieux. J'en ai rencontré plusieurs exemples. Tantôt des malades veulent, comme un aliéné de l'hôpital de Vienne, se délivrer des tentations de la chair, tantôt se punir des excès que leur faiblesse et leurs propensions charnelles les ont portés à commettre. Presque toujours aussi ces malades font preuve d'une singulière insensibilité. Je me rappelle un aliéné qui s'était lié le scrotum au point d'amener un gonflement considérable et la gangrène. Le fait aurait passé inaperçu sans l'odeur répandue par les parties mortifiées. Le malade paraissait ne ressentir aucune souffrance.

Si les mutilateurs dont nous venons de parler accomplissent leur action par une simple conception délirante, il en est qui, dans la circonstance, obéissent à une hallucination.

Ce paraît avoir été là le cas d'un aliéné espagnol, qui, il y a quelques années à peine, se coupa les parties sexuelles dans l'escalier d'une maison. Après avoir fait plusieurs signes de croix et maintes prières,

il s'agenouilla dévotement et pratiqua l'horrible mutilation ; puis il courut s'enfermer dans sa chambre. On l'avait aperçu cependant, et on le décida à ouvrir. Le sang coulait abondamment de sa blessure, mais il ne proférait pas une plainte. « C'est Dieu lui-même, dit-il, qui m'a commandé ce que j'ai fait. » Ensuite il demanda un crucifix et s'abîma dans une profonde contemplation.

Actes délirants des persécutés. — Nous venons de voir que les idées ambitieuses et religieuses donnent lieu à des actes délirants d'une nature particulière ; il en est de même des idées de persécution, qui impriment aux aliénés chez lesquels on les rencontre une allure toute particulière. Fréquemment persuadés qu'on veut attenter à leur vie par le poison, ces malades témoignent de la plus grande défiance pour les aliments qui leur sont servis. Un aliéné, à propos duquel j'ai eu à faire un rapport médico-légal, allait chercher lui-même son eau, ne mangeait que le pain coupé par lui. Un prêtre, que j'ai eu dans mon service, ne dînait jamais chez un confrère sans emporter avec lui du vin de sa propre cave. On connaît le fait de la pauvre princesse Charlotte, s'emparant d'une tasse de chocolat, servie pour le Saint-Père qu'elle visitait, et la vidant d'un coup en disant : « Au moins je suis sûre que celui-là n'est pas empoisonné. » Souvent encore, ces pauvres malades vont prendre leur repas au dehors, ici et là, changeant presque chaque jour de restaurant, toujours dans la crainte du poison. Ce sont aussi ces aliénés qui se barricadent, ne par-

lant aux personnes du dehors que par un guichet, s'entourant d'armes de toute sorte.

De semblables traits se rencontrent à chaque pas et on pourrait les multiplier à l'infini.

Nous n'insisterons pas davantage, pour aborder un autre aspect des actes délirants des aliénés ; et, là du reste, nous rencontrerons encore les persécutés : je veux parler des voyages des aliénés.

Les voyages des aliénés. — Il n'est pas rare de voir les aliénés voyager, poussés en quelque sorte par la maladie ; et il est assurément curieux d'observer leurs allures, assez différentes suivant qu'ils obéissent à telle ou telle idée délirante.

En proie à des hallucinations, à des illusions et à des impulsions de toute sorte, les maniaques s'échappent souvent des mains de ceux à qui ils ont été confiés. Ils courent alors au hasard, sans idée arrêtée et ne tardent pas, en raison de leur attitude étrange et parfois de leurs actes agressifs ou diversement dangereux, à être arrêtés dans leurs pérégrinations sans but. C'est là une sorte de *vagabondage violent*, bien en rapport avec la confusion d'idées et d'impressions qui règne dans l'esprit de l'aliéné.

Avec moins d'exubérance, moins de violence dans l'action, plus de lenteur dans la démarche, le dément revêt dans ses courses à peu près les mêmes allures incertaines.

Obéissant à une conception délirante initiale, il vague par les rues ou dans la campagne et se perd bientôt, ayant bien souvent oublié la débile intention

qui l'a tout d'abord guidé et à laquelle il a primitivement obéi. Généralement calme et tranquille, le dément peut ainsi errer assez longtemps, jusqu'à ce que la pitié qu'il inspire ou quelque acte nocif qu'il aura accompli en raison de son insuffisance d'esprit, vienne mettre un terme à cette déambulation inconsciente. Le dément, lui aussi, est un vagabond, mais un *vagabond calme*, quand de l'excitation maniaque ne vient pas, comme il arrive parfois, compliquer sa maladie. En tout cas, le résultat définitif de ces sorties maladives est toujours le même : c'est tantôt l'internement dans un asile, tantôt aussi la prison où le pauvre malade fait un stage trop fréquent. Je pourrais faire les mêmes remarques sur le dément paralytique.

L'insuffisance de l'esprit qui caractérise l'imbécile doit, jusqu'à un certain point, le rapprocher des malades dont nous venons de parler, dans les voyages qu'il entreprend, dans les aventures diversement bizarres et fâcheuses auxquelles il est exposé. C'est ce qui arrive en effet. J'ai vu, dans un des nombreux services dont j'ai été chargé, un imbécile ayant accompli une odyssée qui est véritablement typique de celles des pauvres insensés dont nous nous occupons en ce moment. Ce malheureux avait été envoyé de Paris chez un cultivateur du département du Nord. A peine nourri et journellement maltraité, il avait fini par s'échapper. Suivant la route de Paris en demandant son pain et couchant dans les granges, il avait été arrêté pour mendicité, et le temps de prison qu'il avait fait alors était pour lui un heureux souvenir, tant les péripéties de sa fuite avaient été lamentables.

Il est encore un genre de malades dont les allures revêtent ce caractère vagabond que nous venons de signaler chez les maniaques, les déments et les imbéciles. Ce sont les alcooliques qui, sous l'influence du délire ébrieux, quittent leur demeure, errent de tous côtés et parfois parcourent des distances assez considérables, quand cependant leur état de trouble mental manifeste ne les a pas fait tout d'abord arrêter par la police, ce qui est le cas le plus ordinaire.

Un peu différents des malades dont je viens de parler, les épileptiques parcourent aussi parfois de grandes distances, et plus encore que ces aliénés, ils sont absolument inconscients et du motif qui les a dirigés et de la route qu'ils ont suivie. Ce sont de véritables *fugues* que ces malheureux accomplissent à la suite de leurs crises et dont un de mes malades était un remarquable et curieux exemple. Parti de chez lui après une forte crise, cet épileptique se trouva le matin nu, et après avoir traversé l'Escaut à la nage, à la porte d'Anvers, parfaitement ignorant du voyage qu'il avait fait et du nom de la ville qu'il avait devant les yeux.

Quand j'aurai noté la tendance des hystériques à accomplir souvent d'assez longs voyages, poussées ici et là dans un but passionnel maladif, j'aurai énuméré les divers genres d'aliénés que leur délire entraîne, que la maladie conduit comme au hasard.

Mais je voudrais m'arrêter un peu aux pérégrinations des persécutés et des mégalomanes, si caractéristiques et commandées en quelque sorte par l'idée délirante dont ces malades sont obsédés. C'est pré-

cisément cette traduction, pour ainsi dire, par l'itinéraire du voyageur de l'idée malade qui s'est emparée de son esprit, qui est particulièrement curieuse et digne de l'attention de l'observateur. Dans ces voyages, en effet, en apparence aussi vagues, aussi peu susceptibles d'être prévus que ceux dont nous nous sommes précédemment occupés, si l'on y regarde d'un peu près, on ne tarde pas à discerner un but arrêté; on voit souvent à n'en pas douter que c'est presque nécessairement à tel endroit que l'aliéné devait se rendre, que presque nécessairement aussi, au bout d'un temps plus ou moins long, il devait quitter la ville, vers laquelle il s'était dirigé avec un si grand empressement.

Le persécuté éprouve presque constamment, comme on sait, des hallucinations de l'ouïe et de la sensibilité. Entendant des voix menaçantes partant du plafond de sa chambre, des murs, d'un meuble, éprouvant des sensations douloureuses dans telle ou telle partie du corps, il ne tarde pas à attribuer à ceux qui l'entourent ces singularités, dont il cherche l'explication dans la physique ou la magie. Singulièrement effrayé, il change de rue, de quartier, et, retrouvant au bout de quelques jours les mêmes manifestations étranges de voix ou de sensations insolites, il lui arrive souvent de quitter définitivement la ville qu'il habitait depuis longues années et où se trouvent tous ses intérêts et ses meilleures affections. On a vu des persécutés voyager ainsi de pays en pays, en proie à des craintes continuelles, et ne trouvant jamais que très passagèrement à leur arrivée dans une ville nou-

velle un peu de relâche à leurs tortures. J'ai connu un malade qui s'était enfui de Paris en Bretagne, puis dans le centre de la France, changeant de ligne à chaque instant pour échapper à un personnage tout-puissant par lequel il se croyait poursuivi. Un autre persécuté s'était rendu en Suisse, poussé par une semblable crainte. Un malade, encore actuellement à Bron, s'imaginant être poursuivi par des ennemis acharnés à sa perte, s'embarqua pour l'Amérique. Arrivé aux États-Unis, il demeura quelque temps dans un calme complet, mais ce temps fut court. Il ne tarda pas, en effet, à découvrir que ses ennemis l'avaient suivi et le soumettaient de nouveau aux tortures qu'il avait fuies ou le faisaient poursuivre, injurier et maltraiter par des gens à leur dévotion, comme ils l'avaient fait en France. Le calme, je l'ai dit, avait été de peu de durée et quelques semaines après son installation dans une des plus grandes villes des États-Unis, le pauvre persécuté repartit pour la France, afin d'éviter les nouvelles traverses que ses puissants et tenaces ennemis avaient réussi à lui susciter, si loin de son pays natal. Enfin, je me rappelle un pauvre pâtissier qui, comme le malade dont je viens de parler, était allé jusqu'aux États-Unis pour échapper aux persécutions dont il se croyait l'objet.

Mais il est des aliénés qui sont attirés vers les villes et principalement vers Paris avec une régularité, une constance aussi grandes que les précédents sont portés à s'en éloigner : ce sont certains persécutés processifs et les mégalomanes.

Je demanderai la permission d'énumérer rapidement quelques faits que j'ai observés. Une femme d'un département du midi de la France, qui s'imaginait qu'on l'avait frustrée d'un héritage, était partie pour Paris et s'était rendue au Palais de justice, où elle finit par se faire arrêter. Un faiseur de projets, que j'ai eu longtemps dans mon service à Bron, était allé offrir aux Chambres une Constitution de sa façon : c'est au Palais de l'Assemblée que celui-ci s'était rendu. Un malade que j'ai été chargé d'examiner, s'était imaginé qu'on l'avait nommé à une grande situation dans une administration financière et, lui aussi, s'était rendu à Paris. Déçu dans ses espérances, il croit avoir été attiré dans un piège, va trouver le Préfet de police, est bientôt persuadé que c'est ce haut fonctionnaire qui le poursuit, et se sauve en Suisse. Enfin, un cultivateur aisé se rend à Paris pour exposer au Président de la République une découverte qu'il a faite; il arrive à l'Élysée, cause avec le concierge, et s' imagine que celui-ci veut s'emparer de son secret. Il revient en toute hâte dans son pays, se croyant espionné et suivi.

Si j'ai cité ces divers exemples, c'est pour bien montrer comment les malades sont guidés, conduits par leur idée délirante. Le processif arrive au Palais de justice, le faiseur de projet ou l'inventeur au Palais de l'Assemblée ou à l'Élysée; puis la scène change, de nouvelles idées surgissent, et, après avoir plus ou moins touché la Préfecture de police pour se plaindre de leur ennemis, tous abandonnent en toute hâte Paris, où ils ne se trouvent plus en sûreté.

Si les aliénés voyagent assez volontiers poussés par leur délire, ils écrivent, au moins quelques-uns d'entre eux, plus facilement encore.

Aussi bien, les écrits des aliénés doivent-ils nous arrêter pendant quelques instants.

Écrits des aliénés. — Les écrits des aliénés doivent être considérés à un double point de vue. On doit examiner la teneur de l'écrit et sa forme matérielle, son aspect purement graphique.

Le plus ordinairement, mais non pas constamment, car certains fous ne délirent pas en écrivant, le plus ordinairement, les idées exprimées par les aliénés sont en un exact rapport avec le délire dont ces malades sont atteints. Ceux-ci racontent leurs rêves, leurs préoccupations erronées ou expriment par la pauvreté des idées qu'ils mettent au jour, la faiblesse de leur esprit, leur état de déchéance mentale. C'est ainsi que les mégalomanes révèlent leurs prétentions en exposant leurs projets, leurs inventions, en écrivant aux rois, aux empereurs, qu'ils appellent frères et cousins ; que les délirants religieux composent des sermons, des prières, des invocations aux saints, etc. Les persécutés accusent et dénoncent leurs ennemis, se plaignent de leur entourage, racontent les guet-apens dont ils ont été l'objet, n'oubliant aucune circonstance, si insignifiante fût-elle, ni une date, ni un nom. Enfin, les fous moraux, les fous et les folles hystériques se plaisent à des récits mensongers, à des délations, à des élucubrations d'un dramatique étrange et odieux qu'ils envoient de tous côtés et

souvent aux magistrats, qu'ils se plaisent à égarer, toujours avec la perverse intention de nuire. Quant aux maniaques, ils écrivent peu, et quand ils écrivent, ils sont incohérents dans leurs lettres comme dans leurs discours. Les lypémaniques et surtout les lypémaniques stupides sont encore plus avarés de lettres; c'est à peine si l'on parvient à arracher à ces derniers une ligne simplement écrite. En tous cas, les écrits du lypémanique reflètent toujours la tristesse dont son esprit est pénétré et accablé.

Les écrits des déments sont extrêmement incohérents, offrant encore parfois, parmi cette incohérence, la trace de quelques idées délirantes antérieurement prédominantes chez le malade : des idées ambitieuses ou de persécution par exemple. L'imbécile reproduit péniblement ses idées limitées, et, s'il délire dans ses lettres, ses conceptions erronées portent le cachet de l'infirmité de son esprit. Il copie encore assez souvent et, cela, très imparfaitement des pages de quelque livre qu'il aura sous la main. Enfin, les conceptions délirantes ridiculement grandioses du paralytique sont retracées dans ses écrits, d'autant plus niaisement ambitieuses et incomplètement exprimées, que la maladie est plus avancée.

Examinons maintenant le second côté de la question que nous étudions ici : le caractère purement graphique des écrits des aliénés, en commençant par les écrits des maniaques.

J'ai déjà dit que les maniaques écrivent peu. Quand ils écrivent, outre l'incohérence des idées signalée plus haut, on voit que la plupart du temps les lignes

tracées le sont irrégulièrement. Le papier est quelquefois couvert de mots comme semés au hasard, écrits dans tous les sens, entremêlés de lignes, de chiffres, de fleurs, de dessins de toute sorte. Le décousu, l'incohérence de la pensée se révèlent ainsi matériellement, et le désordre graphique est d'autant plus grand que le délire est plus étendu.

L'écriture des lypémaniques est assez régulière et ne présente rien de bien particulier, sinon qu'elle est moins abondante, si l'on voulait bien me passer cette expression : une ou deux lignes péniblement tracées, voilà fréquemment tout ce que l'on peut obtenir de ces malades. Quelquefois pourtant, certains emblèmes religieux illustrent la lettre, caractère que l'on relève aussi chez certains épileptiques à idées mystiques, dans les périodes de dépression que l'on constate parfois chez les patients de cette classe.

Les persécutés étant, comme nous l'avons vu, prodigues d'écrits de toutes sortes, la pensée de ces délirants se trouve, pour ainsi dire, toujours à l'étroit, quelque soit le nombre de cahiers, calepins, feuillets que l'on mette à leur disposition. Aussi, tout ce qu'ils écrivent est-il extrêmement serré, d'une écriture souvent fine, le papier étant couvert tout entier. Ils arrivent même parfois à l'aide des lignes verticalement, puis obliquement tracées, à tripler l'espace toujours trop limité qui leur est accordé pour raconter les sévices de toutes sortes dont ils ont été l'objet. On est encore frappé dans des écrits des persécutés du nombre de mots soulignés, une ou plusieurs fois, des points d'exclamation prodigués, des mots et des

lignes bizarrement agencés : artifices graphiques auxquels ils recourent pour mettre en évidence certaines particularités de leurs récits sur lesquelles il veulent attirer particulièrement l'attention. Des acrostiches plus ou moins bien composés servent aussi parfois à désigner certaines de leurs pensées, qu'ils redoutent de laisser pénétrer par leurs ennemis. Les écrits des imbéciles et des déments offrent aussi quelque chose de caractéristique. L'insuffisance de l'esprit, congénitale chez les uns, acquise chez les autres, se révèle assez souvent par la bizarrerie, mais sur tout par l'insignifiance et l'insuffisance des traits employés. Le peu d'habileté native des imbéciles, qui n'ont jamais pu arriver à des résultats graphiques convenables, et la déchéance mentale des déments rapprochent les productions de ces deux genres d'aliénés.

Il est enfin une affection imprimant aux écrits des aliénés qui en sont atteints le cachet, la griffe de la maladie : cette affection, c'est la paralysie générale.

Un peu différents, suivant les diverses phases de la maladie de leurs auteurs, les écrits des paralytiques sont presque toujours très facilement reconnaissables. Au début de la maladie, l'écriture est encore ferme, régulière ; mais on rencontre encore assez souvent dans les lettres de ces patients des mots passés, des surcharges, des erreurs grossières, des chiffres dont la fausseté est absolument évidente pour tous, le malade excepté. A cette période, c'est là le trait distinctif. Plus tard, la maladie ayant marché plus ou moins rapidement, plus ou moins insidieusement, suivant les cas, on voit les mots passés augmenter,

les irrégularités devenir de plus en plus flagrantes. En même temps, l'écriture se déforme, chaque lettre est constituée par une série de zigzags, jusqu'au moment où le pauvre paralytique peut à peine arriver à tracer une signature absolument informe. Autre et dernier caractère : les écrits des paralytiques sont souvent sales, remplis de taches de toute sorte, traduction grossière de l'absolue déchéance de leurs auteurs.

Dessins des aliénés. — Une question qui touche de très près à celle que nous venons de traiter est celle des dessins composés par les fous.

Comme leurs écrits, les dessins des aliénés sont empruntés aux conceptions délirantes de ceux qui les exécutent avec plus de bonne volonté que de talent.

On comprendra facilement que les délires aigus, maniaques et lypémaniaques, les lypémanies stupides et anxieuses ne peuvent guère fournir de sujets d'observation. Cependant quand les maniaques dessinent, leur dessin retrace l'incohérence de leur esprit et le dessin d'un persécuté calme et celui d'un persécuté agité offrent une différence des plus caractéristiques. Cela dit, notons que dans les affections passées à l'état chronique, dans les délires partiels et principalement dans la mégalomanie avec ou sans idées de persécution, que nous voyons les aliénés se livrer au dessin parfois avec une véritable passion. Examinons les caractères que présentent ces singulières productions, en commençant par celles des persécutés.

Les dessins des persécutés consistent assez souvent en scènes retraçant les tortures dont ils se croient l'objet, en emblèmes auxquels ils accordent une signification spéciale : les balances de la justice, la mort fauchant les méchants, des symboles de délivrance. Hanté d'ambitieuses pensées, le mégalomane traduira également sur le papier l'objet habituel de ses préoccupations malades. On le voit dessiner à l'ordinaire des plans de machines, de palais, de jardins, etc., et comme chez le mégalomane et le persécuté la faculté syllogistique est conservée, le dessin de ces sortes de fous est cohérent, arrêté.

Les productions graphiques du dément et de l'imbécile sont marquées au coin de leur faiblesse mentale. Le dément dessinera volontiers des maisons, des animaux, des arbres, d'une insignifiance rare et qui, parfois, se transforment sous sa main qui semble suivre le déroulement de la pensée. Une jeune démente de mon service de l'asile de Blois commençait le dessin d'un chat qui, finalement, devenait un tronc d'arbre ; une maison, esquissée par elle, finissait par représenter un tapis à fleurs. L'imbécile dessine d'une façon non moins insuffisante, non moins imparfaite. Il copie, du reste, en général, et copie mal ; mais si imparfaite et si grotesque que soit son œuvre, il en est absolument satisfait.

Quant aux dessins du paralyse général, bien qu'ambitieux d'intention, ils offrent une insignifiance absolue comme les conceptions du malade lui-même. Le palais que le paralytique dessine est un ridicule enchevêtrement de lignes qu'il se montre

néanmoins fier d'avoir tracées. L'élégant coursier qu'il s'ingénie à reproduire fait penser au cheval de l'épigramme de Palladas : « Une queue à laquelle pend une rosse défaillante. »

Après avoir noté que les aliénés à idées religieuses dessinent souvent des croix et des emblèmes mystiques et que les érotomanes s'efforcent volontiers de faire revivre sous leur crayon l'objet de leur admiration passionnée, je signalerai ce fait que certains hallucinés reproduisent dans leurs dessins leurs apparitions morbides. C'était le cas spécialement d'un peintre et graveur anglais Blake, dont Allan Cunningham a retracé les curieuses visions. Visité par les personnages les plus célèbres qu'il apercevait dans ses hallucinations avec une netteté parfaite, il avait reproduit leurs traits tels qu'il les voyait : c'étaient Pindare, Corinne, Hérodote, Laïs, etc. Ayant, un jour, aperçu le Diable, il le dessina à la hâte : le démon faisait une horrible grimace derrière une fenêtre grillée : « Voilà le Diable, disait-il, tel que je l'ai vu. Ses yeux étincelaient comme des charbons, ses dents avaient la largeur de celles d'une herse.... c'est le Diable gothique des légendes qui est le vrai. »

Le suicide chez les aliénés. — Nous allons maintenant étudier rapidement le suicide chez les aliénés, puis nous nous occuperons du meurtre et des autres actes criminels et délictueux dont sont le plus ordinairement passibles ces sortes de malades.

Les préoccupations suicides sont assez fréquentes chez les aliénés et, malheureusement, il se rencontre

trop souvent que ces malades arrivent à la réalisation de leurs funestes projets. Mais il faut savoir que les aliénés sont conduits au suicide par des mobiles assez différents. Il n'est pas commun de voir les maniaques attenter à leur vie, et s'ils le font c'est par accident, en quelque sorte, et sans résolution arrêtée. Il en est tout autrement des lypémaniaques dont les tentatives de suicide reconnaissent des causes assez variées. L'idée d'une vie incessamment malheureuse, d'un bonheur qu'ils croient irrémédiablement perdu, paraît entraîner un certain nombre de malades à mettre fin à leurs jours. La pensée, absolument fausse du reste, que leur fortune est compromise, qu'ils sont complètement ruinés, réduits à la mendicité, en conduit encore quelques autres au même résultat. La persuasion enfin, qui s'est emparée de certains aliénés, qu'ils sont indignes de vivre, qu'ils ont commis des fautes irrémédiables, des crimes de toute sorte ayant plongé dans le déshonneur des êtres qu'ils chérissent, leur fait chercher dans le suicide le châtiment de leurs forfaits imaginaires. Le délire religieux lypémanique est encore une des formes de la folie où le suicide se constate assez souvent. Se croyant damnés, sans cesse poursuivis par la crainte des supplices de l'autre monde, ces pauvres aliénés vont chercher dans la mort un refuge, que leur croyance même semblerait devoir leur interdire.

Si l'idée délirante dépressive suffit assez souvent à amener l'aliéné au suicide, il n'est pas rare de voir un autre phénomène maladif, l'hallucination auditive, l'aider, en quelque sorte, dans sa résolution, et même

il arrive que le trouble sensoriel doit, dans certains cas, être seul incriminé. Il n'est pas d'aliéniste qui n'ait eu à constater ce que j'avance ici, et trop souvent le malade, après avoir quelque temps résisté à la voix qui lui commande de se tuer, finit par faire une tentative de suicide. Un autre accident maladif qu'il faut aussi faire entrer en ligne de compte dans les suicides des aliénés, c'est l'impulsion. Sans qu'ils se rendent compte des motifs qui leur font désirer la mort ; sans que leur action soit raisonnée, certains aliénés font des tentatives de suicide en se sentant irrésistiblement poussés, et par une rencontre qui mérite d'être relevée, on voit des cas où une hallucination auditive est corroborée et soutenue, en quelque sorte, par une impulsion malade. Un de mes anciens malades qui, avant son admission, s'était jeté dans un puits, en même temps qu'il entendait une voix qui lui ordonnait de se précipiter, se sentait comme porté et poussé par une force, qui, invinciblement, l'entraînait. Pour en finir avec le sujet qui nous occupe, je noterai que les épileptiques et les alcooliques se suicident parfois à la suite d'impulsions, mais qu'on trouve également l'hallucination visuelle terrifiante comme facteur dans les suicides de ces sortes de malades, soit que ce trouble sensoriel doive être uniquement mis en cause, soit qu'il entre seulement comme élément accessoire dans la perpétration de ces actes déplorables.

Si le suicide est plus fréquent dans les délires lypémaniaques et dans les diverses formes mentales que nous venons de passer en revue, on le rencontre

encore, quoique assez rarement, chez les persécutés hallucinés, qui, injuriés, diffamés, menacés par leurs *voix*, finissent par se délivrer d'une vie que leur rendent odieuse les ennemis qui les poursuivent.

Enfin, je ne serais pas complet sur la question que je traite en ce moment, si je ne parlais du suicide chez les hystériques. Les hystériques se suicident rarement; mais elles menacent assez souvent de se tuer, et simulent volontiers des suicides, avec une mise en scène dans laquelle la découverte, en temps opportun, de leur sinistre projet n'est point oubliée. On a cité de nombreux exemples de ces sortes de suicides. J'en connais un où le sujet feignit une pendaison, dans laquelle le support était suffisamment fragile, pour mettre à l'abri de tout danger sérieux, le prétendu candidat au suicide, qui faisait, du reste, tout le bruit nécessaire pour attirer l'attention des personnes placées dans une pièce voisine. Est-ce à dire que les hystériques ne se suicident jamais? On l'a dit; mais c'est là une opinion trop exclusive, et Legrand du Saulle, tout en constatant la fréquence des simulations, a rapporté des cas de suicides trop réels et où l'événement déploré était le résultat d'une volonté parfaitement arrêtée.

Aliénés meurtriers. — Le meurtre se rencontre assez souvent dans la folie. Il est parfois le résultat de conceptions délirantes religieuses, comme nous l'avons vu plus haut. Les fous veulent accomplir un sacrifice commandé par Dieu, épargner à de pauvres créatures innocentes les misères et les souillures de la vie; ils

prétendent encore rendre à leurs victimes un signalé service, en les envoyant devant Dieu, en état de grâce, etc.

Effrayé par les prédications d'un missionnaire sur les peines de l'enfer, un vigneron croit ne pouvoir en affranchir sa famille, que par le baptême de sang et égorge ses enfants. Un aliéné, dont Hufeland a rapporté l'observation, poussé par la voix d'un ange, renouvelle sur son fils le sacrifice d'Abraham. Un nommé Charles D..., entre chez une de ses voisines, referme la porte sur lui, et tirant de sous ses vêtements un scalpel qu'il y tenait caché : « Faites votre prière, dit-il, vous allez mourir. » La malheureuse, ainsi menacée veut fuir, l'insensé la renverse et la frappe de huit coups de scalpel. Aux cris poussés par la victime, on était accouru. Parfaitement calme, l'assassin dit d'un air impassible : « Je viens d'exécuter la volonté de Dieu, il m'avait chargé de lui envoyer cette femme, elle n'a commis aucune faute, elle ira droit à lui. »

Si certains fous meurtriers obéissent à une idée délirante religieuse, plus souvent encore, l'aliéné est conduit au meurtre par des idées de persécution, et il tue pour se venger de ses ennemis. Parfois, il obéit à l'ordre d'une voix ; fréquemment encore, le malade subit une impulsion à laquelle il ne saurait résister.

Ce sont les épileptiques ayant des crises ou les épileptiques larvés qui subissent surtout de semblables impulsions : ils sont poussés et frappent une victime le plus souvent inconnue. Enfin, les déments et les imbéciles, peuvent tuer par insuffisance d'esprit, ou

encore, ces derniers surtout, servir d'instrument à une volonté criminelle qui tient à s'effacer derrière un être irresponsable.

Autres actes criminels ou délictueux. — Le vol non plus n'est pas rare chez les aliénés. On le rencontre principalement chez les déments paralytiques, organiques ou séniles, chez les imbéciles, les épileptiques ou dans l'hystérie. Nombre de vols dans les magasins sont commis par des déments ou des hystériques¹; parfois encore, l'état mental particulier dans lequel la femme est mise par la grossesse peut être et a été ici justement invoqué.

Parmi les actes criminels que l'on peut reprocher aux fous, l'incendie tient également une assez large place. Ce sont, dans certains cas, des fanatiques déli-rants qui commettent ces sortes de crimes, comme dans le cas de ce Martin, qui incendia la Cathédrale d'York. Mais le plus souvent, on a affaire à des imbéciles et à des déments, parfois encore à des épileptiques, à des hystériques ou à des fous moraux. Les premiers, agissent par insuffisance d'esprit; les autres, sous l'influence d'impulsions irrésistibles ou par perversion du sens moral.

Enfin, des attentats à la pudeur, sont assez souvent aussi relevés à la charge des aliénés. Ici les déments, quelle que soit la lésion organique qui ait amené la perte des facultés, tiennent le premier rang avec les imbéciles. Puis viennent les épileptiques et les hysté-

¹ Voyez Legrand du Saulle, *Les Hystériques*, p. 435.

riques nymphomanes. Quant aux simples dégénérés, ils occupent dans cette catégorie de criminels, une place toute spéciale, ainsi que nous l'avons montré dans le chapitre où il est traité des délires instinctifs.

Je crois devoir m'arrêter ici. Mais si l'on désirait faire des actes délirants délictueux et criminels des aliénés une étude plus approfondie, je renverrais le lecteur à mon livre sur les *crimes et délits dans la folie*¹, où toutes ces questions sont traitées avec les développements que comporte un ouvrage ayant trait spécialement à la médecine légale des aliénés.

Les tics. — Nous allons étudier maintenant des actes délirants d'une nature un peu différente de ceux dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. Il n'est pas très rare d'observer chez les aliénés des mouvements plus ou moins bizarres, dont tout d'abord on ne saurait se rendre compte. On s'est fort occupé, dans ces derniers temps, de ces mouvements et on les a étudiés sous le nom de *tics*. Mais c'est Esquirol² qui, le premier, a attiré l'attention sur ces gestes insolites et qui leur a donné ce nom.

Il ne s'agit pas là, bien entendu, d'une maladie particulière, mais d'actes liés, la plupart du temps, à une idée délirante, qu'il suffit simplement de découvrir pour en trouver l'explication. Ces gestes alors deviennent en quelque sorte logiques, bien qu'il s'agisse ici d'une logique spéciale et malade.

¹ P. Max-Simon, *Crimes et délits dans la folie*, 1886. 1 vol.in-12, Paris, J.-B. Baillière et fils.

² Esquirol, *Maladies mentales*, t. II, p. 222.

On comprendra, par ce que je viens de dire, que tics doivent être nombreux et très divers, suivant la nature de l'idée délirante dont ils sont la manifestation.

Mais ce n'est pas toujours uniquement une idée délirante qui détermine, chez les aliénés, les gestes bizarres que nous étudions en ce moment. En se livrant à ces actes insolites, certains malades obéissent à une impulsion, d'autres sont sous l'influence d'une hallucination, et il arrive aussi, qu'une attentive observation fait simplement reconnaître, dans l'action perpétuellement renouvelée à laquelle on assiste, quelque chose de purement automatique ainsi que nous le verrons plus loin. Examinons ces divers actes délirants, et montrons le lien qui les unit à la maladie.

Dans les premiers temps de mon séjour à l'asile de Bron, un malade croisait les jambes sans qu'il fût possible de l'en empêcher, prétendant qu'on le forçait, qu'il était poussé malgré lui à agir ainsi. Il obéissait alors à une de ces impulsions dont je parlais tout à l'heure et qui sont la raison d'être de certains actes insolites auxquels se livrent les aliénés.

Un autre malade de mon service, persécuté, mégalomane, avec un commencement de démence, se tenant à demi-courbé, fait continuellement le geste de précipiter certains objets qu'il paraît lancer avec toute la force dont il est capable. Quelle explication donner de cet acte? Celle-ci : l'aliéné s' imagine jeter au Rhône les cadavres de ses persécuteurs qu'il vient de broyer entre ses mains.

Un aliéné qui est resté longtemps à Bron et à l'Antiquaille, aujourd'hui décédé, passait son temps le dos courbé, contractant tous ses muscles et poussant des gémissements. Il se croyait le pont Morand, pont de bois à cette époque, ayant beaucoup plus de peine par conséquent à porter le fardeau des voitures, que son collègue le pont de la Guillotière, construit en fortes arches de bonne pierre. Un malade de Bron encore lance de temps en temps un formidable aboiement. Il obéit à une impulsion qu'il dénonce du reste et dont il ne saurait être maître, il agit malgré lui et quoi qu'il fasse pour s'en empêcher. On connaît la tendance de certaines hystériques à pousser des cris, à prononcer des paroles obscènes, ce qu'elles font parfois au milieu d'une conversation, dans un salon, au milieu d'une société choisie. Là, aussi, on a affaire à une impulsion irrésistible.

Morel a rapporté l'histoire d'un aliéné qui frappait à chaque instant la terre de son talon gauche, se répandant en gémissements et prononçait continuellement ces mots : « Il faut que je maintienne mon allure. » On demeura longtemps, sans pouvoir s'expliquer cette action bizarre, constamment répétée. Enfin, on finit par deviner que ce malheureux croyait que sa vie était liée à cet exercice singulier, et qu'il devait mourir, s'il venait à suspendre son étrange manège. J'ai été appelé en consultation, à Dijon, auprès d'un mélancolique en démence qui offrait quelque chose de semblable à ce que je viens d'indiquer. Cet aliéné s'imaginait qu'il courait danger de mort, s'il cessait un seul instant de tenir dans sa main ses

organes sexuels. Morel a aussi, je crois, observé un fait de ce genre.

Pendant que j'étais médecin, attaché à l'asile de Dôle, j'ai pu observer un malade qui, tout à coup, tombait par terre comme foudroyé; c'était un persécuté qui croyait recevoir dans les jambes la décharge d'une machine électrique, manœuvrée par des ennemis invisibles.

Une vieille demoiselle, que j'ai vue longtemps à l'asile de Dijon, sortait parfois du salon des pensionnaires et s'agenouillait dans la pièce voisine; elle se courbait jusqu'à terre et se frappait le front jusqu'à s'écorcher. Elle allait ainsi expier les propos qu'elle entendait et qui lui paraissaient offenser Dieu.

Les idiots sont fréquemment sujets à des tics, consistant dans un mot incessamment répété, en des gestes toujours les mêmes, en un balancement continu; ou bien encore, en des coups qu'ils se donnent et qu'on ne leur évite qu'en recourant à des moyens de contention appropriés.

Je n'insisterai pas sur ces faits que je me contente d'indiquer, et j'arrêterai un moment l'attention du lecteur sur certains tics des malades en démence, tics d'une nature particulière.

Certains gestes, certaines attitudes de ces sortes de malade sont liés, nous l'avons vu, à une conviction erronée, reste d'un délire antérieur; mais assez souvent aussi, ces tics consistent en des actes automatiques qui tiennent à des habitudes professionnelles. C'est ainsi qu'une démente de l'asile de Blois faisait continuellement le geste de filer, et qu'une aliénée de

Dijon, dont les facultés étaient complètement abolies, dès qu'on lui mettait entre les mains un objet de petit volume, frottait cet objet contre son tablier, comme si elle avait savonné du linge. Elle ne cessait que, lorsque l'objet qu'on lui avait donné, lui était enlevé. Il est impossible de ne pas voir dans cette action, un acte purement réflexe, suscité par la sensation du corps étranger dans la main de la patiente. Le cerveau n'est là pour rien, la cellule médullaire seule perçoit et réfléchit, et en présence d'un pareil fait, l'on se rappelle invinciblement ce qui se passe chez les batraciens privés de tête qui, mis dans l'eau, font les mouvements réguliers de la natation.

Nous venons de voir, par le rapide exposé qui précède, que les tics peuvent se rencontrer dans beaucoup de formes mentales. Il n'est cependant pas de troubles psychiques qui donnent plus souvent naissance à ces tics, comme Esquirol les appelait, à ces manies, comme on les nomme encore, que les préoccupations hypocondriaques et les idées de scrupule. Ces faits sont connus depuis longtemps, et Esquirol, Baillarger, Berthier, etc., ont rapporté des exemples de ces déviations mentales qu'on a fait renaître sous le nom de *folie du doute et du toucher* et qui, revêtus de l'estampille allemande, ont été reçus comme des nouveautés par des médecins trop peu au courant, semble-t-il, des faits acquis de la pathologie nerveuse.

Ce qui n'a pas été vu et montré avec une assez grande netteté, c'est le lien qui existe entre l'acte et la maladie. Au reste, une circonstance toute spéciale rend cette investigation difficile. C'est que les malades

dont il est ici question ont, comme Baillarger l'a très bien remarqué, conscience de leur affection, font les plus grands efforts pour donner le change et savent fréquemment fournir une explication plus ou moins plausible de leurs actions les plus hétéroclites.

Cependant, ainsi que nous le verrons, une investigation un peu patiente nous permettra de rattacher ces manies, ces tics, ces actes délirants à la cause qui les engendre, à la conviction erronée dont ils sont la simple expression.

Parmi les nombreuses aberrations qu'offrent les malades dont nous nous occupons en ce moment, il en est qui reviennent avec une fréquence extrême ; ce sont des types presque invariables. Quelques malades se lavent les mains continuellement, d'autres touchent les objets plusieurs fois de suite, certains ne peuvent subir le moindre contact ; il est des délirants qui n'ouvrent une porte qu'avec le pan de leur habit, ou qui affectent, en marchant, de ne toucher les pavés que d'une certaine façon ; un dernier redoutera les épingles.

Eh bien ! tous ces actes déraisonnables, dont les malades sentent parfaitement le ridicule, ont leur raison d'être, soit dans des préoccupations hypocondriaques, soit dans des idées de scrupule ou quelque conception religieuse erronée. Beaucoup de faits de ce genre m'ont passé sous les yeux et j'en puis donner, pour ainsi dire, le mécanisme, le schème, tantôt plus simple, tantôt plus compliqué, mais en somme, quant à ses lignes générales, toujours le même.

Beaucoup de ces bizarreries, de ces manies, comme on les appelle dans le langage ordinaire relèvent, ai-je dit, de préoccupations hypocondriaques. C'est par suite de semblables idées, qu'une dame n'ouvrait jamais les portes qu'avec un linge, qu'une autre ne passait jamais devant des chevaux, de peur que leur haleine ne lui fît contracter la morve, qu'une jeune personne, dont Marcé a raconté l'histoire, n'osait plus rien toucher dans la maison de son père, depuis qu'un chien enragé y avait passé. Un gentilhomme du xvii^e siècle avait une crainte horrible de la rage et des chiens. Il portait toujours des gants et ne manquait jamais, quand il quittait son manteau, de le placer dans un lieu élevé, afin que ces animaux ne pussent l'atteindre.

Du reste, cette crainte de la maladie est très répandue, elle a généralement pour objet la morve, la rage, mais beaucoup plus spécialement la syphilis. Il faut que le fait soit bien commun pour que nous en trouvions la mention dans la littérature romanesque. Le célèbre roman de Goethe, *Wilhelm Meister*, en contient un remarquable exemple. L'auteur parle d'une jeune fille qui ne manquait jamais de secouer la chaise qui lui était offerte et, où quelqu'un dont elle pouvait soupçonner l'intégrité pathologique, s'était assis avant elle.

Très souvent les préoccupations malades hypocondriaques se traduisent par l'action de se laver les mains. Les personnes affectées de cette crainte de la maladie et qui croient avoir touché un objet contaminé, s'astreignent à un nombre de lavages presque

infini. La jeune fille de l'observation de Marcé dont je parlais tout à l'heure, était dans ce cas. Une dame que j'ai connue éprouvait le même irrésistible besoin et les soins de sa toilette l'absorbaient tellement, qu'à un certain moment de la vie elle dut renoncer à toutes relations, parce que ses lavages répétés ne lui permettaient jamais d'arriver à l'heure convenue dans les maisons où elle était invitée. Un jeune étudiant, aussi de ma connaissance, n'osait toucher les boutons de portes de l'hôpital où il allait, de peur de contracter quelque maladie, et dut pour cette raison abandonner l'étude de la médecine. Il se lavait les mains continuellement et n'ouvrait les portes qu'avec un pan de sa jaquette.

C'est encore à une crainte malade hypocondriaque que peut être rapportée cette crainte des épingles dont Baillarger et Morel ont rapporté des exemples. Ce qui préoccupe les malades, c'est l'idée qui les poursuit, que quelque épingle ou aiguille aurait pu rester attachée à leurs doigts ou à leurs habits et tomber dans leurs aliments.

Chez quelques personnes ayant la crainte de tout contact, cette répulsion malade est telle, qu'il semble qu'on ait affaire à un véritable élément morbide, comme par exemple l'impulsion, mais agissant en sens inverse. Cherchez-vous à vaincre cette crainte, cette répulsion, vous amenez chez les patients une anxiété extrême, une véritable angoisse accompagnée parfois de douleur précordiale. Il y a là, créé par la maladie quelque chose de semblable à ces invincibles répulsions naturelles que nous rencontrons chez cer-

tains sujets à l'état physiologique. C'est ainsi, par exemple, que A. Dumas, Vaucorbeil ne pouvaient toucher le velours, ni Maquet les plumes. Et la répulsion malade dont nous parlons, en même temps qu'elle donne parfois naissance à des situations des plus étranges, comme celle du pauvre suisse, dont Morel a raconté l'histoire et qui ne pouvait prendre sa hallebarde ; cette répulsion s'étend parfois à un si grand nombre d'objets qu'elle condamne ceux qui y sont sujets à une vie des plus étranges, les séquestrant pour ainsi dire du monde, les forçant à une sorte d'ensevelissement prématuré. On ne saurait guère qualifier autrement, en effet, la vie menée par une dame qui était restée vingt ans sans sortir de la maison qu'elle habitait. Cette femme ne mangeait que des légumes et des fruits et avait pour la viande une telle répulsion qu'elle ne la pouvait voir. Elle poussait cette antipathie jusqu'à ne pas vouloir laisser approcher d'elle une personne qui en avait mangé. Au milieu de la cour de sa maison était un bassin d'eau dans lequel elle passait sa vie. Elle ne communiquait avec l'extérieur qu'à l'aide d'un tour, et son médecin ne lui tatait le poulx qu'à travers ce tour et s'il affirmait avoir fait maigre ce jour-là. Après son départ, elle se purifiait soigneusement de ce passager et léger contact.

Si les préoccupations hypocondriaques sont la raison cachée, mais très fréquente, de beaucoup d'actes délirants, un assez grand nombre de bizarreries de même sorte naissent des idées de scrupule si fréquentes chez certains esprits et dont la nature, si l'on veut y réfléchir, est en somme très proche de la con-

ception délirante hypocondriaque, puisque dans les deux cas il s'agit d'une contamination, l'une physique l'autre purement morale.

Un scrupuleux que j'ai eu longtemps sous les yeux remuait continuellement la tête pour chasser les pensées impures qui pouvaient traverser son esprit. Le geste, fait par lui, était celui de la négation ; c'était en somme traduit par un geste, l'*abrenuntio*, le refus de consentir au péché. Parfois, ce pauvre délirant faisait de véritables bonds, effrayé qu'il était par les images offertes à son esprit. Un autre, poursuivi, obsédé par les mêmes idées, craignait par dessus tout les attouchements les plus involontaires, et si quelque chose de semblable arrivait, il se lavait les mains un nombre de fois invraisemblable. Quelques-uns, hors de propos, marmottent deux ou trois mots au grand étonnement des personnes présentes : ce sont des prières qu'ils disent pour chasser quelque pensée qui les trouble. Il en est aussi qui, craignant toujours de n'avoir pas apporté à leurs invocations toute l'attention convenable, les recommencent continuellement. D'autres enfin, croyant avoir prêté à une phrase banale un sens blasphémateur ou obscène, relisent deux ou trois fois de suite une autre phrase pour effacer la souillure, qu'ils pensent avoir été laissée dans leur esprit par la phrase mal interprétée.

Il arrive assez souvent que les scrupuleux, terrifiés par la crainte de mal faire, en arrivent à une véritable impossibilité d'agir. J'ai été consulté par un jeune prêtre qui mettait à dire sa messe des heures entières, parce qu'il s'imaginait n'avoir pas lu ses oraisons

comme il le fallait et les recommençait dix, vingt fois de suite. On raconte, du reste, la même chose de Luther, alors, qu'avant la Réforme, il fit un voyage à Rome ; le clerc, qui l'assistait, répétait continuellement « *passa, passa* », et sept messes furent dites pendant la sienne.

Nous avons vu tout à l'heure un scrupuleux se lavant pour un attouchement involontaire : il y a là une sorte de confusion entre les souillures physique et morale, qui s'accuse, dans certains cas, d'une façon encore plus nette peut-être et par des singularités plus grandes. Une jeune fille qui avait passé son enfance avec un jeune homme de ses parents, prise d'un étrange scrupule, n'osait toucher ce qui lui avait appartenu. Elle croyait contracter ainsi une souillure morale.

Esquirol a raconté l'histoire d'une jeune personne qui, caissière dans une maison de commerce, n'osait toucher l'or, de peur que quelques parcelles de métal ne restassent attachées à ses doigts et qu'elle ne devînt ainsi involontairement fautive, au point de vue de la scrupuleuse honnêteté. Toujours en vertu de la même bizarrerie d'esprit, elle ne voulait consentir à toucher directement ni aux meubles ni aux boutons de porte, ni à rien, de peur de retenir *quelque chose de valeur* ; et pour se purifier et calmer son imagination malade, elle se lavait continuellement les mains. On avait beau faire observer à la pauvre malade que l'or, les objets, ne restent pas ainsi attachés aux mains de ceux qui les touchent, sa conscience était alarmée, et des ablutions incessamment répétées parvenaient à peine à calmer cette intéressante patiente.

Par une conséquence de cette confusion de la pureté morale et de la netteté physique, il arrive que ceux qui font cette confusion, s'imaginent, en vertu d'un raisonnement plus ou moins inconscient, que l'action de l'eau peut les purifier de la souillure morale contractée et se lavent les mains avec un soin qu'ils ne mettraient pas à se débarrasser d'une véritable impureté matérielle. Il y a donc là une sorte de croyance symbolique, croyance non raisonnée s'imposant plutôt inconsciemment, qu'on pourrait croire dérivée des rites religieux; car dans toutes les religions nous voyons l'eau employée, comme signe de la purification. Mais ce qui n'est qu'un signe dans le rite religieux devient un acte effectif pour le malade, et il est à croire que dans plus d'un cas, le simple fidèle à la même confusion. Dans l'attachant ouvrage des *Mille et une nuits*, tableau si vivant des mœurs de l'Orient, nous trouvons un trait que je ne veux pas laisser passer. L'auteur arabe nous raconte l'histoire d'un nommé Sidi-Nouman, changé en chien et qui, poursuivi par la populace, se réfugie chez un boucher. « Malheureusement, dit l'auteur, par la bouche de Sidi-Nouman, c'était un de ces superstitieux à outrance qui, sous prétexte que les chiens son immondes, ne trouvent pas assez d'eau ni de savon pour laver leur habit, quand par hasard un chien les a touchés en passant près d'eux. » Mais je crois que certaines sectes juives nous donneraient encore un plus frappant exemple de cette confusion des souillures morale et physique. L'histoire nous apprend que dans l'école pharisaïque de Schammaï on

vivait dans une perpétuelle crainte d'être souillé. Tout, en effet, pour ceux qui suivaient la doctrine de ce maître était une occasion de souillure : le contact d'un lépreux, d'un malade atteint d'un flux quelconque, d'une femme dans un certain état physiologique, d'un tombeau, d'un cadavre, etc. Il fallait alors des purifications sans nombre ; aussi, pour écarter la souillure redoutée, les fidèles se livraient-ils à des actes qui touchaient de bien près à l'acte délirant ; je n'en veux pour preuve que la démarche que devaient avoir ceux qui, à chaque pas qu'ils faisaient, secouaient les pieds pour écarter vraisemblablement des insectes morts, que pouvait contenir la poussière. J'ajouterai que ces malheureux étaient tellement paralysés par la crainte des souillures légales que ceux d'entre eux qui furent, après la prise de Jérusalem, conduits à Rome et vendus comme esclaves, durent être affranchis par leurs maîtres qui n'en pouvaient rien faire, tant la crainte de se souiller, de paraître par conséquent abominables aux yeux de Dieu, les rendait incapables de toute action.

C'est encore par suite de cette croyance, que je persiste à dire non raisonnée, aux actes symboliques que quelques personnes, assiégées par des idées du genre de celles dont nous venons de nous occuper accomplissent les actions les plus bizarres et qu'on ne saurait s'expliquer si l'on n'est au courant de leur délire. Comme exemple de ce que j'avance ici, je citerai le fait d'un jeune homme qui crachait trois fois, à la façon des Romains détournant un présage, pour répudier une mauvaise pensée, et ce besoin et

cette habitude étaient tels, que le sujet de cette observation, n'hésitait pas à satisfaire son étrange fantaisie en quelque endroit qu'il se trouvât, dans la compagnie la plus nombreuse, en présence d'inconnus, dans un salon où il était en visite.

Voici d'autres faits dont un peu d'attention et une délicate analyse nous fourniront également l'explication. On sait qu'il est des personnes qui ne peuvent passer devant une porte, un objet quelconque, sans les toucher une ou plusieurs fois. Johnson était dans ce cas. Un malade que j'ai actuellement dans mon service redoute extrêmement tout contact, prétendant que le moindre attouchement le force à crier. Un simple geste même, fait dans la direction du lieu où il se trouve, est interprété par lui comme une sorte d'action malfaisante, exercée dans l'intention de lui faire jeter ses cris habituels. Mais il a un moyen de se préserver, et si l'on vient à l'effleurer seulement, il touche deux ou trois fois la personne dont il redoute le contact : il a ainsi, pense-t-il, détruit la néfaste influence ; il repasse, comme il dit, le fluide qu'on lui a communiqué. La vieille demoiselle de Dijon dont j'ai parlé plus haut, ne pouvait souffrir qu'on la touchât, qu'on effleurât ses vêtements. Si, par hasard, elle n'avait pu éviter un contact redouté, trois fois à son tour elle touchait la personne qui l'avait atteinte de la main ou du coude, afin de détruire l'influence néfaste qu'elle s'imaginait avoir été ainsi exercée sur elle.

La tendance qu'ont certains aliénés à toucher plusieurs fois de suite les personnes dont ils ont subi le contact, à porter la main deux ou trois fois sur quel-

ques objets est certainement singulière. J'ajouterai que ce contact voulu et la façon dont il se fait dans quelques circonstances, éveille invinciblement dans l'esprit le souvenir de quelques superstitieuses pratiques qui se sont transmises jusqu'à nous. Ne sait-on pas, en effet, que tout récemment encore, en Italie, le geste de l'index et de l'auriculaire, étendus dans la direction du *jettatore*, passait pour annihiler l'influence du mauvais œil. Pour ce qui est des attouchements répétés, il y a probablement quelque chose de semblable. C'est une action préservatrice dont l'origine remonte à la croyance aux présages et aux moyens de les combattre, croyance et moyens dont nous retrouvons encore la trace dans la bizarre coutume de quelques rares superstitieux, qui tenant pour funeste la rencontre de certaines personnes, ne manquent pas en pareil cas de toucher du fer.

S'il est simplement à penser qu'un grand nombre des actes bizarres dont nous nous occupons ont leur origine dans d'obscures et tenaces superstitions, il est des cas où nous avons l'aveu de ceux qui se livrent à ces singularités. Nous pouvons ainsi toucher du doigt la relation de la cause à l'effet et dès lors l'acte étrange n'a plus rien pour nous d'insolite. Un passage de J.-J. Rousseau est extrêmement curieux à cet égard, aussi le citerons-nous tout entier :

« La peur de l'enfer, dit le philosophe de Genève, m'agitait souvent encore. Toujours craintif et flottant dans cette cruelle incertitude, j'avais recours pour en sortir aux expédients les plus risibles et pour lesquels je ferais volontiers enfermer un homme, si je lui en

voyais faire autant. Un jour rêvant à ce triste sujet, je m'exerçais machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : Je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi ; si je le touche, signe de salut ; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi, je jette ma pierre d'une main tremblante, et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre, ce qui n'était pas difficile, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut¹. »

Eh bien ! cette tendance à prêter à certains actes une signification symbolique, se présente très souvent chez les malades dont nous nous occupons ici. La personne dont je parlais plus haut, qui crachait trois fois quand une pensée mauvaise lui traversait l'esprit, cédait à cette tendance ; c'était aussi pour obéir à une idée délirante du même genre, qu'un jeune homme que j'ai connu restait un temps toujours assez long devant une porte, sans qu'on parvint à deviner la cause de cet étrange immobilité. C'est à son aveu que l'on dût de savoir la raison de cette façon de faire : le pauvre patient répétait une formule qu'il devait dire, pensait-il, avant d'aller plus loin, sous peine d'être damné. Un homme des plus intelligents et d'esprit

¹ J.-J. Rousseau, *Confessions*.

distingué m'a consulté pour des accidents rappelant de tout point le fait de J.-J. Rousseau. Ayant des sentiments religieux et étant scrupuleux à l'excès, il se sentait parfois tourmenté par quelques écarts dans une vie généralement sévère, écarts dont d'autres personnes ne se seraient nullement préoccupées. Aussi, quand il marchait dans les rues, lui arrivait-il d'arrêter dans son esprit, que si son pied venait à couvrir ou la jonction ou le dos d'un pavé, il devait ou être damné ou obtenir le pardon de ses faiblesses charnelles. Comme Rousseau, il recommençait ses épreuves.

Enfin, il est des personnes que le besoin de la règle, du réel, de la certitude, de la correction des choses tourmente à un point tel que, si ce besoin n'est pas satisfait, elles ressentent un véritable malaise et se trouvent dans un état d'anxiété extrême. Un de mes camarades d'étude n'était satisfait que, si dans une pile de pièces de monnaie, toutes les faces étaient du même côté. Où qu'il se trouvât, quelque pressé qu'il fût, il était invinciblement entraîné à établir l'ordre artificiel que je viens de dire, et tant qu'il ne l'avait pas fait, il ressentait un véritable malaise. Un malade dont Morel a raconté l'histoire, avait besoin d'être immédiatement fixé sur quelque doute que ce fût s'élevant dans son esprit. Pour le calmer, il fallait lui répondre toujours affirmativement. Un jour que ce malade voyageait en chemin de fer et qu'à la demande qu'il avait faite, si la dame qui distribuait les billets était jolie, la personne qui l'accompagnait avait répondu qu'elle n'en savait rien, il demeura dans un

état d'inquiétude et d'angoisse, jusqu'à ce qu'une réponse positive lui eût été faite, après vérification réelle ou simulée. Un jeune homme que j'ai connu s'arrêtait tout à coup pour savoir l'heure et quand on la lui avait dite, trois heures par exemple, il ajoutait : « Trois heures, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que trois heures ? » On sait que le feld-maréchal Souwaroff avait une singulière propension à poser coup sur coup toute espèce de question. Combien y a-t-il de maisons dans cette ville ? Combien de poissons dans ce lac ? Combien de diamants dans cet écrin ? etc.

Dans les cas précédents, nous avons montré la liaison des actes avec les idées : ici, cette filiation paraît nous échapper. Il semble qu'il y ait simplement un besoin qui doit être satisfait, sous peine d'inquiétude extrême et d'anxiété, ces faits ayant une liaison avec ces impulsions instinctives que tous les aliénistes connaissent. Aussi, pensons-nous que ces manifestations malades, doivent souvent être liées à un état moral dégénératif du sujet, et il arrive, en effet, qu'on trouve parfois chez ceux qui éprouvent de semblables troubles psychiques des perversions instinctives, de nature infiniment plus grave. Pour ce qui est de l'idée de doute qui est, pour ainsi dire, la base de cet état pathologique qui fait désirer aux malades une affirmation qui les calme, je crois qu'elle rentre tout naturellement dans le délire de scrupule, où, comme ici, le besoin d'une affirmation étrangère est souvent nécessaire pour ramener dans l'esprit des délirants un calme trop souvent passager.

Enfin, certains actes liés à une idée délirante donnée,

avaient, alors que cette idée existait dans l'esprit du malade, leur raison logique ; cependant, l'idée évanouie, l'acte, sa conséquence, subsiste. Le chaînon rationnel a disparu, ce n'est plus en quelque sorte qu'un résidu du délire : on n'a plus devant soi qu'un acte automatique, un véritable réflexe provoqué par la vue de l'objet auquel le patient, en raison de telle ou telle idée délirante, avait jadis attaché une vertu particulière. C'est ainsi, par exemple, que ceux qui ont touché certains objets par quelque idée mystique de préservation, continuent encore, cette idée disparue, à les toucher chaque fois qu'ils les rencontrent.

CHAPITRE VI

DES CAUSES DE LA FOLIE

Les médecins ont toujours accordé à l'étude des causes des maladies une importance considérable. La raison de ce fait est facile à saisir ; outre que le médecin a, comme tout savant, le désir de pénétrer la nature intime des phénomènes dont il a fait sa particulière étude et, par suite, de connaître la genèse des maladies, leurs transformations fréquentes, leur marche à travers les générations successives ; outre, dis-je, que le médecin à ce désir tout idéal, il sait encore qu'il peut tirer de cette connaissance de précieuses ressources au point de vue thérapeutique.

Il est des maladies, en effet, qui ne se peuvent utilement traiter qu'alors que la cause en est connue, et qui, lorsque cette cause est découverte, disparaissent facilement sous l'influence d'une médication appropriée. Mais l'importance de la connaissance des causes ne réside pas là tout entière.

Si la thérapeutique, en effet, a dans certaines affections une efficacité incontestable, il en est d'autres où son efficacité est infiniment moindre, où son action est purement palliative. Dans ces cas, la connaissance de la cause de l'affection est loin néanmoins d'être vaine.

Si vous ne pouvez guérir, bien souvent vous pouvez prévenir, en éloignant autant qu'il est en vous les conditions dans lesquelles le mal aurait chance de se développer ; et cela est surtout possible et vrai dans les maladies héréditaires, qui souvent ne se développent chez les individus prédisposés que lorsque sont intervenues certaines causes occasionnelles.

A tous ces points de vue, la folie, entre toutes les maladies, exigeait de ceux qui se livrent à son étude une exacte recherche des causes qui peuvent engendrer cette affection, des conditions dans lesquelles elle se développe. Cette recherche a été faite, elle se fait tous les jours, et le présent chapitre n'est, en somme, qu'une nouvelle inquisition sur cet intéressant sujet.

Les causes de la folie se divisent assez naturellement en deux classes : celles qui tiennent à l'homme lui-même et celles qu'on peut rapporter au milieu dans lequel il est appelé à vivre. Étudions d'abord les causes qui tiennent à l'individu.

Ces causes comprennent les conditions d'hérédité de sexe, d'âge, de santé physique, de passions, d'excès, etc. Commençons par étudier la question de l'hérédité.

Hérédité. — On entend par hérédité le fait de la reproduction chez le descendant des aptitudes physiques, morales ou intellectuelles, physiologiques ou morbides, d'un ou plusieurs ascendants. Telle est la définition qu'on peut donner de l'hérédité en général, définition qui comprend aussi bien l'hérédité morbide que l'hérédité physiologique.

L'hérédité physiologique n'entre pas dans le cadre que je me suis tracé ; aussi, pour le moment, rappellerai-je simplement les faits bien connus de qualités physiques se transmettant avec une remarquable suite, d'anomalies d'organisation également transmises avec une certaine persistance. Je citerai le **fait** de certaines aptitudes morales, héréditaires dans certaines familles, bien qu'ici le **milieu** et l'éducation viennent **parfois apporter** dans la question un élément **qui la rend** complexe et lui ôte quelque peu de sa rigueur. Enfin, j'ajouterai que c'est grâce à la transmission par l'hérédité de certaines formes organiques que, dans ces derniers temps, on est parvenu à modifier les caractères de certaines races de telle façon qu'il peut sembler que l'homme soit arrivé, si l'on peut ainsi dire, à modeler la chair vivante. Par une sélection persévérante, on parvient, en effet, à créer des races animales à qualités utiles absolument prédominantes.

Les qualités morales, les aptitudes, les caractères physiques, les anomalies physiologiques se transmettent donc et parfois avec une remarquable constance ; et alors comment s'étonner que les manières d'être morbides des individus se puissent transmettre et s'aggraver ? Qu'est-ce en effet que la maladie ? un être de raison ? non assurément. Il n'y a pas de maladies sans modifications somatiques, et ces modifications une fois réalisées et fixées, pourquoi ne se transmettraient-elles pas comme les variations physiologiques ? Aussi bien elles se transmettent, et on constate cette transmission plus facilement que dans

le cas de l'hérédité physiologique. Pour ce qui est de l'hérédité physiologique en effet, les faits peuvent être plus voilés, plus contestables : bien des cas de ressemblance physique ou morale ne frappent pas également tous les esprits. Quand il s'agit au contraire de l'hérédité morbide, nulle contestation n'est possible.

Mais revenons à la folie. On est assez porté aujourd'hui à **donner à l'hérédité** une prépondérance telle, qu'elle effacerait toutes **les autres causes**. Du reste, cette façon de voir n'est pas nouvelle, et Esquirol en France, Ellis en Angleterre, ce dernier surtout, tenait cette influence pour absolument maîtresse. Il y a là certainement quelque chose de fondé, et nous sommes d'autant plus autorisés à admettre une telle vue d'esprit que dans toute une classe des maladies de la pathologie courante, elle s'impose à l'observateur le moins attentif. Aussi bien, l'importance de l'hérédité comme agent efficient de l'aliénation mentale ne saurait-elle être constatée ; et elle devient encore plus apparente, si l'on admet, ce que du reste l'observation a démontré, que toutes les névroses sont susceptibles de se transformer, engendrant la folie et pouvant elles-mêmes la reconnaître pour origine.

Faut-il pourtant considérer l'hérédité dans la folie comme la cause unique de la maladie ? C'est ce que voudraient quelques aliénistes. Pour eux, sans l'hérédité, toutes les causes occasionnelles resteraient sans influence. Ceux qui professent cette opinion invoquent à son appui, que les peines et les difficultés de la vie, par exemple, pèsent sur tous les hommes, et

que si, par suite d'impressions produites par un enchaînement d'événements malheureux, quelques-uns seulement sont frappés par la folie, c'est qu'il y avait chez eux une prédisposition spéciale, qu'ils doivent à l'hérédité. Qu'il y ait quelque chose de vrai dans une semblable manière de voir pour un certain nombre de sujets qu'atteint la folie, c'est ce qu'on ne saurait contester ; mais il est impossible d'accepter le principe dans son extrême généralisation. Si, en effet, des malades doivent à l'hérédité la faiblesse de leur organisation nerveuse qui ne leur permet pas de supporter les luttes de la vie, cette même faiblesse peut être acquise par le sujet lui-même qui, le moment des difficultés et des anxiétés venu, succombe en vertu de cette faiblesse tout individuelle.

S'il est une affection qu'on a, à bon droit, entre toutes, considérée comme pouvant être créée de toutes pièces, si je puis me servir de cette expression, c'est la paralysie générale dans la genèse de laquelle on retrouve si fréquemment une dépense exagérée de la vie, sous quelque forme que ce soit. Cependant, ici encore, nous retrouvons la même tendance à voir comme facteur presque unique de la maladie, la tare héréditaire ; mais à notre avis, là plus encore que pour la folie simple, une telle opinion commande la plus grande réserve, et nous pensons qu'on est d'autant plus autorisé à se tenir en garde contre cette façon de voir qu'il a été nécessaire, pour étayer la théorie qui en est l'expression, d'agrandir outre mesure, ce nous semble, le cadre des anomalies psychiques. Mais si nous croyons que la paralysie générale peut-être

fréquemment créée de toutes pièces, nous pensons aussi qu'il est une influence héréditaire qu'on a justement invoquée ; je veux parler des tendances héréditaires congestives dont la nature et l'évolution de la périencéphalite diffuse, expliquent parfaitement l'action prédisposante.

Quoiqu'il en soit, et avec les restrictions que nous avons faites dans les lignes précédentes, nous constaterons l'importance de l'hérédité dans la genèse de la folie ; et cela établi et accepté sans conteste, nous allons voir qu'elles sont les conditions de l'hérédité morbide, chercher à en pénétrer le mécanisme, en étudier les manifestations diverses dans la question qui nous occupe.

La possibilité de la transmission de qualités ou de défauts, non seulement du père et de la mère au fils, mais surtout de l'aïeul au petit-fils, de l'oncle au neveu avait frappé les anciens, et Montaigne exprime ainsi son admiration dans le langage pittoresque et imagé qui lui est propre : « Quel monstre, dit-il, est-ce que cette goutte de semence de quoy sommes produits, qui porte en soi les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos pères ? Cette goutte d'eau où loge-t-elle ce nombre infini de formes ? Et comment porte-t-elle ces ressemblances d'un progrès si téméraire et si déréglé, que l'arrière petit-fils répondra à son bisaïeul, le neveu à l'oncle ? » Montaigne s'étonnait à bon droit. Aujourd'hui, pouvons-nous expliquer ce mystère mieux que ne le faisait le philosophe du xvi^e siècle ? Pour ce qui est du pourquoi, nous sommes

au même point ; quant au comment, je pense qu'il n'est pas impossible de pénétrer plus avant dans la nature de ces choses, et je vais essayer de le montrer.

Voici un enfant né d'un père ayant été aliéné. Rien d'anormal dans cet enfant. Il grandit et on remarque parfois en lui quelques bizarreries de caractère, parfois encore, certaines aptitudes particulières ; mais plus souvent peut-être, rien dans sa manière d'être intellectuelle n'éveillera l'attention. Cependant le temps marche, l'âge de la puberté arrive, vient aussi le moment des luttes de la vie, et cet homme devient aliéné. Et chose plus curieuse ! il se pourra que l'affection mentale se manifeste dans les mêmes circonstances, au même âge précis que la folie s'était présentée chez le générateur. Ainsi, de longues années se sont écoulées avant que le germe de la folie déposé par le père, se soit développé, et, à un moment précis, la triste maladie apparaîtra. Comment concevoir ce temps d'arrêt, ce sommeil de la maladie ? Pourquoi la folie ne s'est-elle pas développée plus tôt et pourquoi se développe-t-elle à cet âge ? A cela, il y a bien quelque réponse à faire. On peut dire, en effet, que la folie se montrant ordinairement dans des circonstances données, par suite de causes déterminées, c'est précisément à l'époque où ces circonstances se sont produites, où cette cause est apparue, que la maladie s'est développée. Cela est juste et vrai et, dans certaines conditions, cette explication sera suffisante. Mais que ces causes accidentelles ne se produisent pas et que cependant la folie se rencontre, et voici que le problème reparaît dans toute son obscurité. Est-ce à

dire que nous ne puissions, je ne dis pas en pénétrer l'essence, mais en établir au moins nettement les données ? J'avoue que je crois que l'on peut entrevoir ici le comment des choses.

Il faudrait avoir un esprit bien peu philosophique pour ne voir dans l'œuf qu'un amas de cellules. Oui, il y a bien là un amas de cellules, qui tout à l'heure vont se diviser, se segmenter; mais il y a plus, il y a dans cet œuf une virtualité, c'est-à-dire, quelque chose qui le fera évoluer dans un sens nécessaire. C'est un microcosme que cet œuf, et ce microcosme grandira dans un sens donné, presque prévu; il renferme en lui ce qu'il sera un jour. Que dis-je? ce qu'il sera, il l'est déjà, non en fait, mais en puissance. De telle sorte que l'œuf humain peut être considéré comme une sorte d'équation physiologique qui, dès qu'elle est posée, contient une série de transformations, que l'évolution vitale en dégage nécessairement et qui aboutit à une transformation ultime, celle-là, définitive; transformation qui parfois, disons-le en passant, demandera pour se produire deux générations. Il me semble que cette manière d'envisager l'évolution des êtres organisés, nous fait mieux saisir le fait si singulier de l'apparition chez certains individus à certaine époque de la vie, de tels et tels phénomènes jusque-là parfaitement latents.

Mais il y a plusieurs sortes d'hérédité, dont il n'est peut-être pas inutile de dire un mot, indiquant leur mode d'action, leur mécanisme, en quelque sorte. L'hérédité directe se conçoit facilement, le produit recevant directement l'influence des parents. L'héré-

dité en retour, qui comprend les faits où la maladie saute une génération, n'est guère plus difficile à saisir : ce n'est là, en somme, qu'un cas de l'hérédité directe, la prédisposition malade étant demeurée latente chez le premier produit pour se développer à la génération suivante. L'hérédité collatérale paraît tout d'abord d'une explication plus délicate, et l'on voit moins bien comment un oncle peut transmettre au neveu, par exemple, une affection similaire. Mais l'esprit sera vite satisfait si l'on fait remonter à l'aïeul la première disposition malade qui, se développant chez l'un des fils et demeurant latente chez l'autre, viendra à se manifester cependant dans la descendance de ce dernier.

Mais ce n'est là qu'une exposition sommaire de la théorie des diverses hérédités et la question me paraît demander, pour être bien comprise, de plus amples développements, au moins en ce qui a trait à l'hérédité en retour et à l'hérédité collatérale. Occupons-nous tout d'abord de l'hérédité en retour.

On a écrit et j'ai répété moi-même que les faits d'atavisme se pourraient peut-être mieux comprendre, maintenant que l'on connaît les phénomènes de la génération alternante. Mais il me semble que l'on peut donner des faits de l'hérédité en retour une autre explication.

Soit une première génération ; l'un des générateurs A a été touché par la folie, B, l'autre générateur, est parfaitement sain d'esprit. Le produit pourra avoir hérité de A une prédisposition malade, prédisposition qui aura été neutralisée par l'influence de B que

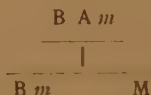
je supposerai prépondérante, ce que nous représenterons ainsi B a. Mais cette tendance malade *a*, qui a été contrebalancée par B peut se développer à la seconde génération, si le second générateur n'apporte pas, comme il est arrivé à la première génération, une tendance neutralisante suffisante, si surtout il apporte une tendance semblable. A supposer même que le second générateur ait cette constitution contraire éminemment favorable, comme l'étude des phénomènes de la génération nous montre des cas où le produit n'hérite guère que des tendances de l'un des deux générateurs, la tendance B a pourra être reproduite intégralement, et les causes occasionnelles pourront amener l'évolution de la prédisposition malade restée silencieuse à la première génération. Nous aurons ainsi finalement dans le petit-fils l'état mental A de l'aïeul, ce que représente le schème suivant.

$$\begin{array}{c}
 A \quad B \\
 \hline
 | \\
 B \ a \quad C \text{ ou } C \ a \\
 \hline
 | \\
 A
 \end{array}$$

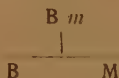
Si, comme nous le croyons, nous avons donné des faits de l'hérédité en retour un tableau satisfaisant, nous espérons ne pas rendre avec moins de clarté, les lois plus compliquées en apparence de l'hérédité collatérale.

Supposons deux générateurs dont l'un A est doué d'une virtualité malade que j'appellerai *m* et l'autre B parfaitement sain. Supposons également deux pro-

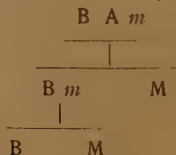
duits. Chez l'un la virtualité malade de A a été transmise, mais est demeurée neutralisée par l'influence de B et aussi, si l'on veut, par l'absence de causes occasionnelles; l'autre, au contraire, n'a reçu de B qu'une influence neutralisante, insuffisante ou nulle, si l'on veut aussi, des causes occasionnelles puissantes sont intervenues, et nous avons un produit malade que j'appellerai M. Nous pourrions représenter une génération ainsi qu'il suit :



Supposons maintenant B m transmettant la virtualité m, à l'un de ses produits, et la maladie se développant chez ce dernier, tandis que l'autre est indemne de toute tare par l'influence définitive d'un générateur sain, nous aurons le résultat suivant :



Ce qui nous donnera pour le schéma complet :



C'est-à-dire le neveu reproduisant l'état malade de l'oncle.

L'importance de l'hérédité dans la genèse des affections mentales et nerveuses et le fait que cette hérédité n'est pas absolument constante, a dû faire rechercher à quels signes on pouvait, parmi les enfants des névrosiques, distinguer les prédisposés à la maladie de ceux qui avaient des chances d'échapper à la néfaste influence. Il semble naturel de penser que l'hérédité morbide doive suivre, dans le cas présent, l'hérédité des traits. Cependant, il y a de longues années déjà, un médecin de mérite distingué a produit des faits nombreux conduisant à une conclusion différente. Aux prédisposés, la dissemblance ; aux indemnes, la similitude des traits : telle serait, d'après M. Moreau, de Tours, la loi de l'hérédité névrosique¹. Cette façon de voir ne paraît pas avoir été généralement acceptée, et il semble qu'il y ait là comme un paradoxe dont il était intéressant de chercher l'explication. Or cette explication, d'après quelques faits qui se sont présentés à mon observation me paraît pouvoir être trouvée dans cette particularité qu'il y a deux sortes de ressemblances : la ressemblance plastique, celle des traits, des formes du visage, la plus facile à constater, parce qu'elle est la plus évidente, la plus matérielle, et la physionomie, cette dernière consistant dans le jeu des muscles, dans l'expression des traits, l'attitude même, dans ce qu'on nomme enfin dans le langage courant, l'air de famille. Mais qui ne voit que cette dernière ressemblance est celle qui est le plus en rapport avec l'être intellectuel et moral, la physionomie

¹ J. Moreau (de Tours), Mémoire présenté à l'Académie des sciences (*Union médicale*, avril 1852).

étant, pour ainsi dire, le langage du corps, l'accent de l'être et, comme le système nerveux traduit au dehors. Il y a donc lieu de supposer que dans les cas, où l'on a signalé l'antagonisme des ressemblances physique et morale dans la question des transmissions héréditaires, on s'est préoccupé surtout de la ressemblance plastique et non de la physionomie, et qu'une étude attentive montrera dans bien des cas, ainsi que j'ai pu l'observer assez souvent, chez l'ascendant et le descendant doués des mêmes tendances malades nerveuses, la ressemblance physique s'accusant avec ou sans la conformité des traits, de la façon que je viens d'exposer, c'est-à-dire par la ressemblance de la physionomie.

Mariages consanguins. — Les mariages consanguins ont une influence incontestable sur la production de la folie. Outre que chez les produits de tels mariages, on rencontre fréquemment des exemples de surdi-mutité, d'anomalies organiques (polydactylie, albinisme) d'affections du système osseux, de scrofulé, etc., on y trouve aussi des cas d'idiotie, d'imbécillité, d'aliénation mentale. On comprend, du reste, qu'il doit en être ainsi, puisque, en admettant dans la race quelque tendance encore obscure et latente aux affections du système nerveux, cette tendance s'accuse et s'augmente par le fait de l'union de deux individus doués des mêmes aptitudes morbides. Si maintenant, il ne s'agit pas seulement d'une simple prédisposition malade, s'il y a eu déjà dans les familles consanguines qui s'unissent des cas d'aliéna-

tion mentale, c'est alors surtout que ces unions sont funestes au point de vue de la production de la folie. Mais je n'ai pas à insister beaucoup sur ces faits qui ne sont, en somme, qu'un cas particulier des lois de l'hérédité en général¹.

Alcoolisme des parents. — Tout près de l'hérédité, on doit placer parmi les causes de la folie les excès alcooliques commis par les parents. Cette cause est malheureusement trop fréquente, surtout dans certaines classes de la société. Tantôt un seul des conjoints est adonné à l'ivrognerie, tantôt tous les deux ont cette funeste habitude. On comprend facilement que ce dernier cas est le plus défavorable. Sur cin-

¹ Si cependant on pouvait avoir des doutes sur l'influence de cette cause, les faits signalés par M. Arthaud, dans sa *Relation d'une hystéro-démonopathie observée à Morzine*, me paraissent de nature à satisfaire les plus exigeants. Après avoir indiqué l'isolement de la commune de Morzine et son accès difficile, l'auteur continue comme il suit : « De cette difficulté de communication est résulté de tout temps une sorte d'isolement de la population de Morzine, qui n'a pu rechercher au loin des alliances; de là, la multiplicité des mariages entre consanguins, que cette disposition géographique m'avait fait pressentir, qui avait reçu pour moi un commencement de preuve par l'observation du grand nombre de familles portant le même nom, et dont j'ai pu obtenir une confirmation évidente en compulsant les registres des mariages où j'ai trouvé que sur quatre-vingt-une unions contractées dans l'espace de huit ans, de 1852 à 1858, dix-neuf avaient nécessité des dispenses pour cause de parenté entre les conjoints. Les affections nerveuses de tout genre sont au nombre de celles qui se propagent le plus sûrement par voie héréditaire. Dans le cas actuel, nous constatons évidemment ce genre de prédisposition; dix-huit observations sur vingt-neuf ne laissent aucun doute à cet égard. Elle acquiert, à mon avis, une puissance d'action plus grande, par suite des mariages entre consanguins, dont j'ai signalé plus haut la proportion considérable, en indiquant les circonstances qui les favorisent à Morzine. »

quante-six cas d'idiotie, M. Moreau a rencontré douze fois des habitudes alcooliques chez les parents. Guislain a constaté le fait de toute une génération d'aliénés, tirant son origine d'une mère, qui, pendant toute une série d'années, avait été, pour ainsi dire, dans un état d'ivresse continuelle. Il n'y avait chez les ascendants de cette femme aucun cas d'aliénation, le mari, de son côté, était complètement indemne. C'était donc bien aux habitudes bachiques de cette malheureuse femme qu'il fallait attribuer la dégénérescence maladive de sa descendance ¹. Enfin des recherches faites par M. Auguste Voisin à la Salpêtrière, il résulte qu'un grand nombre d'enfants idiots ou épileptiques doivent le jour à des parents en état d'alcoolisme chronique.

Mais si l'ivrognerie chez les parents suffit, en temps qu'habitude, pour engendrer chez les descendants la folie ou les diverses névroses qui lui sont liées si souvent; il est des circonstances particulières qui ont une influence plus directe sur les dispositions morbides des enfants nés dans ces circonstances. Je veux parler de l'état d'ébriété du père ou de la mère au moment de la conception de l'enfant. C'est encore M. Voisin qui nous fournira dans cette question des faits, hélas, trop éloquents. Sur 17 cas d'enfants ayant été conçus pendant l'ivresse des parents, l'éminent médecin de la Salpêtrière a rencontré. 3 idiots, 2 épileptiques, 11 enfants morts de convulsions en bas âge et 1 enfant atteint de myélite chronique.

¹ Voir à la fin du volume, note B.

Accès antérieurs. — Si, comme nous l'avons vu plus haut, l'hérédité se rencontre souvent comme cause de folie, les accès antérieurement éprouvés n'exercent pas une moins funeste influence. Du reste, l'action de cette cause se montre surtout chez les aliénés chez lesquels on peut constater une tare héréditaire. Quand la folie a éclaté chez des sujets exempts de tout vice originaire au point de vue de l'état mental, qu'il s'est agi d'un trouble psychique dû à une vive émotion, par exemple, et que la forme malade a été essentiellement aiguë, la manie, je suppose, il n'est pas rare de voir les malades guéris pour toujours. Mais il n'en est pas de même dans la circonstance que j'indiquais plus haut. On en comprend facilement la raison. Comme le sujet a reçu une prédisposition malade, ce qui, chez une organisation complètement indemne, passerait inaperçu, suffit à ramener un état pathologique que le pauvre malade guéri n'est pas sans redouter un peu. Aussi, dans ces cas spéciaux, toutes les émotions, tous les excès, tout ce qui, chez un sujet dont l'intégrité mentale héréditaire serait complète, pourrait paraître indifférent, doit être soigneusement évité par la personne qui ne jouirait pas de cette heureuse intégrité. Enfin, il y a encore fréquemment dans les aliénations qui se produisent dans les circonstances que je viens de dire cette particularité spéciale, que les accès se répètent avec une similitude de type presque fatale : mêmes troubles précurseurs, même genre de folie, même rythme, si je puis me servir de cette expression, dans la maladie.

Age. — A l'exception de l'idiotie et du crétinisme, liés à une malformation congénitale, et de dégénérescences moins apparentes, les maladies de l'esprit sont très rares dans l'enfance. On les rencontre néanmoins, et dans un travail bien compris, M. Brierre de Boismont a réuni un certain nombre de faits, qui ne laissent aucun doute à cet égard¹. Mais je le répète, ces cas sont assez rares et c'est précisément vers la puberté que l'on commence à trouver certains troubles psychiques qui paraissent liés parfois à l'évolution physiologique qui s'accomplit alors chez l'homme et chez la femme. Un monde nouveau s'ouvre pour le jeune homme et pour la jeune fille, et des pensées et des désirs, jusque là inconnus, se révèlent, qui ne laissent pas d'apporter parfois quelque trouble dans l'équilibre mental. C'est alors que l'amour avec ses mirages, ses rêves et ses déceptions donne naissance à certaines formes de folie; c'est alors aussi, au moins tel est le résultat de mon expérience, que les idées de scrupule, les terreurs religieuses exercent peut-être le plus de ravage.

Si nous rencontrons dans la jeunesse un certain nombre de cas de folie, c'est dans l'âge moyen de la vie que cette terrible affection se présente le plus fréquemment. De la puberté à trente ans le nombre des aliénations augmente déjà; mais c'est de trente à soixante ans que les cas se pressent dans les relevés statistiques avec un maximum particulièrement accusé

¹ Brierre de Boismont, Recherches sur l'aliénation mentale des enfants et particulièrement des jeunes gens (*Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1858, t. X).

de trente à cinquante ans. Le fait n'a rien qui puisse nous étonner. C'est, en somme, à l'âge moyen de la vie que celle-ci se présente avec toutes ses charges, ses incertitudes, ses préoccupations et il faut le dire aussi ses excès et principalement les excès alcooliques. Une autre raison qui fait de cette période un moment spécial de troubles dans la vie mentale réside en ce fait, que c'est entre quarante-cinq et cinquante ans que se produit pour la femme une crise physiologique qui retentit si fréquemment sur ses facultés mentales.

De même que dans la première période de la vie, la folie est relativement rare à partir de soixante ans. On voit dans tous les relevés statistiques les cas de folie proprement dite devenir de moins en moins nombreux et faire place à des lésions des centres nerveux qu'accompagne fréquemment un affaiblissement plus ou moins marqué des facultés intellectuelles.

Il n'est pas sans intérêt de savoir quelles sont les affections mentales qui s'offrent le plus ordinairement dans les diverses périodes de l'existence. Or, si nous nous livrons à cette recherche, nous voyons que certaines formes délirantes prédominent aux différents âges. C'est ainsi que le plus grand nombre des manies se développent dans la période de vingt à trente ans. La lypémanie se montre bien entre ces mêmes limites, mais nous voyons les cas augmenter singulièrement entre trente et quarante-cinq ans. Les délires systématisés consistant en idées de persécution apparaissent déjà de vingt à trente ans, accompagnées ou non de conceptions ambitieuses, puis de trente à quarante-cinq ans les délires organisés

deviennent plus nombreux. Enfin nous rencontrons encore du délire de persécution dans les périodes suivantes et jusqu'à soixante ans; mais alors il est fréquemment compliqué de démence. Le champ des délires organisés, si je puis me servir de cette expression, est donc extrêmement étendu, bien que ces délires s'accumulent, en quelque sorte, dans l'espace compris entre la trentième et la quarante-cinquième année. Pour ce qui est de la paralysie générale, l'âge le moins élevé où nous l'ayons rencontrée est vingt-sept ans. Elle augmente ensuite pour devenir extrêmement fréquente de trente-cinq à cinquante ans; puis nous la voyons disparaître presque complètement vers l'âge de soixante ans. Alors commencent à se montrer les démences séniles et organiques dont nous parlions tout à l'heure.

Une question se présente naturellement ici : l'âge de la folie est-il le même que celui du crime ou, en d'autres termes, l'époque de la vie où l'homme est le plus prédisposé à la folie est-elle aussi celle où il devient le plus facilement criminel. Or les intéressantes recherches faites sur ce sujet par Quételet nous montrent que le penchant au crime atteint son maximum vers l'âge de vingt-cinq ans, époque du développement complet de l'organisation physique. Les facultés morales qui évoluent plus lentement que les facultés physiques viennent ensuite atténuer le penchant aux actes criminels, penchant qui va diminuant de plus en plus par l'affaiblissement de la force physique et l'amortissement des passions. Ce parallèle dans les genèses de l'aliénation mentale et du

crime montre tout ce qu'a de complètement erroné l'opinion émise par certains écrivains qui ont considéré la folie comme une sorte de dérivatif au crime. Pour les écrivains auxquels je fais ici allusion, un certain nombre d'individus seraient enlevés au crime par la folie ou, si l'on veut exprimer la même idée en d'autres termes, les passions conduiraient tantôt au crime, tantôt à la folie qui serait ainsi et nécessairement le résultat du vice. Rien n'est moins justifié dans son expression générale et exclusive, qu'une telle manière de voir. Ce qui est vrai, c'est que faisant abstraction, bien entendu, des aliénations engendrées par les excès de toute sorte, ce sont précisément les meilleures qualités du cœur, les sentiments les plus honorables qui, rendant l'homme sensible aux atteintes imméritées de la fortune ou aux malheurs de ceux qui l'entourent, amènent chez lui la perte de la raison. Voilà ce qu'il importe de dire et de dire très haut pour augmenter la commisération que mérite une infortune absolument respectable.

Sexe. — L'âge a donc une influence sur les formes de la folie ; le sexe joue également dans les affections mentales un rôle, du reste, facile à comprendre. Du fait de son organisation, la femme est sujette à des fonctions spéciales qui retentissent sur l'économie toute entière et fréquemment d'une façon plus particulière sur l'organe encéphalique. Outre certains troubles mentaux non absolument rares lors de l'établissement du flux cataménial, la cessation de la fonction menstruelle est assez souvent chez la femme

la cause de la perte de la raison, ainsi que nous l'avons déjà indiqué. Enfin les phénomènes de la gestation et de la parturition viennent encore fournir un contingent très sérieux à la statistique de la folie.

Mais ce n'est pas seulement dans la genèse de la folie que se constate l'action de la constitution propre à la femme ; dans la folie confirmée, quelle que soit la cause qui l'ait produite, nous voyons cette action s'accuser également d'une façon très marquée. On sait qu'un grand nombre d'aliénées sont sujettes à de violents accès d'agitation. Or cette agitation se montre fréquemment aux époques menstruelles et, en tous cas, à ce moment elle est toujours plus vive. C'est pour cette même raison que dans les asiles, les divisions des femmes agitées offrent toujours une agitation plus grande que les divisions similaires de la population masculine. Et, en effet, parmi les femmes aliénées, il en est toujours quelques-unes se trouvant à l'époque du flux cataménial et, par suite, agitées : ces agitées excitent leurs compagnes et toute une division ne tarde pas à présenter l'aspect si pénible d'une foule en fureur.

Quand j'aurai dit que les folies hystériques sans être exclusivement propres aux femmes sont chez elles infiniment plus fréquentes que dans le sexe masculin, j'aurai indiqué les principaux caractères que la folie emprunte chez la femme à l'organisation spéciale de celle qui en est atteinte.

L'homme est loin de présenter dans les formes délirantes liées à son organisation quelque chose d'aussi particulier que ce que nous venons d'observer chez

la femme. Après avoir relevé les folies dépendant de la spermatorrhée, il ne reste plus qu'une très grave affection qui paraît, non pas propre à l'homme exclusivement, mais singulièrement prédominante dans le sexe masculin : je veux parler de la paralysie générale, maladie des plus graves et qui, non seulement offre les chances de guérison les plus minimes, mais qui abrège la vie des malades. Aussi, les paralytiques forment-ils toujours et principalement dans les centres populeux, tant à cause de leur nombre que de la durée relativement courte de leur maladie, la catégorie d'aliénés qui fournit le plus de décès après un court séjour dans les établissements. C'est en raison de ce fait, du reste, et de la fréquence beaucoup plus grande de la paralysie générale chez l'homme que chez la femme, que dans tous les asiles où l'on reçoit des aliénés des deux sexes, on voit la population augmenter chez les femmes d'une façon beaucoup plus rapide qu'elle ne le fait chez les hommes. Dans les pensionnats consacrés aux aliénés des classes aisées le fait est encore plus frappant. Dans les classes favorisées de la fortune, la paralysie, fréquente chez l'homme, est chez la femme excessivement rare, et l'on voit dans le même espace de temps le contingent masculin se renouveler deux ou trois fois, alors que chez les femmes la population restera stationnaire, exempte qu'elle est de ces décès paralytiques qui font des vides si rapides dans la population masculine des pensionnats.

Célibat. — C'est un fait assez généralement admis

que le célibat prédispose à la perte de la raison. Cela est exact, je crois, dans une certaine mesure et avec quelques restrictions. Il est absolument certain que les conditions du célibataire livré aux excès et aux irrégularités de la vie des grandes villes sont absolument mauvaises pour la conservation de l'intégrité mentale. Mais ce n'est pas du fait même du célibat que la situation de l'isolé dans la vie est dangereuse ; c'est par suite des excès qu'il commet, du manque de soins auxquels le condamne son isolement. Que le célibataire jouisse du bien-être et de la sécurité que procure la fortune ou simplement l'aisance, qu'il se garde des excès, et sa vie mentale sera alors très sûrement sauvegardée. C'est là le fait de bon nombre de savants que l'amour des choses de l'esprit et la poursuite des problèmes si attrayants que nous offre la contemplation de la nature a tenus en dehors du mariage. Que si maintenant on veut bien considérer que beaucoup de célibataires sont exclus de la vie matrimoniale par la raison même de leur insuffisance mentale qui les empêche de se créer une famille, on verra alors que si l'influence du célibat est dans de certaines circonstances favorable au développement de la folie, on aurait tort de donner à cette cause toute l'importance que le grand nombre des aliénés célibataires semble autoriser à lui attribuer tout d'abord. On peut remarquer que dans l'examen de la question du célibat comme cause prédisposante de la folie, je n'ai pas fait entrer en ligne de compte les satisfactions du besoin sexuel qui, dans la plupart des cas, n'a rien à voir ici.

Mariage. — Le mariage est la condition ordinaire de l'homme et son action est sûrement favorable à la santé de l'esprit. Mais ici encore on doit établir une distinction entre les mariages où l'affection et les qualités sont communes et les unions mal assorties ; car ces dernières sont certainement un des éléments les plus défavorables à la conservation de l'intégrité mentale. Est-ce à dire que même dans le cas d'unions bien assorties il ne naîtra pas des conditions mêmes du mariage des circonstances pénibles et inévitables, capables de frapper douloureusement un système nerveux prédisposé, ou simplement une nature délicate, craintive, douée de peu de résistance ? Pour le croire, il faudrait connaître bien peu la vie et le disparate tissu de biens et de maux dont elle est formée. Les préoccupations qu'entraînent une famille à soutenir, les maladies des enfants, les mille et mille événements imprévus qui viennent frapper le père et la mère dans ceux qui leur sont chers, agrandissant pour eux le champ de la douleur et de la souffrance, toutes ces causes viennent assurément restreindre l'influence heureuse du mariage sur la conservation de la santé intellectuelle. Néanmoins, il ne faut pas l'oublier, une souffrance partagée est une souffrance atténuée et là est, à mon sens, le côté par lequel le mariage peut être regardé comme un préservatif de la folie. Que si maintenant on considère que la vie des gens mariés est ordinairement plus régulière, mieux agencée, plus sûre que celle des célibataires, on appréciera à sa juste valeur l'action du mariage dans la question qui nous occupe.

Veuvage. — Le veuvage est encore une des conditions que nous devons examiner au point de vue de la genèse de la folie. Or, la statistique nous apprend que le nombre des veufs est relativement assez élevé parmi les sujets atteints d'aliénation mentale. On le comprend facilement, surtout quand il s'agit de classes dénuées des biens de la fortune. Pour les hommes, la femme absente, c'est une vie moins régulière qui commence, tout au moins mal ordonnée; pour les femmes, c'est un soutien qui manque, une diminution dans les ressources matérielles, parfois même la plus affreuse misère; toutes conditions qui expliquent parfaitement bien l'action funeste du veuvage dans la question que nous traitons ici.

Instruction. — Quelle est l'influence de l'instruction sur la santé de l'esprit? Il est certain qu'une instruction complète, développant harmonieusement toutes les facultés, place l'homme dans d'excellentes conditions de santé intellectuelle. Par contre, je ne saurais regarder comme douteux que des connaissances acquises au hasard, sans méthode et mal digérées, si je puis dire, n'offrent que de mauvaises conditions au point de vue de la résistance intellectuelle aux influences nocives. Le travail intellectuel lui-même, l'acquisition des connaissances doit être surveillée et mesurée. Il ne faut pas seulement consulter la bonne volonté de celui qui étudie, mais apprécier la force et la qualité de son esprit. C'est faute de cette appréciation prudente, que l'on a pu voir ces faits de surmenage intellectuel que l'on a récemment signalés.

Sans tenir compte des facultés du sujet, de sa qualité mentale, on donne à son esprit plus qu'il ne peut porter. La famille voit ses ambitions satisfaites, les diplômes, les brevets sont obtenus ; mais l'esprit est brisé. C'est là l'abus. Quant à l'instruction, pour étendue qu'elle soit, si elle est en rapport avec les facultés mentales du sujet, elle ne saurait être considérée, je le répète, que comme favorable au bon fonctionnement du cerveau.

Que si maintenant nous envisageons une instruction plus modeste, je crois qu'ici encore cette instruction peut avoir une influence au moins médiate, quant à la production de la folie. Ce ne sera peut-être pas alors le développement même des facultés qui donnera à l'esprit plus de résistance en face des luttes et des difficultés de la vie ; mais il est certain qu'une instruction même très élémentaire, comme celle qui consiste dans la connaissance de la lecture et de l'écriture, place celui qui la possède dans des conditions de vie meilleures que ceux qui en sont privés, en leur permettant d'occuper des positions modestes assurément, mais plus avantageuses que celles auxquelles peuvent prétendre des hommes complètement illettrés. C'est ainsi, ce me semble, que la question de l'influence de l'instruction doit être étudiée.

Du reste, je dois le dire, l'instruction n'a peut-être pas, à l'endroit de la conservation de la santé de l'esprit une importance aussi grande, qu'on serait tout d'abord porté à l'admettre. Il est une donnée qu'on néglige assez généralement et qui bien plus que l'instruction exerce une influence préservatrice au point

de vue de la folie : je veux parler de l'éducation. Qu'un homme sache un peu plus ou un peu moins de latin et de grec, qu'il ait sur les sciences des notions plus ou moins étendues, cela importe moins pour sa santé intellectuelle que d'être pourvu d'un caractère ferme, aguerri, capable d'envisager avec courage et résolution les difficultés de la vie. Malheureusement, cette valeur du caractère n'est guère susceptible d'être mesurée et chiffrée, et sur ce point la statistique demeure nécessairement absolument muette.

Professions. — L'étude des professions a dans toutes les maladies au point de vue étiologique une sérieuse valeur et l'on en comprendra facilement la raison. Certaines professions, en effet, exposent ceux qui les exercent à des influences manifestement nocives, soit du fait des matières délétères que les ouvriers qui exercent ces professions sont appelés à employer, soit encore par les conditions climatériques mauvaises auxquelles ils sont nécessairement soumis. Ces sortes d'influence peuvent aussi se constater dans la genèse de la folie, et il n'est pas absolument rare que l'on ait à noter certaines aliénations où l'emploi de substances nuisibles comme le plomb par exemple, l'inhalation de certains gaz, comme l'oxyde de carbone, ou encore l'exposition constante à une température surélevée peuvent être à bon droit incriminés. Mais ce n'est là qu'un des côtés de la question, le plus spécial, le plus topique assurément, mais peut-être aussi le plus étroit au point de vue de l'étiologie de la folie. Pour peu qu'on ait porté une attention réfléchie sur ces

problèmes complexes, on voit que si l'exercice même de la profession est capable de donner naissance à des troubles particuliers et en un rapport exact avec elle, les mœurs, les habitudes ordinaires à certaines professions ont une importance beaucoup plus grande, quand il s'agit de la conservation de la santé physique et mentale. Il n'est pas nécessaire d'avoir fait une étude bien approfondie de la statistique et de la physique sociales pour savoir que certains artisans, sont, en quelque sorte, fatalement entraînés aux excès alcooliques et que des excès d'un autre genre se rencontrent fréquemment dans d'autres professions; qu'enfin les difficultés de la vie, la modicité des ressources, la succession des chômages à l'abondance du travail sont des accidents ordinaires et comme l'accompagnement nécessaire de l'exercice de certains métiers : toutes circonstances, qui plus que la profession elle-même me paraissent souvent devoir être invoquées dans la production de la folie. C'est par ce côté tout spécial que les professions viennent fournir à l'étude des causes des éléments qu'on aurait tort de négliger et dont une analyse attentive permet parfois de déterminer avec précision l'influence.

Maladies. Épilepsie. — Il est certaines affections du système nerveux qui sont fréquemment accompagnées de désordres psychiques, l'épilepsie, l'hystérie, la chorée. Les lésions organiques du cerveau, fournissent également chaque année un certain contingent à la population des asiles. Enfin la vieillesse même peut amener dans les facultés un affaiblissement pro-

gressif aboutissant un moment donné à un état de démence complet.

L'épilepsie ne mène pas constamment et inévitablement à la folie ; mais ce triste résultat se présente malheureusement encore assez souvent, qu'il s'agisse de l'épilepsie à grandes attaques ou que l'affection se révèle seulement par de simples vertiges. Trousseau avait pensé que les vertiges conduisaient plus rapidement et plus sûrement à la folie que les grandes crises ¹. Ce que j'ai vu ne confirme toujours pas cette manière de voir ; mais ce qui est certain, c'est que l'épileptique voit à peu près constamment, au bout d'un certain temps, quelle que soit la forme spéciale de l'affection dont il est atteint, ses facultés s'affaiblir. Très fréquemment encore des crises d'agitation maniaques succèdent aux crises convulsives, lorsque celles-ci se présentent en série, et c'est là une des circonstances qui amènent le plus souvent les épileptiques dans les asiles. Enfin il n'est pas absolument rare de voir la maladie comitiale provoquer chez ceux qui sont en puissance de cette redoutable affection, des actes nocifs qui ont pour caractère une irrésistibilité absolue.

Quant à la genèse de l'épilepsie elle-même, je dirai que le plus souvent cette maladie provient d'une tare héréditaire. Quelquefois cependant, elle est créée de toutes pièces et résulte, comme j'ai eu parfois l'occasion de le constater, d'une violence extérieure ayant intéressé plus ou moins directement l'organe encépha-

- ¹ Trousseau, *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*.

lique. Je citerai, entre autres faits, celui d'un de mes malades qui, ayant reçu au temps de son service militaire une blessure de la voûte palatine, a vu des crises épileptiques se développer chez lui à la suite de ce grave accident.

Faut-il admettre la peur, une frayeur subite, si souvent invoquées par les familles, comme cause de l'affection comitiale? Comme cause occasionnelle, oui; comme cause réellement efficiente, exclusivement génératrice, la question est le plus souvent douteuse. Qu'une vive frayeur ne puisse donner naissance à une névrose et même à une névrose de la gravité de l'épilepsie, c'est ce qu'il serait peut-être téméraire d'affirmer. Mais il y a lieu de penser que sans une prédisposition spéciale, sans un terrain pour ainsi dire préparé, la maladie ne se serait pas développée. Du reste, nous avons aujourd'hui dans les remarques si justes, d'une observation si profondément vraie, de Lasségue sur le caractère asymétrique de la face chez les épileptiques, un signe qui permettra souvent de juger du caractère congénital de la maladie, et dans plusieurs de ces cas où la frayeur est alléguée, on rencontre cette asymétrie faciale.

Hystérie. — De même que l'épilepsie, l'hystérie donne souvent naissance à des troubles psychiques. Toutes les hystériques ne deviennent pas folles, mais presque toutes ont une tournure d'esprit spécial, et quelques-unes présentent un véritable délire revêtant des formes assez variées, mais empruntant à la maladie génératrice un cachet qui lui est propre.

Nous avons, à plusieurs reprises, parlé dans cet ouvrage de la folie hystérique et nous en avons esquissé les traits, nous n'y reviendrons pas dans ce chapitre où il nous suffisait d'indiquer la folie comme une des manifestations morbides à laquelle l'hystérie peut donner naissance.

Chorée. — Il est encore une autre affection du système nerveux dans laquelle les troubles intellectuels ne sont pas rares : c'est la Chorée. Tantôt le jeune malade se montre tout d'abord indocile, il pleure et rit sans motifs, il est emporté, étrange. Plus tard, des hallucinations, principalement des hallucinations de la sensibilité peuvent être observées. Quelquefois encore, on constate de véritables impulsions se traduisant par des actes ou des cris bizarres, que le patient ne peut réprimer. Dans les cas les plus graves, il s'agit de véritables accès de manie. Ces accès, parfois assez violents pour avoir une issue funeste, peuvent aussi guérir ou se terminer par l'état chronique.

Ataxie locomotrice. — L'ataxie locomotrice progressive donne assez souvent naissance à des troubles psychiques qui ne s'offrent pas toujours sous le même aspect. Le plus ordinairement, il s'agit d'un délire de persécution avec illusions et hallucinations. Les malades attribuent à des ennemis imaginaires les douleurs provoquées par l'affection médullaire dont ils sont atteints : ce sont là de véritables illusions. Mais ce n'est pas tout et l'on rencontre des patients qui entendent leurs ennemis parler dans les plafonds, qui les voient, bien que quelques-uns soient aveugles,

venir les tourmenter. Enfin, on assiste encore dans quelques circonstances à cette évolution délirante, si fréquente dans le délire de persécution, qui fait que des idées ambitieuses viennent accompagner les idées de persécution.

Dans d'autres cas il s'agit d'un délire plus général, un vrai délire lypémanique, souvent avec anxiété, idées de ruine, de damnation et parfois des idées de suicide.

Enfin, une forme mentale qu'engendre par son évolution l'ataxie locomotrice, consiste en une véritable démence offrant les traits un peu altérés de la démence paralytique. Les malades avec les troubles moteurs de la paralysie générale ont des idées ambitieuses plus incohérentes, moins tenaces, quoi qu'on en ait dit, et aussi des idées de persécution; mais alors les idées de persécution de la démence, c'est-à-dire vagues, fugaces, changeantes. Tels sont les traits sous lesquels une attentive observation personnelle m'a fait voir les états délirants nés sous l'influence de l'ataxie locomotrice progressive.

Lésions organiques du cerveau. — Quant aux lésions de l'organe encéphalique qui donnent naissance à l'aliénation mentale, elles peuvent être extrêmement diverses, bien que celles que l'on rencontre peut-être le plus souvent à l'origine soient les hémorragies cérébrales. Un grand nombre de déments organiques ont eu ce qu'on appelle une attaque, et à la suite d'un accident de ce genre, parfois de plusieurs, d'une façon plus ou moins lente, s'est accentué chaque jour davantage l'affaiblissement des facultés que l'entou-

rage du malade n'avait pas manqué de constater, souvent dès la première atteinte. Puis il arrive que de la perversion des sentiments et des instincts, de l'excitation, du délire des actes apparaissent, et c'est alors que devient nécessaire l'internement dans les asiles de ces pauvres incurables dont l'agitation peut être calmée, mais que la nature de la lésion cérébrale dont ils sont porteurs condamne irrévocablement en raison de son incurabilité absolue.

Progrès de l'âge. — Les progrès de l'âge apportent dans l'organisme humain des changements inévitables. Les muscles s'affaiblissent, les mouvements sont moins sûrs et moins précis, les sens s'émoussent, tous les organes en général fonctionnent mal. Le cerveau n'échappe pas à cet affaiblissement de tous les appareils, et l'on voit des modifications se produire qui indiquent que, lui aussi, il cède peu à peu et s'use. La perte de la mémoire, un jugement moins droit, un enchaînement moins logique des idées, des changements parfois étranges dans les opinions et dans le caractère sont des signes non équivoques de l'affaiblissement du cerveau. Enfin des vivacités sans motifs, des accès de violence, des actes dangereux et quelquefois immoraux viennent encore témoigner de la régression mentale du sujet. Les aberrations intellectuelles d'un cerveau usé se comprennent facilement. Il est peut-être plus difficile d'expliquer la perversion des sentiments et des instincts que l'on constate assez souvent dans ces circonstances, bien qu'on puisse concevoir cependant que les penchants et les instincts

contenus et dirigés alors que l'intelligence était entière, se montrent maintenant librement, en quelque sorte, s'accusant encore par une sorte de relief au milieu des manifestations intellectuelles si pauvres du malade en démence.

Outre les lésions organiques du cerveau et les affections du système nerveux dont nous venons de parler, il est d'autres maladies qui exercent parfois une influence funeste sur la santé de l'esprit. De ces maladies, la fièvre typhoïde nous occupera tout d'abord.

Fièvre typhoïde. — Mon père est avec Chomel et Louis un des premiers auteurs ayant signalé et décrit les délires consécutifs à la fièvre typhoïde, délires qu'il a rattachés à l'état anémique du sang, que laisse si souvent après elle cette grave affection. Depuis, Leudet, Sauvet, Thore, Schlager, Tüngel ont rapporté des faits semblables. Sans que ce délire ait quelque chose de constant dans sa forme, on voit pourtant que très ordinairement il consiste en convictions erronées le plus souvent ambitieuses, parfois aussi de nature assez diverse.

Un des malades dont mon père a raconté l'histoire parlait continuellement de ses chevaux arabes, vantait la magnificence de ses écuries et se croyait extrêmement riche, alors que la réalité était loin de répondre à son rêve. Un jeune homme soigné par Bulard, s'imaginait être marié et demandait à voir sa femme. Un aliéné que j'ai eu dans mon service à Bron, où il avait été atteint de dothiéntérie, offrait quelque chose d'un peu différent. Outre que la mémoire était

chez lui considérablement affaiblie au point qu'il ne savait où il était et avait complètement oublié son séjour antérieur à l'asile de Bron, le patient dont nous parlons eut pendant longtemps des rêves à images vives et nombreuses, très mouvementées, toujours les mêmes et à la réalité desquelles il croyait étant éveillé. Plus tard la mémoire revint. Mais les rêves que je viens de noter, variés, mobiles en quelque sorte et laissant au sujet l'impression d'une vie réellement passée dans un monde purement imaginaire, continuèrent à se montrer longtemps. A quoi attribuer cette singulière disposition au rêve et cette persistance de l'impression causée par les images du sommeil ? Je pense que là encore il s'agit d'un phénomène d'anémie, car on sait que la pauvreté du sang favorise, engendre l'hallucination dont le rêve n'est, en somme, qu'une modalité. J'ai pu relever, il y a quelques années, un fait qui confirme bien ce que je viens d'avancer. Le malade que j'ai ici en vue était atteint d'une affection carcinomateuse de la région mammaire. Cet aliéné, délirant par persécution, n'avait jamais offert d'hallucinations visuelles, sortes de troubles sensoriels qui sont, du reste, extrêmement rares dans cette forme mentale quand l'alcoolisme n'y est pour rien. L'affection carcinomateuse que ce persécuté avait longtemps dissimulée, le fit tomber dans un état de cachexie profonde, et, dans les derniers temps de sa vie, ce pauvre patient voyait passer devant ses yeux une multitude de figures changeantes, mobiles, de grandeur variée de la nature desquelles il se rendait parfaitement compte, mais qui

n'étaient pas cependant sans le tourmenter et l'effrayer. L'état d'anémie dans lequel ce malade se trouvait ne permet guère de douter que ce ne soit à cette cause qu'il faille rapporter les phantasmes visuels qui vinrent, pendant les dernières semaines de la vie de l'aliéné dont nous parlons en ce moment, augmenter les souffrances déjà si vives de son incurable affection. Enfin, je noterai, en finissant, que l'on rencontre parfois dans le cours même de la fièvre typhoïde des délires offrant une véritable forme vésanique. Je connais un fait de ce genre où le trouble mental consistait en un délire de persécution sous les traits typiques qu'il présente dans la folie.

Affection paludéenne. — Après la fièvre typhoïde considérée comme cause de folie, nous mentionnerons l'affection paludéenne qui laisse souvent aussi à sa suite des troubles mentaux qu'on ne peut considérer autrement que comme de véritables psychoses.

Les auteurs qui ont écrit sur la fièvre intermittente dans ses rapports avec la folie, et en particulier Griensinger, signalent une double action du poison paludéen sur l'organe encéphalique. Dans certains cas, on constate des faits dans lesquels les accès sont remplacés par des troubles psychiques qui se présentent aux époques où l'accès aurait lieu, certains phénomènes de la manifestation habituelle morbide de la fièvre intermittente ordinaire, chaleur, frisson ou sueur par exemple, apparaissant pour dénoncer, en quelque sorte, la cause de la maladie. On a donc affaire à une intermittente larvée et, par suite, justiciable de la

quinine. Dans d'autres circonstances, c'est à la suite de la maladie miasmatique que la folie se développe, paraissant relever à la fois de l'intoxication spécifique et de l'état anémique des cachexies paludéennes, état dont nous avons déjà signalé l'action à propos de la fièvre typhoïde.

Influenza. — Une maladie également infectieuse dont on a reconnu l'action nocive sur la santé de l'esprit, c'est l'influenza. J'ai eu l'occasion de rencontrer deux cas où l'influenza paraissait devoir être mise en cause : c'était consécutivement à l'affection grippale que la vésanie s'était développée. Je mentionne ces faits parce qu'ils ont passé sous mes yeux, mais je n'ai pas recueilli un nombre d'observations suffisant, pour que je puisse m'en rapporter à mon contrôle personnel. L'action dont je parle n'en est pas moins positive et le travail si bien fait d'un médecin de Genève des plus distingués, M. le docteur Ladame, ne saurait laisser aucun doute au sujet de la genèse des cas qu'il a réunis et étudiés dans les *Annales médico-psychologiques*.

Phtisie. — La phtisie pulmonaire est encore une affection dans le cours de laquelle on a observé plus d'une fois des troubles psychiques. Sans oublier l'euphorie qui caractérise ordinairement l'état mental de ces malades, on constate assez souvent chez eux des troubles délirants d'une autre nature, des idées de persécution, par exemple. Est-ce à dire qu'il y a, comme

¹ *Annales médico-psychologiques*, 1890.

on l'a prétendu, une folie phtisique proprement dite? Je ne le crois pas, et la cause que nous avons dans les paragraphes précédents déjà bien des fois invoquée, l'état anémique et cachectique des patients, rend suffisamment compte des troubles mentaux des phtisiques parvenus à une période plus ou moins avancée de leur maladie.

Je ne parlerai pas de la pellagre des asiles, dépôts de mendicité, etc., vraie cachexie, engendrée par de mauvaises conditions hygiéniques et qui a aujourd'hui seulement absolument disparu des établissements bien tenus : ce n'était pas là une véritable pellagre. Quant à la pellagre vraie, telle qu'on l'a observée en Italie et dans quelques départements français, elle est due à l'usage du maïs altéré. Des accidents psychiques, une vésanie bien caractérisée peuvent se montrer par suite de cette affection. Il s'agit là, en somme, d'une folie cachectique, conséquence de l'intoxication par le maïs altéré : notion qui contient l'indication de la prophylaxie.

On a cité des faits où une atteinte de choléra asiatique aurait amené à sa suite des troubles psychiques. Il s'agit évidemment ici d'une action de même ordre que celles que nous venons d'étudier. Enfin les folies reconnaissant pour cause le rhumatisme, l'érysipèle, la pneumonie, etc., etc., doivent être ici mentionnées, bien qu'elles ne soient pas de fréquente rencontre et qu'il semble qu'il s'agisse parfois d'un autre mode d'action morbide que celle que nous avons eu à enregistrer précédemment.

Je tiens ici et avant d'aborder le paragraphe un peu

plus long que je veux consacrer à l'influence de la syphilis sur la genèse des parties mentales, à faire une simple remarque.

On fait volontiers en ce moment des travaux d'adaption aux affections mentales diathésiques et autres, des théories microbiennes. Ces manières de voir devaient se faire jour inévitablement ; mais je pense qu'elles commandent toute réserve. A chaque époque où une idée originale maîtresse où une découverte se produit en histoire naturelle ou en physiologie, nous voyons la médecine tout entière se couler, se fondre dans le moule nouveau. Il en a été ainsi pour l'inflammation de Broussais, pour l'action réflexe et les vaso-moteurs de Claude Bernard, c'est ce qui arrive aujourd'hui avec la théorie bacillaire et les ptomaines. Je le répète, cela était inévitable, mais commande une grande réserve.

Syphilis. — L'influence de la syphilis sur la genèse de la folie est une des questions les plus intéressantes à étudier et qui, dans ces derniers temps, a appelé l'attention des observateurs d'une manière toute spéciale. Quelle est véritablement la valeur de cette cause, ou, en d'autres termes, rencontre-t-on souvent de véritables folies syphilitiques ? La question, à notre avis, n'est pas encore résolue. Quelques médecins nous semblent trop enclins à rapporter au virus syphilitique des affections qui ne relèvent en rien de la diathèse spécifique. Ce qu'il y a de certain, c'est que le traitement antisiphilitique auquel sont soumis les malades chez lesquels la genèse spécifique de la

maladie paraît le plus acceptable, est loin de donner de nombreux résultats favorables. Quelques guérisons peuvent être enregistrées, mais elles sont rares. En tous cas, l'effet produit sur les patients par la maladie spécifique peut être parfois interprété de façon à mettre en doute l'action de la cause infectieuse. Un certain nombre de syphilitiques sont extrêmement et péniblement impressionnés par le fait d'avoir contracté une maladie dont ils s'exagèrent parfois la gravité. Aussi bien en résulte-t-il fréquemment chez eux une tristesse qui va chaque jour s'accroissant davantage, et dégénère parfois en une véritable psychose hypocondriaque, parfois encore, en délire de persécution. J'ai eu dans un des services dont j'ai été chargé un exemple de ce genre extrêmement remarquable, et il est à peine nécessaire d'ajouter que tout traitement spécifique a été impuissant au point de vue de la maladie mentale. Il semble donc que dans un certain nombre de cas de folie simple où l'on retrouve la cause syphilis, c'est au point de vue de l'influence morale que celle-ci a été funeste.

Voyons maintenant ce qu'il faut penser de l'influence de la syphilis spécialement sur la genèse de la paralysie générale.

Depuis quelques années on a relevé des cas où des malades, entrés comme paralytiques et reconnus véritablement atteints de paralysie générale par les hommes les plus compétents, sont sortis guéris après un séjour plus ou moins long dans les établissements où ils étaient internés. En présence de ces faits, il est arrivé que le pronostic funeste si invariablement porté

depuis que la maladie a été étudiée pour la première fois, a conduit les observateurs qui ont constaté les guérisons dont je viens de parler à admettre qu'on n'avait point eu affaire dans ces cas à de véritables paralytiques. D'un autre côté, certains troubles moteurs chez des syphilitiques, troubles qu'un traitement spécifique dissipait assez facilement, semblent donner à la théorie des pseudo-paralysies générales une véritable valeur. Que bon nombre de ces derniers faits, constatés et mis au jour par un homme du plus rare talent, M. le docteur Fournier, offrent un caractère de netteté et d'évidence qui font entrer presque invinciblement la conviction dans l'esprit, c'est ce que j'admettrai volontiers. Cependant la question ne me semble pas résolue et réclame, à mon sens, un plus long examen. On sait, en effet, combien est fréquente la syphilis, et l'on ne pourrait dès lors s'étonner de la trouver si souvent dans les commémoratifs de la paralysie générale. Aussi, sans nier l'existence d'affections syphilitiques revêtant l'aspect de la paralysie générale, je crois qu'on aurait tort de rattacher légèrement à l'infection spécifique les troubles paralytiques constatés chez certains malades ayant des antécédents suspects. Ce qui me fait me prononcer dans ce sens, c'est que fréquemment j'ai eu recours à un traitement approprié dans des cas de ce genre sans en retirer aucun bénéfice. J'ajouterai même que dans une circonstance encore bien présente à mon esprit et où il semblait que la médication eût abouti aux plus heureux résultats, les accidents reparurent après un temps assez court et finirent par emporter le malade.

Enfin il est des raisons d'un autre ordre qui amènent l'observateur à limiter, au moins au point de vue de la paralysie générale, l'influence nocive de l'infection syphilitique : c'est, d'une part, ce fait relevé par les médecins des Etats-Unis d'Amérique que les nègres, qui ont toujours été tributaires de la syphilis, n'ont vu se développer chez eux la paralysie générale que depuis l'émancipation, c'est-à-dire depuis qu'ils ont été admis aux bienfaits de la civilisation, mais aussi à ses responsabilités, aux difficultés, aux luttes de la vie. L'autre raison, qui vient corroborer la première, peut être tirée de la fréquence extrême, pour ne pas dire de la constance, de la syphilis chez les arabes et de la rareté parmi les hommes de cette race de la péri-encéphalite diffuse.

Notons en finissant qu'au congrès des aliénistes réunis à Rouen en 1890, dans la discussion qui a eu lieu sur la fréquence des paralysies d'origine syphilitique, les chiffres les plus disparates ont été produits, laissant la question à l'étude et presque entière.

Affections organiques du cœur. — De ce fait, que très fréquemment les aliénés atteints de maladies organiques du cœur sont des délirants offrant des conceptions malades de nature triste, on est amené à se demander s'il y a là une relation de cause à effet et quelle est cette relation. Un savant distingué, M. le docteur Saucerotte¹ a, il y a longtemps déjà, signalé cette fréquence des maladies cardiaques chez

¹ Saucerotte, De l'influence des maladies du cœur sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme (*Ann. médico-psychol.*, t. IV, p. 172).

les mélancoliques, et il regarde la maladie de l'organe central de la circulation comme engendrant la maladie mentale. Il suppose même que les troubles vésaniques sont amenés par la secousse imprimée à la substance cérébrale par l'ondée sanguine, lancée plus violemment par un cœur hypertrophié. Non seulement il est difficile d'admettre une telle explication, mais on peut encore se demander si la cause n'est point ici prise pour l'effet, et s'il n'est pas plus naturel de supposer que les vives terreurs auxquelles certains lypémaniques sont si fréquemment sujets, n'engendrent pas précisément ces troubles circulatoires qu'on est si souvent à même de constater chez eux. Nous devons dire pourtant que nous ne nous refusons nullement à admettre que dans plus d'un cas l'état maladif du cœur puisse donner naissance au trouble cérébral ; mais nous ne croyons pas que la théorie du docteur Saucerotte puisse être donnée comme une interprétation rigoureuse des phénomènes et nous pensons que les faits sont susceptibles d'une autre explication. On sait combien sont fréquents dans les affections organiques du cœur, les rêves effrayants. Or, si l'on veut bien considérer combien le rêve est proche de l'hallucination, on ne se refusera guère à admettre que ce dernier phénomène puisse être une conséquence des lésions cardiaques. L'hallucination terrifiante serait donc chez quelques lypémaniques un phénomène placé sous la dépendance d'une affection du cœur, et ce phénomène deviendrait le point de départ des conceptions délirantes que l'on rencontre à l'ordinaire dans les folies tristes. Qu'il en

soit toujours ainsi, assurément non ; mais que dans quelques cas les choses se passent comme je viens de le dire, c'est ce que la plus exacte rigueur scientifique ne saurait empêcher d'admettre.

Il est impossible de parler des affections du cœur dans la folie sans noter que chez les aliénés cardiaques, et chez les persécutés principalement, les troubles éprouvés par ces sortes de malades, et en particulier l'oppression, donnent naissance parfois à des illusions qui leur font rattacher la gêne respiratoire à des manœuvres exercées par leurs ennemis, qui leur enlèvent le souffle à l'aide de machines pneumatiques ou de divers engins, décrits avec une complaisance toute spéciale et un luxe de détails qu'on ne saurait imaginer. Aussi bien, voit-on assez souvent chez ces aliénés, et en raison de la fausse appréciation de la cause des douleurs qu'ils ressentent, une notable excitation coïncider avec l'exaspération des troubles morbides divers dépendant de l'affection organique dont ils sont atteints.

Maladies des organes générateurs. — Les maladies des organes sexuels sont parfois une cause de folie que nous ne pouvons oublier. Quand on lit l'ouvrage de Lallemand¹ sur les pertes séminales, on rencontre parmi les nombreuses et intéressantes observations de ce remarquable travail des descriptions de délires qui paraissent liées à l'état morbide physique des patients, puisqu'ils disparaissent avec lui. Lisle a cité

¹ Lallemand, *Des pertes séminales involontaires*, Paris, 1836.

des faits de même ordre. Mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que, dans les cas de ce genre, la tristesse profonde où jette les malades la perte redoutée d'une importante fonction, peut aussi bien et mieux peut-être que la lésion locale, produire ces atteintes de mélancolie qui sont le trait dominant de la folie des tabéscent.

Tout autre est l'importance des affections de l'utérus dans la genèse de la folie, surtout si avec les folies sympathiques des lésions organiques de l'appareil utérin, on comprend encore les états physiologiques qui impriment à la vie de la femme son caractère si spécial : je veux parler de la menstruation, de la parturition et de la lactation. Ces importantes fonctions, les dernières au moins, sont souvent l'occasion de troubles psychiques de la plus redoutable gravité, dont je n'ai du reste à faire ici qu'une mention expresse.

Appréciation des causes. — Nous allons maintenant nous occuper de causes d'une appréciation plus difficile, parce qu'il s'agit ici non d'une maladie, dont l'existence et la liaison avec la folie ne saurait être mises en doute, non de l'hérédité, du sexe, etc., mais de faits, de passions, de circonstances dont il faut en quelque sorte mesurer la portée avec toute la rigueur possible. Cette appréciation est d'autant plus délicate que parfois l'agent pathogène n'est pas unique, que dans quelques circonstances les apparences peuvent être trompeuses.

Aussi allons-nous présenter sur la multiplicité des causes, leur action dans la genèse de la maladie et les

questions délicates et complexes que le médecin est appelé à résoudre quelques rapides considérations.

Il n'est pas rare de constater que les causes qui ont amené l'éclosion de la folie sont multiples, mais il y a ordinairement une cause dont l'action est prépondérante une véritable *cause-maîtresse*. Il n'est pas sans intérêt de rechercher alors comment ces causes se montrent groupées, en d'autres termes, quels genres de causes agissent ordinairement ensemble. Or, en consultant les notes que depuis de longues années j'ai exactement recueillies, je trouve ces causes multiples réunies, par exemple, ainsi qu'il suit :

Chagrins, vie difficile, excès alcooliques.

Hérédité, caractère taciturne, peur.

Hérédité, caractère, peu ouvert, avarice, intérêts lésés.

Misère, vagabondage, excès alcooliques.

Vie difficile, excès de travail, espérances déçues.

Excès alcooliques, vie difficile, héritage inespéré.

Changement de vie, regret du pays, mariage manqué ou au moins pour longtemps ajourné, ennuis, chagrins, situation perdue, etc. Si toutes ces causes ont été pour quelque chose dans la genèse de la maladie, quelques-unes semblent en avoir surtout amené un des accidents, un des épisodes, si je puis dire. C'est ainsi que dans l'ensemble de causes que je relève au dossier d'un paralysé général et qui se présente comme il suit : *excès alcooliques, vie difficile, héritage inespéré*, la dernière cause a été l'occasion d'une excitation maniaque très vive. Mais la maladie existait depuis quelque temps déjà, et c'est la

joie causée par un héritage inespéré qui a produit les phénomènes d'excitation maniaque ayant nécessité l'internement immédiat du malade.

On ne saurait donc apporter trop d'attention à la recherche des causes, et surtout, à l'appréciation de leur action réelle. Une observation inattentive peut parfaitement égarer le médecin sur la cause vraie de la maladie. Il arrive que certaines aliénations qui au premier abord semblaient déterminées par une cause de nature essentiellement physique, doivent être rattachées à une influence purement morale. C'est ainsi qu'il y a quelques années j'ai eu à donner des soins à un jeune homme dont la maladie avait été indiquée comme le résultat d'une chute, et qu'un examen attentif a montré reconnaître évidemment pour cause la crainte de voir l'accident dont le patient avait été victime, suivi d'un état d'infirmité grave, dont l'incessante préoccupation avait poursuivi l'intéressé jusqu'à amener la perte de la raison. Un exemple que je demanderai encore la permission de donner de la nécessité d'une analyse précise de l'action d'une cause, sera le travail exagéré, par exemple, et dont l'action est loin d'être toujours unique. Nous avons assez souvent à noter le travail exagéré comme cause d'aliénation mentale. Tantôt ce travail est purement intellectuel, tantôt la fatigue physique vient s'y joindre. Mais une influence que l'on ne saurait méconnaître dans la plupart des cas, c'est la préoccupation morale qui accompagne souvent un travail excessif et qui, bien plus que celui-ci, doit être regardé comme la cause véritablement nocive. Dans les cas auxquels je

fais allusion, il s'agit le plus ordinairement de commerçants qui, désireux de faire honneur à leurs affaires, déploient une activité dans laquelle ils se dépensent outre mesure. Mais il est facile de voir que les préoccupations, les soucis de toute sorte, la nécessité de faire face à des obligations parfois très lourdes, mettent l'esprit de ceux dont je parle dans un état de tension continuelle, où un élément purement moral, l'inquiétude naturelle que font naître les éventualités d'une entreprise incertaine, entre assurément pour une très large part.

Excès alcooliques. — Parmi les causes déterminantes de la folie une des plus tristement effectives est l'abus des boissons fermentées. Aussi bien, m'étendrai-je quelque peu sur cet inquiétant et triste sujet. Je noterai tout d'abord, qu'il semble qu'à mesure que la production vinicole a été plus sérieusement atteinte, les folies alcooliques soient devenues plus nombreuses. Ce fait qui paraît tout d'abord paradoxal, a pourtant, ce semble, une raison assez plausible. On peut se demander, en effet, si les vins légers, d'un bon marché relatif, étant de plus en plus rares, les consommateurs de boissons fermentées ne se rejettent pas de préférence sur les liqueurs, comme l'eau-de-vie et l'absinthe, qui, sous un moindre volume, exercent une action autrement dangereuse que le vin. Celui-ci, en effet, ne saurait être absorbé en quantité trop considérable, l'estomac s'y refusant; tandis que l'ivrogne peut, sans que son estomac proteste, si je puis me servir de cette expression, s'assimiler facilement des doses

énormes d'alcool, sous la forme d'eau-de-vie et d'absinthe. On peut se demander aussi si, même ceux-là qui font uniquement usage du vin, ne trouvent pas dans les boissons souvent frelatées du commerce des quantités d'alcool plus grandes que celles que leur fourniraient les vins naturels. Enfin, bien que je ne veuille pas plaider ici la cause de l'ivrognerie, je ferai remarquer que la misère engage souvent l'ouvrier aux excès. N'ayant fréquemment qu'une nourriture insuffisamment réparatrice, il cherche par l'usage de l'eau-de-vie à se procurer une vigueur factice, et est ainsi rapidement conduit aux habitudes alcooliques. Je le répète, je ne veux pas plaider ici la cause du buveur, mais je crois juste la remarque que je viens de faire, et je n'ai jamais pensé qu'il fallût omettre la cause d'entraînement dont j'ai parlé tout à l'heure par ce fait seul qu'elle porte avec elle quelque excuse. Ainsi, usage de boissons plus alcooliques et par cela seul plus nuisibles; besoin chez nombre de travailleurs d'une certaine excitation qui les mène rapidement à des habitudes funestes; difficulté extrême de quitter ces habitudes quand elles sont contractées: telles sont les raisons qui nous paraissent expliquer l'augmentation des folies d'origine alcoolique. Quoiqu'il en soit de ces considérations, le fait de l'abus des boissons alcooliques est constant et, je le répète, s'accuse d'une façon qui n'est que trop évidente. Du reste, les excès alcooliques sont une des causes que l'on constate le plus facilement, les familles ne cherchant guère à le dissimuler, bien qu'elles ne lui accordent pas toujours toute l'importance qu'elle mérite.

Il arrive souvent, en effet, que ce qui est un véritable excès, n'est pas considéré comme tel par les parents de l'aliéné, et, cela, dans deux circonstances différentes. Tantôt le malade, d'après les renseignements fournis, aurait bien fait une consommation assez considérable de liqueurs alcooliques, mais sans en éprouver jamais aucun trouble notable; et alors, tout en constatant le fait matériel les intéressés ne songent guère à attribuer à cette cause la perte de la raison chez l'aliéné qu'ils amènent. D'autres fois, les troubles passagers dus à l'habitude ébrieuse sont encore, comme la fréquence et l'exagération des excès l'étaient tout à l'heure, scrupuleusement dénoncés; mais on nous fait observer que la plus minime quantité d'alcool amenait ces pertes momentanées de la raison, et un usage si modéré des liqueurs alcooliques paraît difficilement devoir être incriminé. Dans les deux cas cependant, l'effet est aussi funeste, et la différence dans l'action produite paraît simplement résider dans une prédisposition différente, prédisposition où l'hérédité serait en cause. On a remarqué, en effet, que chez les alcooliques chez lesquels des prédispositions héréditaires pouvaient être relevées et la prédisposition spéciale aux tendances alcooliques, le moindre excès donnait généralement naissance aux désordres de l'ivresse, qui ne se manifeste que plus difficilement chez l'individu indemne de toute tare héréditaire.

Dans les classes plus favorisées au point de vue de la fortune, ces sortes d'abus se font d'une façon tout aussi inconsciente et par des sortes de compromis qui

permettent au buveur de se dissimuler jusqu'à la fin l'établissement de l'habitude. De ce que je viens d'indiquer, j'ai vu de nombreux exemples ; mais un fait que j'ai observé, il y a quelques années déjà, m'est resté dans l'esprit avec une forme régulièrement typique qui m'engage à le consigner de préférence ici. La personne dont je parle était un homme extrêmement instruit, écrivain estimé chez une nation voisine et dernier descendant d'un réformateur célèbre. Il avait une secrète tendance aux habitudes alcooliques et il en rougissait ; aussi en était-il arrivé à user de véritables ruses vis-à-vis de lui-même pour se dissimuler une passion qu'il condamnait. C'était, en effet, avec une insistance rusée et préméditée qu'il invitait de préférence à goûter telle ou telle excellente liqueur qu'il vantait, les personnes qu'il savait n'en boire jamais ; la liqueur versée, le refus répété, il s'acquittait du devoir de son invité, ayant ainsi obtenu une double dose du poison qu'il savait lui être funeste.

Ce que je viens de dire m'amène à citer une anecdote racontée par un spirituel auteur anglais et qui est un autre exemple de la tendance que l'on rencontre chez certaines personnes de se dissimuler leurs excès. On avait conseillé à lady C..., dans l'intérêt de sa santé, l'usage des stimulants. Elle devait mêler à son thé de l'eau-de-vie ; cela, dans une mesure prescrite et qu'elle ne devait pas dépasser. Mais avec l'usage du stimulant, le goût de la liqueur spécialement employée était venu. Or, pour satisfaire sa passion sans paraître enfreindre les prescriptions médicales, lady C..., avec le clignement d'yeux parti-

culier aux myopes, versait son flacon à liqueur sur le dos de sa petite cuiller; puis, feignant de s'apercevoir de son erreur, elle retournait la cuiller à thé et remplissait alors consciencieusement l'ordonnance.

Bien que les habitudes ébrieuses puissent donner naissance à toutes les formes de folie, il est cependant intéressant d'examiner quelles sont les aliénations auxquelles arrivent le plus ordinairement les individus adonnés aux boissons alcooliques. Or, les manies ébrieuses mises à part, nous voyons que l'affection mentale à laquelle conduit le plus souvent l'usage exagéré des boissons fermentées est la paralysie générale. Il n'y a rien là qui puisse nous surprendre, l'état congestif cérébral habituel des ivrognes les plaçant dans les circonstances les plus favorables au développement d'une affection où les poussées congestives jouent un rôle d'une extrême importance.

On peut maintenant se demander, et c'est malheureusement une question qui ne paraît pas devoir perdre de sitôt son actualité, on peut se demander pourquoi les désordres produits par l'alcool sont si fréquents et si graves, pourquoi ils se localisent si souvent dans le système nerveux? Certes, nos pères n'ont pas toujours été, et l'histoire est là pour l'attester, d'une sobriété exemplaire; mais il ne paraît pas que les francs buveurs d'autrefois aient vu leur ferveur bachique si souvent et si cruellement punie. Quelle est la raison de cette immunité d'autrefois et de l'aptitude morbide actuelle? Cette différence si frappante et si regrettable reconnaît, à mon sens, une double cause. Il ne faut pas se le dissimuler, l'essence

des tempéraments, la trame de l'étoffe des générations, si l'on veut bien me passer cette expression, ont complètement changé. Tandis que nos aïeux étaient tout sang et tout muscles, nous sommes des nerveux par excellence, et cette nervosité se traduit aussi bien par les manifestations hystériques si fréquentes aujourd'hui chez la femme, que par l'interminable liste des lésions dont le système nerveux est le siège chez l'homme de notre génération. Voilà une des causes de la fréquence des troubles psychiques amenés par l'alcoolisme : c'est une prédisposition véritable par excitabilité manifeste et native de l'organe. Il en est une autre qui ne mérite pas moins d'attirer l'attention. Je veux parler de l'usage de plus en plus répandu de l'alcool et de son introduction dans les boissons de consommation journalière. Le cidre, la bière, le vin même, quand il est naturel, ne produisent pas les effets désastreux que nous avons à relever chaque jour. Mais il en est tout autrement de l'alcool, qui est d'autant plus redoutable que certains de ses types les plus manifestement nocifs sont justement les plus usités, soit qu'ils entrent dans la composition des vins artificiels, soit qu'ils servent à la fabrication de certaines liqueurs d'un usage extrêmement répandu dans la population des villes et aussi, il faut l'avouer, parmi les habitants des campagnes. Un médecin des plus distingués, M. Lancereaux, montrait assez récemment encore de quelle façon désastreuse les alcools de grains, de pommes de terre ou de betteraves agissent sur le système nerveux, provoquant les troubles le plus variés du côté de la

sensibilité, des fourmillements, des contractures, du délire, des hallucinations de toute sorte. Quelques liqueurs et non des plus dédaignées, l'absinthe, la menthe, etc., amènent des accidents spéciaux, dont Magnan¹ a magistralement fait l'histoire. Enfin, c'est principalement parmi les individus adonnés avec excès à l'usage de ces boissons que l'on trouve ces exemple de dégénérescence de la race qui, au point de vue intellectuel et moral, s'accusent par l'obtusion des facultés, l'appétence irrésistible pour l'alcool et ces criminelles tendances instinctives dont Morel, dans de frappants tableaux, a arrêté les traits². Peut-on avoir raisonnablement l'espoir d'atténuer, de modérer cette funeste influence? Je crois que tout effort tenté dans le but d'amener une limitation volontaire de l'usage des boissons alcooliques serait malheureusement illusoire. Le seul moyen d'atteindre un résultat sérieux serait de ne permettre la mise en vente que des alcools rectifiés. Par cette mesure, le vinage malheureusement déclaré inoffensif et qui, dans l'état où il est actuellement effectué, est en réalité si dangereux, n'aurait plus les mêmes inconvénients. Enfin, pour en finir avec la question des excès alcooliques considérés comme cause des affections mentales, je répéterai ce que je disais plus haut : que les excès alcooliques, commis par les travailleurs ont souvent leur raison d'être dans un régime insuffisant. L'alcool procure une

¹ Magnan, *Étude expérimentale et clinique sur l'alcoolisme (alcool et absinthe, épilepsie absinthique)*. Paris, 1871.

² Morel, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, Paris, 1857.

vigueur factice que l'homme de labeur est trop naturellement porté à rechercher et qui, en définitive, l'épuise. Le grand remède, dans la circonstance spéciale, devrait donc être demandé à une nourriture véritablement fortifiante, c'est-à-dire à l'usage de la viande : d'où il suit que le moyen prophylactique de l'alcoolisme amené par des excès non véritablement passionnels, c'est-à-dire les plus excusables, consisterait dans la production de la viande à bon marché.

Excès et abus génésiques. — Les excès et les abus génésiques sont une cause non douteuse et assez fréquente d'aliénation mentale. Les excès du genre de ceux dont nous nous occupons ici me paraissent surtout agir par la dépression des forces, et en amenant chez les individus qui s'y livrent une anémie profonde. Aussi, voit-on souvent dans les cas de ce genre et dans les formes curables, lorsque le sang est revenu à son type normal, les malades recouvrer la raison, à moins toutefois de prédispositions héréditaires.

Il en est tout autrement des habitudes de masturbation dont on a assez souvent encore à constater l'influence funeste sur la santé de l'esprit. Les folies qui reconnaissent cette origine sont le plus souvent d'un pronostic défavorable. On a voulu faire de la folie des masturbateurs une aliénation spéciale, une véritable entité morbide. Je crois qu'il est difficile d'admettre un tel type maladif, devant tenir une place à part dans le cadre de la nosologie mentale. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les malades rendus aliénés par la cause dont il s'agit ici sont presque constamment des

mélancoliques, qu'ils présentent souvent du délire de persécution; ce qui est vrai encore, c'est que des idées ambitieuses naissent parfois chez eux, comme je l'ai montré plus haut, par suite de la perversion des sentiments affectifs à peu près constante chez ces individus qui, ayant pris leur famille en haine, la renient positivement pour s'attribuer quelque parenté aristocratique, parfois une origine princière. J'ai vu un de ces malheureux oser infliger à sa mère, femme parfaitement honnête et dévouée, l'imputation de relations adultères pour justifier un titre imaginaire qu'il se donnait dans son ambitieux délire. Enfin un des traits des aliénations de cette origine est la rapidité avec laquelle on voit arriver la démence, quand les manœuvres habituelles des malades ne peuvent être enrayées, ce qui malheureusement est le cas le plus ordinaire. C'est un point, du reste, sur lequel je reviendrai tout à l'heure.

La masturbation exerce encore son influence fatale au point de vue de la genèse de la folie d'une autre façon et par une voie en quelque sorte détournée. Ce n'est pas l'aliénation mentale qu'elle crée d'emblée, c'est l'épilepsie qui est amenée tout d'abord par des abus génésiques du genre de celui dont nous nous occupons et qui aboutit, en définitive, après un temps plus ou moins long, à des accès d'agitation maniaque ou à un état de démence d'une gravité plus grande encore. Nous avons relevé, il y a quelques années, un fait qui montrait bien nettement l'action des habitudes solitaires sur la genèse de l'épilepsie. Il n'y avait pas de doute à avoir sur les relations de cause à effet

qui existaient entre l'habitude et la maladie : le patient les indiquait, les expliquait lui-même.

Mais l'action funeste des abus génésiques ne se traduit pas seulement de la façon que je viens de dire, à savoir, en déterminant une affection des plus graves qui ne tarde pas à aboutir à la folie ; ces funestes habitudes ont encore ce déplorable résultat qu'elles entravent et rendent inefficace, par leur trop ordinaire persistance, toute intervention thérapeutique. Ce n'est pas seulement à propos de l'épilepsie que cette remarque peut être faite, elle est tout aussi vraie dans les autres formes de la folie, comme je le disais tout à l'heure. J'ai en ce moment sous les yeux des malades atteints de délire de persécution et auxquels des habitudes mauvaises interdisent tout espoir de guérison, dans une variété malade déjà difficilement curable. Si je note ici ces derniers faits, c'est qu'ils offrent ceci de particulièrement curieux, que nous voyons les malades expliquer dans le sens de leur délire les impulsions génésiques auxquelles ils cèdent trop souvent et dont ils redoutent les effets. Ce n'est pas la faiblesse de leur volonté, leur peu de résistance qu'ils accusent ; non, mais ils prétendent que leurs ennemis leur font passer des désirs, des envies, qu'ils les tourmentent jusqu'à ce qu'ils aient cédé, afin d'amener par des excès la destruction de leur santé, cherchant encore à leur imprimer par ces habitudes odieuses une flétrissure morale indélébile.

Cela dit, je dois ajouter que, dans les relevés de la cause dont nous parlons en ce moment, il est une confusion qu'il importe de ne pas faire. Un assez

grand nombre d'enfants se livrent à de mauvaises habitudes, qui sont primitivement d'intelligence faible. Ici, la faiblesse d'esprit est congénitale et les habitudes d'onanisme sont simplement la conséquence de cette organisation imparfaite. Dans des cas semblables, attribuer la déchéance de l'esprit à la masturbation, serait confondre la cause avec l'effet.

Enfin, il n'est pas rare de voir les habitudes solitaires signalées dans les antécédents de certains paralytiques, et j'ai un certain nombre de cas présents à l'esprit où ces habitudes étaient bien certainement la cause ou une des causes efficientes de la maladie. Mais, ici encore, il importe d'être très prudents dans l'interprétation des faits, dans l'appréciation des données que l'on peut recueillir en pareille matière. Le fait, par cela même qu'il vous est signalé par des personnes attachées au malade et vivant dans son intimité, ne saurait être mis en doute ; il n'est que trop véritable. Mais ce qu'il importe de bien éclaircir, c'est ce qu'était l'état du malade alors qu'il se livrait aux actes qui vous sont dénoncés. Or, quand on fait cette recherche, on s'aperçoit assez souvent que le pauvre paralytique était déjà, quand il s'adonnait aux funestes habitudes qui ont révolté et contristé l'entourage, frappé dans son intégrité mentale. C'est qu'il n'est pas absolument rare, en effet, de voir des paralytiques généraux s'adonner, du fait même de leur maladie, à la masturbation. J'ai eu longtemps dans mon service un dément paralytique, vis-à-vis duquel on était obligé de prendre les plus grandes précautions pour l'empêcher de se livrer publiquement à l'onanisme.

Abus du tabac. — Quelle est l'influence de l'abus du tabac sur la production de la folie ? C'est ce qu'il est assez difficile d'établir positivement. Nous avons affaire ici à un agent dont l'action s'exerce si souvent, je dirais presque incessamment, et sans grave danger, paraît-il, sur un si grand nombre de personnes que ce n'est qu'avec une certaine hésitation que je le mentionne ici comme cause déterminante de l'aliénation mentale, bien qu'il m'ait été affirmé que la paralysie générale dont un malade était atteint ne pouvait avoir été amenée que par un évident abus du tabac. Je dois dire, du reste, que les effets toxiques de la nicotine, parmi lesquels on peut noter des hallucinations de l'ouïe, des engourdissements, de l'affaiblissement de la mémoire, etc., peuvent en somme faire admettre, sans qu'il y ait là rien d'irrationnel, l'abus du tabac comme cause efficiente de certaines formes vésaniques.

Atmosphère surchauffée, insolation. — Une cause physique qui mérite également d'être mentionnée, c'est le séjour habituel dans une atmosphère surchauffée. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de constater l'influence nocive d'un tel habitat qui, dans les cas que j'ai pu observer, avait eu une influence marquée sur le développement d'affections paralytiques. Il s'agit évidemment là d'une action s'exerçant en amenant, chez le sujet obligé de vivre dans une telle atmosphère, de la congestion encéphalique. C'est encore un effet de ce genre que produit l'insolation, que l'on retrouve encore assez souvent dans les com-

mémoratifs d'aliénés paralytiques ayant habité les pays chauds.

Coups sur la tête. — Les coups sur la tête ont-ils une influence évidente dans la genèse de la folie ? La question ne saurait être douteuse, bien qu'il ne convienne pas d'exagérer la valeur d'un accident qui se présente en somme assez souvent sans être suivi de funestes conséquences. Il serait néanmoins téméraire de nier une influence que toutes les statistiques s'accordent à relever.

Causes morales. — Avec les excès alcooliques, ce sont les causes morales qui s'accusent par le chiffre le plus élevé. Cette sorte d'influence est facilement et fréquemment dénoncée, mais sa valeur et sa portée est parfois d'une appréciation difficile. Contrairement à ce qui arrive pour un certain nombre de causes, les parents des malades auraient volontiers une tendance à exagérer l'influence des agents moraux dans la production de la folie. On en comprend la raison : les peines et les ennuis sont choses si communes qu'on peut presque toujours les invoquer, et fréquemment les familles aiment mieux voir, dans les inévitables traverses de la vie que dans quelque autre motif qu'elles déplorent et qu'elles condamnent, l'origine de la maladie du parent dont elles ont été obligées de réclamer l'internement. Mais, si parfois les influences morales sont trop facilement invoquées comme cause efficiente, on ne doit pas se dissimuler qu'elles doivent souvent, très souvent, intervenir

comme cause prédisposante de la folie. Leur action lente, journalière, de tous les instants, indique en quelque sorte leur mode d'action : ce sont là des coups incessamment répétés, qui ébranlent le système nerveux et mettent l'organisme dans un état d'infériorité qui l'empêche de résister, à un moment donné, à une influence nocive dont il eut sans cela, en plus d'un cas, vraisemblablement triomphé.

Chagrins de famille, ennuis, amour contrarié. — Les causes morales sont naturellement diverses ; mais les chagrins, les ennuis, les préoccupations de toute sorte qui naissent des accidents accompagnant une vie difficile et précaire sont les plus ordinairement invoqués. Les sentiments affectueux, le plus noble et le meilleur apanage de notre nature, sont aussi pour l'homme une cause trop fréquente de peine, de déchirement, et retentissent d'une façon funeste sur son état mental. Aussi, de même que les tracas et les ennuis sont presque constamment signalés comme des causes d'aliénation, de même il ne se passe guère d'années où le médecin n'ait à relever la perte d'une personne chère comme ayant amené chez quelque patient le naufrage de la raison. C'est assez souvent la mort d'une femme, surtout lorsque la vie commune a été longue, mort qui laisse un tel vide dans l'existence du survivant, que la raison finit par chanceler. C'est encore la perte d'un enfant, qui frappe si vivement le père que la raison ne résiste pas. Un de mes malades, dont la folie tenait à cette cause, voyait continuellement dans la rue sa pauvre petite

filles, déjà ensevelies. Enfin, l'amour contrarié, les déceptions de l'affection doivent être signalés comme conduisant à l'aliénation mentale un certain nombre de sujets. J'ai constaté pour ma part un assez grand nombre de fois l'action bien décisive de telles douloureuses déceptions, aussi bien chez l'homme que chez la femme.

Crainte. — La crainte est un sentiment essentiellement dépressif et tout propre à engendrer les formes tristes de la folie chez un prédisposé. Chez les esprits mal équilibrés, le plus simple prétexte peut suffire à faire surgir, par la surexcitation d'une imagination malade, toute une série d'images, représentations d'événements redoutés et dont l'invraisemblance échappe au craintif qui les amasse, pour ainsi dire, et les grossit sans cesse. Un de mes malades de l'asile de Bron était un exemple frappant de l'influence des craintes exagérées et sans fondement sur la santé de l'esprit. Comme des camarades d'atelier du jeune homme dont je m'occupe ici le plaisantaient sur de prétendues tentatives de séduction qu'il aurait faites sur une jeune fille, et lui assuraient qu'il ne pouvait manquer d'être inquiété à ce sujet et probablement arrêté, ce pauvre garçon, timide et soupçonneux, se persuada qu'il s'était mis dans un mauvais cas. Il devint triste, perdit le sommeil et se cacha. A chaque instant, il se mettait à trembler, redoutant l'arrivée des gendarmes qui allaient, pensait-il, venir l'arrêter. Après un certain temps passé dans cet état, que les moqueries de ses camarades rendaient encore plus

pénible, notre malheureux craintif tomba dans une dépression profonde, perdit l'appétit, éprouva des hallucinations, tantôt de nature terrifiante, tantôt de nature mystique. Parfois, il voyait des individus envoyés à sa recherche, puis il demandait pardon à Dieu des crimes qu'il croyait avoir commis. Enfin, un état de stupeur complète, succédant à une excitation anxieuse, s'établit, et le malade se vit en proie à des hallucinations de toute sorte, mais où prédominaient les images religieuses. Il n'y a pas lieu, du reste, de s'étonner de l'influence si nettement marquée de la crainte au point de vue de la perte de la raison. Il n'est personne qui n'ait été à même de constater les effets de cette impression sur le système nerveux, impression qui paralyse, fait pousser des cris inarticulés ou enlève complètement la parole. Le *vox faucibus hæsit* du poète n'est pas une simple image, c'est un fait physiologique de la plus rigoureuse exactitude. J'ajouterai qu'il serait facile de recueillir nombre d'observations où la mort a été le triste résultat de ces regrettables plaisanteries qui consistent à faire naître l'effroi dans l'esprit de personnes impressionnables. Je me contenterai d'un seul exemple que j'emprunterai à un de nos chroniqueurs les mieux informés.

Tallemant des Réaux raconte que madame d'Avernay, sœur de la reine de Pologne, sa sœur Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine, et M. de Guise, archevêque de Reims, firent mourir innocemment, sans y penser, une pauvre fille à Avernay. Il prit une vision à la princesse Anne d'aller trouver cette fille à son lit avec un cierge et de l'exhorter à la

mort. Cela la saisit et, comme on disait en riant, « la voilà qui va passer, » elle passa effectivement.

Remords. — On a prétendu que pour jouir dans la vie d'un calme parfait, l'homme devrait être ou complètement bon ou complètement méchant, ce qui revient à dire qu'il doit être exempt de remords. Mais le criminel exempt de remords est l'exception, si tant est qu'il puisse exister. Aussi bien avons-nous dans le souvenir des mauvaises actions commises une cause de folie dont l'histoire nous fournit plus d'un exemple. Tout le monde connaît le fait de Bessus devenu halluciné et entendant les oiseaux lui reprocher le meurtre de son père. On sait encore que Manoury, choisi pour examiner si Grandier avait quelque point insensible, s'acquitta de sa tâche avec une extrême cruauté. Quelques années après, tourmenté de remords, il aperçut Grandier, se mit à trembler de tous ses membres et entra dans une frénésie dont on ne put le faire sortir. Il mourut peu après poursuivi par le spectre de la victime qu'il s'efforçait de repousser loin de lui.

L'histoire de Russie nous fournit un nouvel exemple de l'effet du remords comme cause de folie dans la maladie dont fut atteint le favori de Catherine, le prince Orloff. Dans les accès fréquents de son mal, Orloff s'écriait parfois que c'était le remords et les reproches de sa conscience qui l'avaient privé de sa raison; que la part qu'il avait prise à un événement passé depuis longtemps déjà (le meurtre de l'empe-

reur Pierre III), lui avait mérité le juste châtiment que lui infligeait la colère divine.

Enfin, nous trouvons dans notre propre histoire une preuve frappante de l'influence du remords au moins sur la production de l'hallucination. Il s'agit de Charles IX et du trouble que lui causa le massacre de la Saint-Barthélemy auquel il avait consenti. On trouve le fait auquel je fais ici allusion rapporté comme il suit dans les mémoires du temps : « Le roi Charles ayant, le soir même du jour et tout le lendemain, entendu conter meurtres et tueries qui s'y étaient faits de vieillards, femmes et enfants, tira à part maître Ambroise Paré, son premier chirurgien qu'il aimait infiniment, quoiqu'il fût de la religion, et lui dit : Ambroise, je ne sais ce qui m'est survenu depuis deux ou trois jours, mais je me trouve l'esprit et le corps grandement emeuz, voir tout ainsi que si j'avais la fièvre, me semblant à tout moment, aussi bien veillant que dormant, que ces corps massacrés se présentent à moi les faces hideuses et couvertes de sang : je voudrais qu'on n'y eût pas compris les imbeciles et les innocents, »

Ce n'est pas toujours le remords inspiré par des crimes, des fautes graves qui amènent la perte de la raison, c'est parfois l'incessant et obsédant souvenir de manquements légers, parfois même absolument imaginaires. Toutes les personnes scrupuleuses à l'excès sont portées, en général, à grossir outre mesure les fautes les plus légères ; elles vivent dans un état d'inquiétude et d'angoisse continuelles. C'est là une situation d'esprit des plus douloureuses et des

plus pénibles. Aussi, n'y a-t-il pas lieu d'être surpris que certains sujets ne puissent résister à cette atmosphère d'angoisse créée par une prédisposition toute particulière. Ça a été là le cas d'un malade de mon service de Bron. Homme extrêmement délicat, exact en tout ce qu'il faisait, allant toujours au-delà de ce qu'exigeaient les devoirs de sa situation, ce scrupuleux était toujours persuadé qu'il n'avait jamais assez fait ni assez bien fait. Bientôt des inquiétudes l'envahirent au sujet de sa conduite morale et, tourmenté de remords, obsédé par le sentiment de son indignité imaginaire, il perdit bientôt le sommeil, ses angoisses augmentèrent et finalement cet homme, justement estimé de tous, finit par perdre la raison.

Exagération des passions. — L'exagération des passions peut-elle être considérée comme une cause d'aliénation mentale et cela indépendamment des excès matériels que les passions entraînent à l'ordinaire ? A cette question on peut certainement répondre par l'affirmative. En tous cas, la crainte de voir un héritage convoité passer en des mains ennemies, m'a été plus d'une fois signalée par des parents comme ayant amené la folie chez l'un des leurs, fait assez naturel, toutes les préoccupations dépressives agissant constamment dans un sens défavorable à la santé de l'esprit. C'est ainsi que l'envie, sentiment essentiellement dépressif, j'allais dire compressif du moi, se rencontre dans les relevés statistiques des causes de la folie.

Je serai moins affirmatif au sujet des passions

expansives, dont l'action, du reste, si l'on veut l'admettre, ne paraît s'exercer ni d'une manière si constante, ni en affectant le système nerveux et la santé générale d'une façon si profonde. Je ferai pourtant une exception pour la passion de l'amour, portée, comme cela se voit parfois, à son extrême limite. Quant à l'amour contrarié, il rentre, par la déception éprouvée, dans le cadre des sentiments tristes à action dépressive.

Jalousie. — Je pourrais me borner à ces considérations générales sur l'action de l'exagération des passions dans la genèse de la folie. Je crois pourtant devoir dire ici un mot de la jalousie, dont j'ai eu bien des fois à observer l'action essentiellement nocive, au point de vue de la santé de l'esprit.

La jalousie peut être considérée comme une des passions qui, par son exagération, est susceptible d'amener la perte de la raison. C'est du délire de persécution que l'on voit le plus souvent apparaître en pareille circonstance. On en comprend facilement la raison. La jalousie est faite de soupçon, et les soupçons exagérés et tout à fait injustifiables sont déjà presque un délire. Que pourtant cette tendance à la défiance augmente et s'accuse à propos des choses les plus insignifiantes, d'un mot, d'une moquerie, et la maladie est constituée. Aussi bien de telles propensions au soupçon ne sauraient jamais être trop énergiquement combattues. Mais, malheureusement, en pareil cas, les efforts deviennent trop souvent impuissants. Il y a là généralement une pente du caractère,

quelque chose d'originel, d'inné, dont il est difficile que ceux qui sont ainsi constitués deviennent maîtres. Ils sont trop éloignés de la quiétude d'esprit dans laquelle vivait Suard et que plus d'un lecteur trouvera probablement un peu bien grande. Un jour madame Suard arrive tout en pleurs dans le cabinet de son mari : — Un grand malheur ! un grand malheur ! monsieur Suard. Je ne vous aime plus. — Ça reviendra, dit Suard. — Mais ce n'est pas tout ; c'est que j'en aime un autre. — Ça passera. — On n'est pas plus philosophe.

Nous voyons donc que les chagrins, les peines de toute sorte, l'exagération des passions, les agents moraux, en un mot, occupent assurément une place considérable parmi les causes de la folie. Je tiens d'autant plus à mettre ce fait en lumière, qu'il semble qu'il y ait aujourd'hui une tendance à faire dans la genèse de la folie une place peut-être trop grande aux causes purement physiques ou, pour mieux parler, à refuser aux causes morales leur légitime part d'action. Les causes morales, pour avoir une influence moins grossièrement évidente, si je puis dire, que l'alcool, par exemple, n'en agissent pas moins, et leur action est d'autant plus grande, d'autant plus puissante, que cette action est de tous les instants et que l'on constate, en maintes rencontres, qu'elle s'est exercée pendant un laps de temps souvent considérable.

Nous allons maintenant nous occuper des causes morales d'une nuance un peu différente, si je puis dire, en commençant par le surmenage.

Surmenage intellectuel et moral. — De même qu'il y a un surmenage physique, de même il y a un surmenage intellectuel et moral auquel ne résistent pas certaines organisations. Les préoccupations d'un commerce, la crainte de la non-réussite d'affaires d'importance diverse, l'inquiétude inséparable des chances aléatoires de la spéculation, ou même plus simplement, d'une industrie dont les rendements sont nécessairement variables, causent à celui qui les éprouvent une tension mentale continue qui ne peut être que funeste à la santé de l'esprit. On saisit facilement le mécanisme en quelque sorte du travail cérébral exagéré qui se produit en cette circonstance et son résultat fâcheux. Le fait de rouler continuellement dans sa pensée les éventualités d'une affaire, fatigue l'organe encéphalique, car ce travail ne va pas sans une exagération de la circulation intra-crânienne qui accompagne toute cérébration exagérée ; d'un autre côté, la peine morale que peuvent causer des craintes de non-réussite, et les perspectives fâcheuses qu'une telle façon de voir créent à une imagination péniblement impressionnée, viennent encore augmenter cet état de dépression, j'allais dire d'usure, qu'entraîne avec elle toute exagération fonctionnelle. Des nuits sans sommeil aggravent la situation, et, si quelque prédisposition existe, le naufrage de la raison est accompli et parfois d'une façon irrémédiable.

Superstition. — La superstition, la croyance aux opérations magiques, est une cause qui se présente plus souvent qu'on ne serait tenté de le croire tout

d'abord. Soit dans les campagnes, soit dans les villes, on voit cette tendance au merveilleux s'accuser avec une évidence qu'on voudrait pouvoir nier pour l'honneur de l'esprit humain. Malheureusement, les faits sont là, nombreux et palpables, et si l'expression que revêt la crédulité des habitants des villes est différente de celle qu'on peut constater chez les villageois, cette crédulité est aussi grossière chez les uns que chez les autres.

La croyance aux sorciers, qu'on pourrait croire disparue, est encore extrêmement répandue dans les campagnes, et il n'est pas rare de voir les parents des malades attribuer la folie du patient qu'ils amènent à un sort qui lui aurait été jeté. L'aliéné lui-même a cette conviction, et il se rencontre fréquemment que cette persuasion même a été une des causes efficientes de la maladie. J'ai eu, il y a quelques années, parmi les entrants admis dans mon service, un cultivateur dont l'histoire pathologique montre bien l'influence funeste des croyances dont nous nous occupons ici. Cet homme, dans l'âge moyen de la vie, avait une petite propriété qu'il cultivait lui-même, et qui suffisait largement aux besoins de sa vie. Une épizootie lui ayant fait perdre un certain nombre d'animaux, il demeura convaincu que ses bêtes étaient mortes par suite des pratiques magiques d'un berger du voisinage. Pour conjurer le mal, il fit venir un autre sorcier qui se livra aux simagrées accoutumées à ces sortes de gens, promettant et annonçant la fin du fléau. Cependant, le bétail continuant à périr, ce pauvre cultivateur, s'attristait de plus en plus, non seulement pour les

pertes qu'il subissait, mais dans la persuasion que son devin n'avait pu vaincre les conjurations de son ennemi. Enfin, il en vint à se persuader qu'un sort avait également été jeté sur lui. En proie à un accablement profond, il se défiait de tout le monde, ne mangeait plus, n'osait plus sortir. Puis les choses en arrivèrent au point que son internement devint absolument nécessaire. Je dois ajouter que tout l'entourage du malade partageait l'idée que le malheureux avait été ensorcelé, et j'ai eu beaucoup de peine à enlever cette conviction de l'esprit de ces pauvres campagnards, chez lesquels la croyance à ces sortes de choses était enracinée depuis l'enfance, et s'était vraisemblablement transmise de père en fils, pendant une longue suite de générations.

Dans les villes la croyance au merveilleux revêt une forme un peu différente de celle que nous venons d'étudier. La persuasion de la possession diabolique y est plus rare, mais, par contre, on y trouve extrêmement répandue la foi la plus aveugle aux pratiques divinatoires, quelquefois même aux opérations magiques les plus ridicules. J'ai été plus d'une fois consulté par des parents de malades qui prêtaient à ces sortes d'opérations, aussi ridicules que niaisement mystérieuses, une puissance, une réalité d'action dont il n'était pas toujours facile de démontrer à ces esprits prévenus, la complète inanité. Héritages à espérer, ennemis à redouter, embûches à déjouer, mariages devant réussir ou échouer, moyens à employer pour fixer les cœurs volages, sont les matières ordinaires sur lesquelles s'exercent les talents de nos pythies

modernes dont les annonces, étalées partout à profusion, montrent que les croyants et les dupes ne leur font pas défaut. Je pourrais même dire que la foi aux revenants n'est pas non plus exclue des croyances superstitieuses des habitants des villes, puisque nous voyons certaines sybilles offrir de donner aux parents affligés des nouvelles des ceux qu'ils ont perdus.

Si la croyance aux sorciers et aux pratiques d'une magie grossière continue à exercer une influence funeste, le somnambulisme qui avait eu jadis, au point de vue qui nous occupe, les plus tristes effets, semble, sous le nom d'hypnotisme, reparaître à nouveau. Des expériences faites dans des conditions d'apparat et de mise en scène aussi regrettables que peu dignes de la science, ont frappé certains esprits mal équilibrés. La croyance à des pouvoirs naturels, mais dus à une force inconnue, se développe chez eux, et ils s'imaginent être investis de la faculté d'exercer à distance une action irrésistible sur tels ou tels sujets. Un de mes malades a dû certainement sa séquestration à cette croyance maladive. Il fut, en effet, surpris dans la campagne faisant des expériences à distance pour le compte, disait-il, de certaines personnalités médicales avec lesquelles il avait tenté de se mettre en rapport. Quelque temps auparavant, il avait proposé à un haut fonctionnaire du département de faire venir dans son cabinet et au moyen de pratiques hypnotiques, les auteurs de l'explosion du Palais de Justice : même proposition au sujet de plusieurs assassins dont la Justice n'a pu parvenir à trouver les traces. Enfin, toute une théorie basée sur une circulation

spéciale et encore inconnue du fluide électrique, non dans les fils, mais autour des fils télégraphiques, lui sert à édifier une doctrine des influences hypnotiques qu'il considère comme devant avoir un jour dans l'histoire des sciences médicales une importance considérable. Toutes ces idées amènent bientôt chez notre malade une exagération de plus en plus grande de la personnalité. Le délire ambitieux s'accroît et évolue bientôt suivant les lois naturelles de ce délire. Aussi bien allons-nous assister à une l'autre phase de la maladie qui mérite d'être signalée. Ayant été en rapport avec des magnétiseurs de profession, le jeune homme dont il est ici question n'avait pas tardé à entrer avec eux en rivalité, à se mettre en dissidence de doctrine. Croyant que ses rivaux lui en voulaient, il fut persuadé qu'ils employaient contre lui les moyens que le magnétisme mettait à leur disposition : une lettre influencée respirée par une somnambule, avait fait perdre connaissance à celle-ci, l'avait fait tomber complètement inanimée ; un acte de volonté de son ennemi avait suffi à amener son internement. Des idées de persécution sont donc venues se joindre aux idées ambitieuses toujours prépondérantes : X... me proposait gravement, en effet, de guérir tous mes malades, en leur faisant boire du vin auquel il aurait communiqué une vertu particulière par l'imposition des mains. J'ajouterai que cet aliéné a pu sortir de l'asile dans un état de santé mentale satisfaisant, que ne tarderait pas à compromettre un retour aux études chimériques ayant déjà altéré sa raison.

Je ne laisserai pas ce sujet sans dire combien il est

regrettable de voir les esprits sérieux accorder à des faits plus que douteux une valeur qu'ils ne méritent pas, et c'est à mon sens ce qui est arrivé dans la question de l'hypnotisme. Malheureusement, c'est de ceux-là mêmes à qui il appartient d'enseigner la réserve qu'est partie la plus vive impulsion. Ce sont les médecins qui auraient dû mettre le public en garde, et c'est le public qui a tout particulièrement montré une réserve quelque peu ironique et défiante. Je ne voudrais pas blâmer ceux qui se sont jetés avec une ardeur excessive dans l'étude de la branche de la science des maladies nerveuses à laquelle je viens de faire allusion, ni condamner trop sévèrement les pratiques semi-merveilleuses où ils se sont laissé entraîner ; mais outre que les doctrines exercent sur plusieurs esprits au point de vue de l'imagination, une funeste influence, je suis persuadé qu'une extrême déception marquera quelque jour la fin de tout ce mouvement scientifique à appareil un peu trop théâtral. La plupart des expériences hypnotiques ont été faites sur des hystériques qui cherchent avec délices à se donner en spectacle, à produire de l'effet, à se tromper et à tromper. Tant qu'elles seront séduites par le rôle qu'elles se sont donné, elles obéiront, docilement et au delà, aux actions mystérieuses, et étonneront par des résultats imprévus les enthousiastes expérimentateurs. La fantaisie passée et la malice persistant, elle laisseront voir le leurre et la chimère dont elles ont abusé les croyants. Tout le monde connaît l'histoire du poisson salé, pêché par Antoine, l'illustre amant de Cléopâtre : que les fervents de

l'hypnotisme y prennent garde; peut-être n'ont-ils pas encore au bout de leur ligne le légendaire poisson salé, mais il n'est pas loin.

Emprisonnement cellulaire. — L'emprisonnement et surtout l'emprisonnement cellulaire a été signalé comme une cause assez fréquente de folie. On sait, en effet, que les prisons fournissent chaque année aux asiles d'aliénés un certain nombre de sujets. Mais si l'on examine d'un peu près ces patients, on s'aperçoit qu'un certain nombre d'entre eux étaient aliénés avant leur condamnation, et que les actes reprochés à plusieurs de ces malheureux relèvent évidemment de la maladie. Dans les cas de ce genre, la maladie mentale a simplement marché, cette marche étant accélérée vraisemblablement par le régime de la prison.

Ces faits écartés, il demeure néanmoins vrai que la vie du prisonnier place celui-ci dans des conditions extrêmement défavorables à la santé de l'esprit. Le régime cellulaire paraît particulièrement difficile à supporter, surtout pour une certaine catégorie de prisonniers. Les gens habitués à une vie active, ceux principalement qui sont sans éducation, souffrent singulièrement du régime de l'isolement. On conçoit facilement, en effet, que des hommes n'ayant qu'un nombre très restreint d'idées ne puissent s'accommoder d'une vie où les ressources d'un esprit accoutumé aux spéculations de la pensée ne sont pas toujours suffisantes pour tromper l'ennui d'une vie solitaire. Les esprits cultivés supportent donc mieux

la solitude et les peines inhérentes à la triste situation, pleine d'incertitudes et d'angoisses, du prisonnier; ils ne sont pas toujours, néanmoins, à l'abri de l'action éminemment nocive de la vie de prison, et le récit si intéressant des tortures endurées par un illustre écrivain, Silvio Pellico, nous montre quelle influence peut avoir un emprisonnement prolongé sur les caractères les plus fortement trempés, sur les esprits les plus vigoureux. La raison peut n'être pas définitivement compromise; mais des troubles purement psychiques ou sensoriels se montrent parfois dans ces circonstances, comme il arriva à l'auteur de *Françoise de Rimini*, qui a retracé ainsi, dans ses mémoires, les accidents qu'il a éprouvés.

« Le matin, après la longue veille de la nuit, dit Silvio Pellico, mon cerveau affaibli tombait dans une sorte d'assoupissement. Alors je rêvais ou plutôt ces rêves étaient un délire; je croyais voir mon père, ma mère, ou quelques-uns de ceux que j'aime, se désespérer sur mon destin. Dans ces nuits horribles, mon imagination travaillait de telle sorte qu'il me semblait, tout éveillé, entendre, dans ma prison, des gémissements ou des rires étouffés. A partir de mon enfance, je n'avais jamais été crédule aux sorcières et aux follets; et maintenant, ces rires et ces gémissements m'effrayaient et je ne savais comment les expliquer, et j'étais contraint de mettre en doute si je n'étais pas le jouet de mauvaises puissances inconnues.

« Plusieurs fois je pris la lumière d'une main tremblante, et je regardai sous mon lit s'il n'y avait pas quelqu'un qui se plût à se moquer de moi. Plusieurs

fois il me vint le soupçon qu'on m'avait changé de chambre et transporté dans celle-ci parce qu'il s'y trouvait quelque trappe, ou dans les murs quelque ouverture secrète par laquelle mes gardes épiaient tout ce que je faisais et se faisaient un jeu cruel de m'épouvanter.

Auprès de ma table, tantôt il me semblait que quelqu'un me tirait par mes vêtements, tantôt qu'on avait heurté un livre qui tombait à terre, tantôt qu'une personne placée derrière moi soufflait sur la lumière pour l'éteindre. Alors je m'élançais, debout, je regardais autour de moi, je me promenais avec défiance et je me demandais à moi-même si j'étais insensé ou si je jouissais de ma raison. Je ne savais plus, de toutes les choses que je voyais et que je sentais, lesquelles étaient réalité et lesquelles illusion. »

De l'imitation. — L'imitation ne saurait être passée sous silence, quand on s'occupe de la genèse de la folie. On sait combien cette cause est puissante au point de vue des impulsions au suicide, et le danger, tant de fois signalé, de la publicité des accidents de ce genre rapportés par la presse avec trop de complaisance. On sait aussi que, dans les réunions de femmes vivant d'une vie commune : couvents, pensionnats, ateliers, etc., les phénomènes psychiques maladifs se propagent avec une constance et une rapidité singulières. Enfin les épidémies délirantes du moyen âge sont restées célèbres par leur caractère d'entraînement universel où l'imitation avait certainement la plus grande part. Enfin, on peut se rap-

peler que, dans ces sortes de délire, dont il a été question plus haut sous le nom de *délire à deux*, le sujet passif subit au plus haut point l'influence funeste de son compagnon primitivement affecté.

C'est ici le lieu de se demander si, comme on le croit assez volontiers, le contact des aliénés avec les servants qui leur sont attachés peut donner lieu chez ces derniers à l'éclosion de la folie. Il ne paraît pas que le fait soit aussi fréquent qu'on pourrait le penser. Des recherches de Trélat, il résulte que tous les cas de folie qu'il a pu constater dans son service de la Salpêtrière, se sont uniquement manifestés chez des sujets ayant une tare héréditaire : la prédisposition serait donc, dans le cas spécial que nous envisageons, un élément nécessaire au développement de la maladie. J'ajouterai que, pour ma part, j'ai vu, dans de semblables circonstances, se montrer quelques cas de folie où, certainement, l'imitation était une des causes les moins importantes de celles qu'on pouvait raisonnablement invoquer. Il n'en demeure pas moins vrai, et c'est là, du reste, une conséquence de ce que nous venons de dire, que, pour les individus prédisposés, le service des aliénés doit être prudemment évité.

Civilisation. — Quelle est l'influence de la civilisation sur les maladies de l'esprit ? Cette question a été fréquemment agitée et a parfois divisé les aliénistes. Cependant on s'accorde généralement à admettre que la civilisation peut, dans une certaine mesure, et par quelques-unes de ses inévitables conditions, être une

cause prédisposante aux maladies mentales. La statistique, si souvent invoquée dans les questions d'étiologie, vient, du reste, témoigner d'une façon univoque de l'augmentation du nombre des aliénés. Je sais bien que l'on a objecté à cette constatation positive que si, aujourd'hui, on rencontre un plus grand nombre d'aliénés, c'est qu'on les recherche davantage et que, plus volontiers qu'autrefois, on leur accorde les soins dont ils ont besoin. Qu'il y ait quelque chose de juste dans cette objection, je l'accorderai volontiers ; mais il n'en est pas moins exact que le nombre des fous augmente, et cela est si vrai que les assemblées départementales ont vu, pendant ces dernières années, le chapitre du budget afférent aux aliénés s'accroître lentement, mais d'une façon constante, alors que les craintes si vives, suscitées par les campagnes menées, avec plus d'ardeur que de clairvoyance, contre des séquestrations arbitraires, auraient dû plutôt ralentir le mouvement des entrées dans les asiles. En tous cas, et cela est indéniable, il est une des formes de la folie qui fait des ravages chaque jour plus étendus, et qu'on peut considérer comme liée à l'état actuel des Sociétés civilisées : je veux parler de la paralysie générale. Quelle est la cause la plus ordinaire de cette terrible affection ? Sans contredit et malgré ce que les chercheurs de nouveau ont pu dire, ce sont les excès de toutes sortes et le surmenage, la dépense exagérée nécessitée par une vie active et livrée aux mille préoccupations qu'emporte avec elle la condition des sociétés modernes. Ce dernier facteur paraîtrait même devoir

être envisagé comme absolument prépondérant, puisque les nègres, de tous temps libidineux et ivrognes, fréquemment syphilitiques, ne sont devenus paralytiques qu'après avoir été appelés à l'indépendance, c'est-à-dire après avoir été obligés de subir les conditions de la lutte pour la vie, qui est et sera toujours la noble mais sévère rançon de la liberté.

Est-ce à dire pour cela que la civilisation soit chose mauvaise et condamnable? que le progrès doive être dédaigné et rejeté? Non assurément; mais la civilisation est chose complexe. A côté du bien qu'elle produit, naît le mal dont elle est simplement l'occasion. Nous permettant d'acquérir plus facilement le bien-être, elle nous fournit également les éléments du luxe et des plaisirs sans frein. Enfin, dans ses manifestations les meilleures, les plus acceptables, les plus désirables même, elle ne porte que trop souvent le cachet de l'imperfection humaine.

Qu'il me soit permis de montrer un coin de ce tableau aux multiples perspectives.

L'accession à la fortune et aux honneurs est possible pour tous. Toutes les carrières sont ouvertes et les moyens d'y parvenir prodigués aux plus humbles. Et cela est bon et équitable, car le dicton « Chaque homme à sa place, et le plus habile et le meilleur à la plus haute » est l'expression de la raison et de la justice. Mais on sait quelle lutte exige le but à atteindre en face de compétitions nombreuses, âpres, acharnées, et les déceptions éprouvées quand le succès ne répond pas, comme il arrive trop souvent, aux efforts déployés. Cette nécessité de la lutte dure,

impitoyable, sans trêve ni merci, est tellement impérieuse, qu'il semble que la jeunesse d'aujourd'hui en soit comme hâtivement vieillie. Les jeunes gens ne s'amuse plus guère ; ils se préparent, ils combinent, ils s'arment. Certes, l'instruction largement répandue, toutes les carrières ouvertes à tous, les jouissances et le pauvre bonheur que comporte la condition humaine offerts en perspective à l'effort méritant, sont un des côtés brillants de la civilisation, mais tout près du bénéfice, parfois, je veux même dire souvent heureux, quelles misères ! misères de cœur et d'âme plus encore que misères matérielles.

Aussi, voit-on souvent ceux qu'a trahis la fortune s'aigrir et demander aux révolutions, quand ce n'est pas à des expédients absolument vils, la satisfaction de leurs convoitises. Mais de tels désordres ne vont pas tous sans porter à la santé de l'esprit de funestes et parfois d'irréremédiables atteintes. Si de telles perspectives sont celles des déclassés des sociétés actuelles, la condition de la femme est encore quelquefois plus lamentable. La femme est plus délicate, plus affinée ; elle sent plus vivement, et si, instruite et distinguée, elle se voit réduite à quelque dure condition servile, on peut imaginer les douleurs créées par les inévitables froissements d'une situation abaissée. Heureuse encore, quand elle ne va pas, instrument de plaisir vénal, demander aux étourdissements du libertinage une compensation à ses déceptions et à l'écroulement de ses justes espérances.

J'ai cité plus haut l'adage « chaque homme à sa place. » En y ajoutant « chaque chose réglée selon la

justice et la raison, » on a la vraie formule d'une société bien organisée. On sait que cette formule n'est guère appliquée et que l'intrigue, la bassesse, la faveur, ne sont que trop souvent des moyens efficacement employés, que nombre d'institutions sociales sont faussées et détournées de leurs destination rationnelle. C'est ainsi qu'on se marie pour de l'argent, que certaines positions, instituées pour l'avantage de tous, servent simplement à ceux qui les obtiennent. C'est que nous sommes loin de vivre dans un état de véritable civilisation et si, même avec les bienfaits d'une organisation sociale bien entendue, il y a toujours quelque côté qui trahisse la faiblesse humaine et offre prise à la maladie, on peut penser combien avec une civilisation faussée seront plus fréquentes encore les atteintes portées à l'intégrité mentale. Est-ce aux lois qu'on doit s'en prendre de cet état de civilisation ? Moins aux lois qu'aux mœurs, et c'est là ce qui, dans les vieilles sociétés modernes européennes, est particulièrement désastreux ; les lois s'abrogent, se modifient ; plus difficilement, les mœurs.

Guerres, révolutions. — L'action des guerres et des révolutions a été diversement appréciée par les auteurs qui se sont occupés de cette intéressante question. Les uns accordent à cette cause une très grande influence, tandis que d'autres seraient très portés à la restreindre, sinon à la considérer comme sans importance et de nul effet. Ces divergences d'appréciation tiennent vraisemblablement à des statistiques fautives, d'une part ; de l'autre, au côté

du tableau envisagé de préférence par l'observateur. Il est, en effet, une vérité, qui se dégage de l'impartiale observation des faits. C'est tout d'abord que les événements politiques agissent de deux façons : donnant une direction à certains esprits vacillants et incertains, les rappelant à la réalité des choses et les affranchissant par suite des mille incommodités auxquelles sont sujets les névropathes des villes ; imprimant, d'un autre côté, à certains sujets, une terreur profonde, des craintes d'inévitable ruine, sentiments dépressifs qui ne peuvent que nuire à la santé de l'esprit.

Quoiqu'il en soit à cet égard, il demeure certain que lors de la dernière guerre, on a pu justement attribuer un assez grand nombre d'aliénations aux circonstances pénibles de cette malheureuse campagne. Ce qui est encore absolument hors de conteste, c'est que la plus grande partie des aliénés admis dans les asiles à cette époque, portaient dans leur délire le cachet des événements auxquels ils avaient assisté. Les Allemands, malgré leurs succès, n'ont pas été à l'abri de l'influence dont nous parlons en ce moment. Plusieurs sont devenus aliénés pendant la guerre et ont dû être soignés dans les asiles de France. C'est ainsi que j'ai eu l'occasion d'observer quelques-uns de ces étrangers, dont le délire, je le ferai remarquer en passant, offrait surtout des conceptions ambitieuses. De cela je ne veux tirer aucune conséquence, je me borne à indiquer le fait à titre de curieuse rencontre.

Si les guerres frappent l'esprit des foules, les révolutions intérieures ne sont pas moins funestes à la

santé mentale des populations au milieu desquelles se produisent ces déchirements. La terreur suscitée par des scènes effrayantes, la crainte des violences, des vengeances et des délations, les ruines qu'entraînent trop souvent les révolutions, font parfaitement comprendre les effets désastreux, au point de vue mental, qui se produisent aux époques troublées. Esquirol estime que le nombre des fous augmenta considérablement à l'époque de la première révolution française. Le même fait fut constaté lors de la révolution d'Angleterre.

Ce qu'on doit noter encore, c'est que, comme pour les guerres suivies d'invasion, le souvenir des événements auxquels les aliénés ont été mêlés, imprègne et pénètre, pour ainsi dire, leurs conceptions délirantes.

Je dois signaler enfin une caractéristique spéciale de ces temps de bouleversements sociaux : c'est l'invincible attraction qu'exercent les révolutions sur les intelligences mal pondérées, les incomplets, les excéntriques. Le lieu où se produit une tentative violente de changement dans les conditions de la vie d'une nation est le rendez-vous de toutes les individualités malades. Ces déséquilibrés accourent de toutes parts, mêlant leurs rêveries et leurs violences aux aspirations passionnelles des foules, et imprimant aux actes auxquels ils participent un caractère d'atrocité souvent malade. Ils agissent sur le milieu et le milieu agit sur eux, et ces demi-fous, ces candidats à l'aliénation, deviennent alors la proie définitive de la folie.

Religion. — Il n'est pas de nations civilisées sans religion, aussi bien est-il intéressant d'examiner quelle peut être l'influence des diverses croyances au point de vue de la genèse de la folie.

C'est l'atmosphère mentale dont les sujets sont entourés en quelque sorte qui agit sur leur esprit et imprime à leurs pensées une direction différente, suivant que les croyants appartiennent à telle ou telle religion. Or, si nous examinons à ce point de vue les principales doctrines entre lesquelles se partagent les nations d'origine européenne, nous voyons que les deux religions les plus répandues, le catholicisme et le protestantisme, dérivent de principes absolument opposés. Chez le catholique, la tradition, la croyance absolue et la soumission à l'autorité ; chez le protestant, la recherche libre, le rejet plus ou moins complet de toute autorité dans l'interprétation des livres saints, l'inspiration directe du croyant par la divinité. On comprend que des principes aussi divergents doivent avoir, sur ceux qui s'y soumettent, une action assez différente, bien qu'au point de vue de la santé de l'esprit, l'une et l'autre des croyances que nous venons d'examiner produisent parfois, par la fausse application qu'en font les fidèles, des effets absolument nocifs.

La terreur de l'enfer, la crainte de ne pas remplir exactement les devoirs imposés par la religion ; chez les jeunes gens et les âmes délicates, les scrupules nés de la croyance à une culpabilité imaginaire, qui les fait recourir au ministère du prêtre pour les manquements les plus futiles ou les faits les plus inno-

cents, sont, chez les catholiques, les motifs les plus habituels de la perte de la raison, quand les craintes et les scrupules dont je viens de parler sont portés à l'exagération. Le protestant aurait bien, lui aussi, la crainte de la damnation, crainte qui est encore augmentée par la liberté même dont il jouit dans l'interprétation de la doctrine qu'il professe et dans l'appréciation purement personnelle de son état moral ; mais, dans le protestantisme, cependant, il semblerait que les tendances si fréquentes à la croyance à l'inspiration divine personnelle est la pente qui conduit le plus facilement l'adepte sur le terrain de la folie. Aussi voyons-nous nombre de sectes naître tous les jours à l'appel des plus singuliers prophètes. Dans les deux cas, l'effet est mauvais. Un célèbre caricaturiste anglais, qui est surtout un philosophe et un moraliste, Hogarth, représente, dans un des albums de la dernière période de sa vie, un prédicateur furibond, entouré d'un auditoire effrayé par ses menaces de l'enfer. La physionomie des assistants porte l'empreinte de la terreur, tous les visages sont bouleversés, tandis qu'un Turc regarde dédaigneusement cette scène en fumant paisiblement sa pipe. La légende est : Crédulité, superstition, fatalisme. Il est bien entendu que nous retenons uniquement de la caricature d'Hogarth le simple fait du trouble jeté dans l'esprit des auditeurs par les descriptions terrifiantes du prédicateur, mis en regard de la quiétude du sectateur de Mahomet, sans vouloir prétendre qu'on doive demander une telle tranquillité au fatalisme de l'Islam.

Absence de croyances. — Si l'exagération du sentiment religieux peut amener la perte de la raison, l'absence de toute croyance place également l'homme dans une situation funeste au point de vue du calme de l'âme et de la santé de l'esprit.

Tandis qu'une pensée supérieure soutient, affermit et console l'homme religieux, l'homme sans croyance, les jours mauvais venus, voit tout manquer sous ses pas. Sans résignation, sans confiance dans une vie supérieure et meilleure, un seul refuge lui reste, la mort où il se jette dans un égarement d'esprit qui ne lui permet plus de juger sainement l'acte qu'il accomplit. C'est avec toute justice et avec toute raison que les philosophes et les législateurs ont condamné le suicide. Mais, malheureusement, les doctrines matérialistes, aujourd'hui couramment acceptées, ne peuvent que favoriser les tendances suicides que l'on voit, du reste, s'accuser chaque jour davantage. Et c'est là, en vérité, une déduction logique, une conséquence naturelle.

Quand on a enseigné à l'homme que la vie actuelle est tout, il en conclut que celle-ci ne vaut que par les jouissances qu'on peut s'y procurer, et il se lance à la poursuite des richesses et du plaisir qu'elles donnent avec une ardeur qui rend la déception plus douloureuse. Et alors, quand l'homme a tout espéré et que tout lui a manqué; quand la misère, le regret, la honte, parfois le déshonneur le pressent et l'étreignent; alors, être impuissant et désespéré, il imite l'insecte venimeux que la légende nous dit se frapper lui-même au milieu

du cercle de feu qui l'entoure de toutes parts et lui ferme toute retraite.

Influences cosmiques. — Les médecins ont de tous temps reconnu l'influence du monde extérieur sur les maladies en général, soit qu'on envisage celles-ci dans leur genèse ou simplement dans leur marche. Les climats, les saisons, les diverses variations de température ont été étudiées à ce point de vue, et nombre d'observations sagaces sont arrivées jusqu'à nous, appuyées de réflexions dont quelques-unes ont encore aujourd'hui toute leur valeur. J'ai à peine besoin de rappeler à ce sujet le traité magistral *des airs, des eaux et des lieux* du père de la médecine.

Parmi les questions agitées dans les diverses écoles qui se sont succédé depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, il en est qui ont trait tout spécialement aux affections du système nerveux et en particulier à la folie. Ce sont ces dernières qui nous intéressent principalement, et nous les pouvons étudier avec plus de fruit par cette raison que, mieux qu'autrefois, nous connaissons la valeur des données qui entrent dans la solution des problèmes. La météorologie, science jadis absolument incertaine et affectant chez les auteurs qui en traitaient quelque teinte de merveilles, puise aujourd'hui dans les méthodes d'observations auxquelles on l'a soumise, un degré sinon de certitude au moins de probabilité qui permet d'accepter nombre d'affirmations produites en son nom.

Climats. — Nous aurons tout d'abord à rechercher les rapports de la folie avec les climats. Cette question est éminemment complexe, et partant, difficile à résoudre. Outre le climat, on a affaire aux mœurs, aux habitudes, et il faut encore tenir compte des croyances religieuses et du degré de civilisation. Aussi bien nous contenterons-nous de dire que des fous ont été rencontrés dans toutes les régions et sous les climats les plus divers. Nous ajouterons que les températures excessives favorisent évidemment les troubles intellectuels. On connaît les effets de la chaleur brûlante du désert, les hallucinations et les illusions qu'elle fait naître. On sait aussi combien le froid extrême est favorable aux aberrations sensorielles et psychiques. Je rappellerai comme exemple les cas de folie observés pendant la désastreuse et cruelle campagne de Russie.

Température, Saisons. — Que si maintenant nous examinons l'effet de la température dans le même climat sur la production de la folie, nous pourrions arriver à des conclusions un peu plus arrêtées. Et ici, nous devons tout d'abord constater que les Anciens avaient entrevu sur le sujet qui nous occupe quelque chose de la vérité. Un dicton aphoristique exprime ainsi l'influence des saisons sur les affections mentales :

« *Cum faba florescit stultorum insania crescit.* »

Il ne faudrait pas prendre cet axiome à la lettre, mais si on lui fait simplement signifier que la saison chaude et particulièrement les mois de juin et juillet sont principalement l'époque de l'acmé de la folie et

que les cas de cette affection sont plus fréquents à cette époque de l'année, on reste dans les limites de la vérité.

C'est Esquirol qui le premier a, par des relevés statistiques, mis en lumière un certain nombre de questions d'étiologie parmi lesquelles l'influence des saisons doit être particulièrement signalée ¹. D'après le savant aliéniste, ce sont les mois d'été, et le mois de juillet principalement, qui fournissent le plus grand nombre d'admissions dans les établissements consacrés au traitement de la folie. Dans les rapports médicaux que depuis plus de dix ans j'ai eu à adresser à l'administration préfectorale, pour la session d'août du Conseil général du Rhône, j'ai presque constamment eu l'occasion de noter la prépondérance des entrées pendant le mois de juillet. Cette fréquence des admissions, plus nombreuses pendant ce mois, semble indiquer une influence bien positive des chaleurs de l'été sur la production de la folie ou tout au moins sur l'acuité, à cette époque de l'année, des phénomènes délirants nécessitant un prompt placement des malades. Cette particularité mérite en tous cas d'être notée, car dans les questions du genre de celle-ci, ce n'est que la constance d'un fait qui indique qu'on est en présence de l'action bien manifeste d'une cause donnée et qu'il ne s'agit pas de ces chiffres, qui s'offrent parfois en série pendant quelque temps pour disparaître ensuite.

Cette influence des saisons chaudes sur la genèse de la folie est acceptée par la plupart des manigraphes, et c'est bien positivement à l'élévation de la tempéra-

¹ Esquirol. *Des maladies mentales*, Paris, 1838.

ture que les faits constatés sont attribués à peu près sans conteste.

Dernièrement, néanmoins, dans un travail où les relevés statistiques de la préfecture de police ont été mis à contribution ; on a contesté l'influence des températures élevées, par cette raison que les admissions les plus nombreuses n'ont pas lieu dans le mois de la plus haute moyenne thermométrique (août), mais dans les mois précédents ; il faudrait donc attribuer à une autre cause que la chaleur excessive la prépondérance des cas d'aliénation dans les mois où on la rencontre le plus ordinairement. Je crois que l'objection, pour spécieuse qu'elle soit, n'a pas la valeur qu'on serait tout d'abord tenté de lui attribuer, et il me semble facile d'y répondre. La seule donnée qu'on puisse et qu'on doive retenir des chiffres fournis par les éléments de la statistique, c'est que la chaleur excessive est un facteur efficace pour la production de la folie ; mais je crois qu'il n'a jamais paru à aucun observateur qu'il dût y avoir ici, entre la cause et son effet, un rapport proportionnel. Qui, alors, ne voit que l'élévation de la température, très nettement marquée en juin et juillet, sera très suffisante pour agir sur un certain nombre de sujets prédisposés, et que, par conséquent, ces mêmes sujets déjà séquestrés ne viendront pas s'ajouter au contingent des mois suivants ?

Il est un autre fait, signalé jadis par Quetelet, dans un remarquable *Essai de physique sociale*¹, qui montre

¹ Quetelet. Sur l'homme et le développement de ses facultés, ou essai de physique sociale, Paris, 1835.

une action parallèle de la température, confirmant nettement l'influence exercée par l'élévation thermique sur le système nerveux : je veux parler de la fréquence des attentats contre les personnes. D'après le savant secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Bruxelles, c'est dans les mois les plus chauds de l'année que ces attentats sont particulièrement nombreux. Du reste, toutes les recherches subséquentes ont accusé le même résultat. D'où vient une telle coïncidence et quelle signification doit-on lui attribuer ? Existe-t-il entre la folie et le crime une relation dont le fait que nous signalons serait une des expressions ? Serait-il vrai, comme on l'a prétendu, que certains individus versent pour ainsi dire fatalement et au hasard des circonstances ou dans le crime ou dans la folie ? Nous n'en croyons absolument rien. Il y a dans les deux cas cette simple circonstance commune que la température excessive des mois d'été met le système nerveux dans un état de surexcitation qui, chez les hommes ayant leur raison et portés à la violence se traduit par des actes coupables, et chez les aliénés par de l'agitation. Il est à remarquer, en effet, que l'époque de l'entrée des malades n'est pas toujours rigoureusement celle de l'invasion de la maladie. L'affection dure parfois depuis quelque temps, et le malade est toléré parce qu'il est calme. Puis l'excitation arrive, les accidents se prononcent, et on l'interne. Or c'est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, pendant les mois les plus chauds de l'année que ces phénomènes d'excitation s'offrent avec la plus grande intensité et nécessitent la prompte séquestra-

tion du malade : d'où la coïncidence très réelle de la fréquence des attentats contre les personnes et des admissions des aliénés dans les asiles pendant les mois les plus chauds de l'année.

Voici encore un autre fait connexe à ceux que nous étudions en ce moment et que je ne saurais passer sous silence.

Si l'on s'en tenait aux probabilités et aux impressions, on serait tenté d'admettre que les saisons rigoureuses où la nature revêt un aspect particulier de tristesse et de désolation, sont celles qui comptent le plus grand nombre de suicides. Les brumes continues de l'Angleterre, pays privilégié du *spleen*, viendraient jusqu'à un certain point à l'appui de cette manière de voir. Cependant ce serait là un simple argument littéraire, une pure vue d'esprit que les faits contredisent. Pour le suicide, comme pour la folie, comme pour les actes violents contre les personnes, c'est pendant l'été que l'on rencontre les cas les plus nombreux; et le chiffre maximum des suicides est à peu près constamment relevé en juin et juillet, dans le premier decesmois principalement ¹.

¹ Voir Brierre de Boismont. *Du suicide et de la folie suicide*, Paris, 1865. Plus récemment encore dans un travail publié dans les *Annales médico-psychologiques* (1890), sur le suicide en France, M. le Dr Socquet, donne ce tableau suivant :

SUICIDES SUR 1000 DE CHAQUE SEXE		
	HOMMES	FEMMES
Janvier.	72	72
Février.	68	68
Mars.	87	83
Avril.	96	93

Mais ce sont là les chiffres de la statistique générale ; ceux fournis par les malades des asiles ne les contredisent pas, et il résulte d'un tableau des suicides de la division des aliénés de la Salpêtrière que le trimestre de juillet est celui qui a également donné le plus grand nombre de ces tristes accidents. Bien qu'ici, comme pour l'invasion de la folie et la perpétration des crimes contre les personnes, la cause génératrice soit également complexe et qu'on comprenne que parfois la chaleur n'ait qu'une influence médiate, il m'a paru néanmoins intéressant de noter ici les résultats fournis par l'observation et les relevés statistiques relativement à l'action de la température sur cet ordre de faits.

Une autre action de la température sur les aliénés ne saurait être non plus passée sous silence ; je veux parler des températures extrêmes dans leur rapport avec les atteintes congestives auxquelles certains aliénés sont si fréquemment sujets. Ce sont les mois à température excessive et certaines époques de transition qui sont le plus ordinairement funestes aux malades atteints d'aliénation, principalement de certaines formes de cette redoutable affection. On com-

	HOMMES	FEMMES
Mai.	103	102
Juin.	107	106
Juillet.	105	103
Août.	88	87
Septembre.	75	78
Octobre.	74	77
Novembre.	64	67
Décembre.	61	64

prend assez facilement la raison de l'influence des températures excessives sur les aliénés en général ; mais elle est surtout facile à concevoir quand il s'agit des paralyés généraux, si communément exposés aux accidents congestifs. J'ajouterai que si les froids rigoureux et les chaleurs excessives ont sur les paralytiques une influence funeste, les transitions brusques de température exercent aussi une action nocive extrêmement marquée sur les mêmes malades, et c'est constamment au printemps, où les écarts thermométriques sont considérables, qu'on voit s'élever dans les asiles, par suite des accidents qu'éprouvent alors fréquemment les paralytiques, le chiffre des décès. Par contre, l'automne qui est aussi une saison de transition, mais qui n'offre pas les écarts considérables que nous rencontrons dans les variations de la température au printemps ne fournit assez souvent, à moins de circonstances toutes spéciales, qu'une mortalité relativement peu élevée. C'est au moins ce que j'ai eu bien des fois l'occasion de constater dans les divers services à la tête desquels j'ai été placé. J'ajouterai qu'au printemps, c'est surtout les abaissements thermiques qui me paraissent devoir être tenus pour funestes : le cas de variations de température brusque rentre donc, en somme, dans la loi générale de la nocuité des températures excessives.

Mais ce n'est pas seulement la température qui, par son élévation ou son abaissement insolites, agit sur les aliénés. Les divers accidents atmosphériques produisent sur eux une action qu'il est impossible de méconnaître et que nous devons étudier ici.

Vents. — Quand on compare la direction et l'intensité de l'air en mouvement avec l'agitation des malades, on voit que cet agent atmosphérique n'est pas sans influence sur la manière d'être des aliénés. De relevés portant sur un laps de temps assez étendu, j'ai pu constater que le vent du midi agit très nettement sur les malades susceptibles d'excitation. Quand ce vent est violent, comme il arrive fréquemment dans le bassin du Rhône, l'agitation des aliénés est extrême et, chose assez remarquable, elle s'accuse souvent avant que les premières ondes aériennes soient encore nettement sensibles, de telle sorte que ceux qui vivent près des malades, tiennent assez volontiers cette agitation pour un indice de prochain changement dans la température. Quoiqu'il en soit à cet égard, l'action effective du vent du sud, alors qu'il souffle avec quelque violence, est absolument certaine. Il n'y a là, du reste, rien qui puisse nous étonner. On connaît l'effet pénible, irritant, si je puis dire, du *sirocco*, du *simoun* sur le système nerveux; tous ceux qui se sont trouvés à même d'éprouver l'action éminemment nocive de ces courants atmosphériques à température élevée en témoignent, et il est naturel que les aliénés ressentent très vivement encore une impression d'un agent, plus faible il est vrai, mais qui ne laisse pas de causer aux personnes les mieux portantes de la gêne et quelque malaise. Est-ce par les ondes répétées, par le bruit incessant à tonalité basse qui l'accompagne, que se produit cette action? Cela est difficile à décider, mais il était au moins opportun que le fait même fût constaté. J'ajouterai

que le vent du nord agite parfois aussi les malades, mais moins fréquemment pourtant et à un moindre degré.

Etat hygrométrique de l'air. — Tous ceux qui ont l'habitude de vivre avec les aliénés ont pu facilement remarquer que les jours de pluie sont ordinairement dans les asiles des jours d'agitation. De ce fait, il ne faudrait pas trop se hâter de conclure que l'état hygrométrique de l'air a une action bien marquée sur la tranquillité ou l'excitation des malades. Il est évident, en effet, qu'il faut recourir ici à une interprétation différente du phénomène. Les jours de pluie, les aliénés vivent généralement renfermés, surtout dans les asiles où les préaux n'offrent pas de galeries couvertes leur permettant de vaguer à l'aise par tous les temps ; et alors il est facile de voir que dans cette claustration forcée, les agités habituels exercent sur leurs compagnons une action plus immédiate et plus nocive qu'ils ne le feraient en plein air : de là l'agitation. Cela est si vrai que cette agitation des jours de pluie, je l'ai bien des fois rencontrée dans certains asiles où j'ai précédemment résidé, asiles privés précisément de ces galeries dont je parlais plus haut, tandis qu'à Bron où les aliénés sont placés à ce point de vue dans les meilleures conditions, l'excitation des jours pluvieux est sinon inconnue, au moins infiniment plus rare et surtout moins vive.

Est-ce à dire pourtant que les aliénés ne soient pas susceptibles d'être impressionnés par l'état hygrométrique de l'air ? Non assurément, et il est certains

d'entre eux qui ressentent manifestement cette influence. Aussi, les changements hygrométriques et surtout le passage de la sécheresse à l'humidité, paraissent-ils être pour quelques malades une cause d'agitation. Il y a plus : cette agitation, ainsi que nous l'avons fait remarquer pour le vent du sud principalement, peut précéder le changement atmosphérique. Je citerai, entre autres faits, celui d'un malade d'une des divisions de Bron qui, alors que le temps va devenir pluvieux, annonce dès la veille la variation atmosphérique non encore réalisée en poussant dans la cour de sa section des cris aigus et répétés. Il y a donc là une action ressentie dès les premiers signes de l'altération de la masse aérienne, alors que ces signes ne sont pas encore appréciables pour des organes que la névrose n'a pas placés dans des conditions de perceptivité toute spéciale.

Phases lunaires. — Parmi les actions cosmiques auxquelles on a accordé une influence sur l'organisme humain, l'action des phases lunaires sur certains phénomènes pathologiques est une des plus anciennement adoptées et des plus répandues. La lune, entre autres effets nocifs, réglerait, en quelque sorte, les crises d'épilepsie et les accès d'agitation maniaque. Cette influence lunaire a été autrefois si communément acceptée que les épileptiques et, dans quelques contrées, les fous en général, ont reçu le nom de lunatiques.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher ce qu'il peut y avoir de fondé dans une telle opinion et, si elle est

fausse, de se rendre compte des raisons plus ou moins spécieuses qui l'ont fait accepter.

Parmi les médecins qui se sont occupés de la question, Esquirol a reconnu une fréquente coïncidence entre les accès d'agitation des maniaques et certaines phases de la lune. Aussi, attribuait-il l'agitation des aliénés pendant la nuit à l'époque de la pleine lune à la vive lumière que répand notre satellite et qui permet aux fous de voir les objets sous un aspect illusoire, entretenant plus facilement leur délire. Suivant le même observateur, cette même lumière, en dehors des illusions fantastiques qu'elle crée, est encore, en empêchant le sommeil, une cause non douteuse d'agitation. Que cette manière de voir soit vraie dans une certaine mesure, nous l'admettons volontiers. Mais il nous semble qu'un examen attentif de la question permet de trouver une autre raison à l'agitation que l'on rencontre chez les aliénés à certaines phases de la lune, et aux chutes des épileptiques dans les mêmes circonstances.

Il y a fréquemment dans les phénomènes maladifs dont nous nous occupons une périodicité qui, coïncidant avec les évolutions réglées des phases de la lune, devait induire à établir entre les deux ordres de faits une relation de causalité. On sait, par exemple, qu'il est des épileptiques qui ne tombent que tous les mois : de là, il résulte que le retour de la même phase lunaire semblera ramener la crise convulsive. Même apparence de relation de cause à effet pour l'agitation des femmes aliénées. Cette agitation, on le sait aussi, coïncide fréquemment avec la crise

menstruelle. Or, comme celle-ci est périodique, l'évolution de telle phase lunaire, périodique aussi, offrira parfois avec le phénomène physiologique qui ramène l'agitation une simultanéité d'apparition qui fera rattacher, si l'on s'en tient à une observation superficielle, l'agitation constatée au retour de la phase lunaire, alors qu'il n'y a entre les deux faits qu'une simple coïncidence.

Tel est l'ensemble des faits que l'étude des principales causes cosmiques au point de vue de leur influence sur la genèse et la marche de la folie nous permet de mettre en lumière. Il est encore d'autres phénomènes comme l'état électrique de l'air, les influences magnétiques, l'intensité lumineuse dont on peut soupçonner l'action, mais cette action est d'une appréciation plus délicate et demanderait de nouvelles études. Aussi bien, terminerons-nous ici le chapitre des causes.

CHAPITRE VII

DU TRAITEMENT DE LA FOLIE

Le traitement de l'aliénation mentale comprend divers éléments qu'il convient d'étudier attentivement et en accordant à chacun d'eux l'importance que l'expérience lui assigne. C'est ce que je vais faire en parlant du traitement par le médicament, des conditions d'isolement et d'hygiène qui conviennent à l'aliéné, et enfin du traitement moral, toujours si important dans la médecine des affections du système nerveux.

L'aliénation mentale étant une maladie à formes multiples, on comprend que le traitement employé doit varier suivant la diversité des cas. Il en est, en effet, de la médecine mentale comme de la médecine ordinaire et, pour les affections psychiques comme pour la plupart des maladies que traite la médecine générale, on ne connaît guère de spécifiques. Si autrefois et dans l'enfance de l'art, certaines substances ont pu passer pour être le remède souverain de la folie, depuis que cette maladie a été soumise à une étude sévère et méthodique, on a reconnu l'inanité de ces remèdes. Là comme partout, dans l'art de guérir, il y a simplement des indications que le médecin doit s'efforcer de saisir.

On est assez porté à douter de l'efficacité des médicaments à l'endroit de la folie. Il semble, au premier abord, assez difficile que les troubles de l'intelligence puissent être influencés par ce qu'on appelle le médicament. Rien pourtant de plus réel et de plus efficace que cette action, pourvu qu'elle soit basée sur ce que l'on a appelé, en médecine, l'*indication*, et pour qu'on n'ait point de doute à ce sujet, je vais exposer brièvement comment doit être comprise la thérapeutique par le médicament en aliénation mentale.

Efficacité du traitement par le médicament. — Il est d'expérience que les diverses folies sont souvent accompagnées d'états organiques, troubles somatiques ou dynamiques, sur lesquels l'action thérapeutique s'exerce très efficacement. Un de ces états sera l'altération du fluide sanguin, l'anémie, par exemple, condition organique malade, contre laquelle la médecine a, dans le fer, les préparations de quinquina, les toniques en général, des ressources vraiment héroïques, et il arrivera fréquemment que le sang, étant revenu à sa composition normale, les troubles intellectuels auront disparu.

Outre cette altération du liquide sanguin, que nous trouvons si fréquemment dans la folie et que nous parvenons à modifier par le médicament, il est deux états malades opposés du système nerveux : l'excitation et la dépression, sur lesquelles nous pouvons également agir ; dans le premier cas, par le bromure de potassium, par le chloral, les antispasmodiques, les grands bains ; dans le second, par les stimulants en

général et par la douche, et dont la disparition coïncide souvent avec le retour du fonctionnement normal de l'organe encéphalique.

Il est encore fréquent, dans beaucoup de maladies mentales, de constater des troubles dynamiques de la circulation, soit qu'il s'agisse de la circulation générale, soit, comme cela arrive encore très souvent, qu'on ait affaire à la circulation cérébrale, et la connaissance de ce fait nous donne une arme puissante contre la maladie. On sait, en effet, que la médecine possède des modificateurs non douteux de la circulation générale et des modes d'action non moins efficaces de la circulation cérébrale.

L'expérience nous a appris également que, dans les folies tenant à une cause spéciale, certains médicaments ont une action presque souveraine, comme dans les aliénations d'origine alcoolique; enfin nous savons aussi que certaines maladies mentales, étant sympathiques d'affections intéressant divers organes, sont justiciables des médicaments qui guérissent à l'ordinaire ces affections, de telle sorte que, à chaque pas, s'offrent pour l'aliéniste, des troubles organiques sur lesquels il a prise et dont la modification s'accompagne souvent d'un changement parallèle dans les phénomènes morbides psychiques.

Je n'ai fait ici, on le comprend, qu'un tableau très succinct des circonstances organiques, si je puis dire, qui accompagnent la folie, et de l'existence desquelles le médecin peut retirer des indications thérapeutiques. Mais par le peu que j'ai dit, j' imagine pourtant que l'on peut se convaincre de ce fait, que la médecine

aliéniste, comme la médecine ordinaire, ne repose pas sur le hasard, mais sur des données précises, et que son action répond à un but déterminé.

Il est cependant un mode de traitement, qui nous paraît mériter une mention spéciale : je veux parler de l'hydrothérapie.

Hydrothérapie. — L'hydrothérapie est un moyen thérapeutique extrêmement puissant, et que les personnes étrangères à la médecine mentale considèrent volontiers comme une sorte de spécifique de la folie. La douche est le traitement demandé et attendu, et qui semble, aux yeux du public, devoir convenir à tous les cas. Rien de plus erroné que cette idée. Comme toutes les médications puissantes, l'hydrothérapie demande à être maniée avec une extrême prudence. Si les douches conviennent parfaitement dans les folies dépressives, quand les forces sont abattues, que l'état général est languissant ; par contre, dans tous les cas où se montre de l'excitation, la douche est mauvaise : elle est *éminemment funeste et absolument contre-indiquée pour les aliénés paralytiques* et, en général, chaque fois que, en raison de la nature de la maladie dont est atteint l'aliéné, *des phénomènes congestifs* peuvent être à redouter. Avec l'hydrothérapie comme avec tout médicament, plus peut-être qu'avec tout médicament, on ne doit jamais oublier qu'il y a des indications précises en dehors desquelles il faut se garder d'agir, sous peine d'être préjudiciable au malade qu'on voudrait soulager.

De quelques accidents de la folie. — Si, comme nous venons de le voir, on doit, dans les diverses aliénations, se conformer aux indications qu'on peut retirer de l'étude des troubles somatiques que nous révèle l'examen de l'aliéné et la nature particulière de la maladie, il est certains accidents qui peuvent se présenter dans toutes les folies et qu'on a toujours intérêt à combattre.

Nous allons dire un mot de ces accidents et de la conduite qu'ils commandent.

Il n'est pas d'affection mentale dans laquelle, à un moment donné, on ne puisse voir apparaître un état particulier d'excitation auquel on a donné le nom d'agitation maniaque. Les malades en proie à cette agitation sont, nous l'avons vu, loquaces, incohérents, sujets à des hallucinations et à des illusions; ils crient, chantent, s'irritent, se répandent en injures, se livrent à des actes violents auxquels les portent parfois leurs idées délirantes, qui sont parfois aussi le résultat de véritables impulsions qu'ils ne sauraient maîtriser. Ces malades, on le comprend, doivent être mis dans l'impossibilité de nuire à ceux qui les entourent.

D'autres aliénés n'offrent pas une semblable agitation; mais on les voit, sous l'influence d'une illusion ou d'une hallucination, quelquefois par suite d'une impulsion irrésistible, se précipiter tout à coup sur un infirmier ou sur un malade, et se porter à des actes de violence qu'il est de toute importance de prévenir.

Toute une classe de malades, enfin, en proie à des idées tristes, poursuivis par l'incessant désir d'en finir

avec la vie, ne tarderaient pas à accomplir leurs projets de suicide, si l'on n'y mettait empêchement.

C'est par suite de la nécessité où l'on se trouve de préserver l'entourage des malades de leurs sévices ou de protéger ces derniers contre leurs propres violences qu'ont été inventés divers engins de coercition, qui ne sont plus heureusement aujourd'hui que des curiosités archéologiques, en quelque sorte, et parmi lesquels la camisole a seule été conservée.

Le nom de camisole de force qu'on a donné à cet agent de coercition est absolument malheureux et n'a pas peu contribué à créer une sorte de légende terrifiante à l'endroit de cette simple tunique de toile se lançant par derrière et munie de manches assez longues pour permettre d'empêcher le malade agité de se servir de ses mains. Avec la camisole, on peut laisser, sans danger pour lui et pour les autres, l'aliéné marcher en toute liberté et dépenser en mouvements inoffensifs son exubérance malade. Avec elle, on évite encore l'internement en cellule de l'aliéné et les luttes qu'il faudrait soutenir pour le contenir dans ses moments de fureurs et protéger les autres malades contre ses violentes agressions. La camisole est donc, en somme, à le bien entendre, une protection pour l'aliéné.

Appréciation de la méthode du no-restraint et traitement de l'agitation. — Cependant il est toute une école, qui la veut bannir absolument, préférant remplacer cet inoffensif agent par des gardiens qui doivent en nombre suffisant contenir en cas de nécessité le malade agité, celui-ci étant aussi parfois confiné en cellule

dans un isolement complet. Le système qui consiste dans la façon d'agir que je viens d'indiquer vis-à-vis de l'aliéné porte le nom de *no-restraint*, et a été surtout préconisé par les médecins anglais, qui pensent que le malade est ainsi à l'abri de toute contrainte. Mais outre qu'il est difficile de croire que les mains des servants, la force dont ils sont obligés d'user soient toujours sans danger, — et l'expérience montre que des blessures parfois graves ont été ainsi produites, — outre, dis-je, qu'il est difficile de croire que la contention directe soit toujours sans danger, il est facile de voir qu'il n'y a dans le nom donné au système anglais qu'un artifice de langage, le moyen de contention seul étant changé. Je ne vois pas, du reste, que contenir un malade à l'aide de nombreux gardiens, le renfermer dans une cellule, l'abandonnant ainsi à ses instincts violents, soit préférable à le priver simplement de l'usage de ses mains, en lui permettant de se mouvoir à son gré. Mais il y a plus, et si je ne craignais de paraître paradoxal, je dirais qu'un des éléments du véritable *no-restraint* est précisément la camisole, puisque, par son usage, on peut ainsi laisser à l'aliéné toute la liberté dont il est susceptible.

La question du *no-restraint* a du reste presque toujours été, selon moi, mal posée. On a dit : il faut bannir les moyens de contention, supprimer les camisoles. Mais il est facile de voir qu'il n'y a là que leurre et erreur. Ce qu'il faut dire, c'est ceci : faites que les cas où vous aurez à vous servir de la camisole soient le moins fréquents possible, ce à quoi on peut arriver en effet. On fait de l'agitation à volonté. Un

médecin d'esprit humoristique a donné la recette pour créer de toutes pièces je ne sais plus quelle maladie. On pourrait également donner la recette pour avoir des malades agités et obtenir le même succès qui devait suivre les prescriptions de l'humoristique docteur ci-dessus mentionné. Soyez dur pour l'aliéné, ne sachez ni l'écouter, ni le comprendre, ne condescendez jamais à ses innocents désirs, mais le soumettez à une règle inintelligemment inflexible : voilà qui est suffisant pour rendre en peu de temps, par l'agitation artificielle ainsi créée, un asile en quelque sorte inhabitable.

Mais si la connaissance de la manière d'être des aliénés et un maniement convenable de la discipline fermement indulgente qui leur convient les place dans des conditions de calme habituel, on ne saurait s'étonner cependant de voir survenir, chez quelques-uns de ces malades, des accès d'agitation maniaque, qui sont, comme je l'ai dit plus haut, un des accidents ordinaires de la folie. Ici encore cependant, ces accidents peuvent être combattus par un traitement convenable, atténués et parfois même évités.

L'agitation maniaque relève de causes fort diverses. On la voit survenir chez quelques malades, tantôt périodiquement, plus souvent à des intervalles irréguliers et sans qu'on puisse en saisir la cause occasionnelle immédiate. Il semble que cette agitation fasse partie de la nature ou, si l'on veut bien me passer cette expression, du rythme même de leur maladie : on dirait que la force nerveuse déviée s'accumule, en quelque sorte se condense, pour, à un moment donné,

se manifester avec une extrême violence ; et quand cette sorte de détente a eu lieu l'aliéné, toujours délirant, revient à des allures paisibles, jusqu'à ce qu'un nouvel accès se manifeste avec le même caractère de violence et d'acuité. Chez d'autres malades, l'agitation revient assez irrégulièrement, mais à l'encontre des faits dont nous venons de parler, on peut constater la raison de cette agitation. On la trouve dans un état maladif de l'estomac, dans un embarras gastrique dont la disparition entraîne la rémission complète des manifestations exubérantes auxquelles le trouble stomacal avait donné naissance. Il est enfin une catégorie d'aliénés dont l'agitation prend, dans certaines circonstances, un caractère de violence extrême qui les rend un objet de terreur pour tous ceux qui les entourent : je veux parler des épileptiques ayant éprouvé des crises en série et chez lesquels, soit qu'il s'agisse d'une transformation des manifestations malades, soit qu'on n'y veuille voir qu'un phénomène consécutif, on constate des hallucinations, des illusions et des impulsions, donnant naissance à des actes dont la fureur et la soudaineté sont le caractère distinctif et trop facilement reconnaissable.

Or, il y a dans les conditions que je viens de mentionner rapidement comme donnant naissance à des accès d'agitation, toute une série d'indications pour lesquelles le médecin trouve dans la thérapeutique des remèdes absolument appropriés : les vomitifs ou les purgatifs contre les agitations liées aux embarras gastro-intestinaux, le bromure de potassium contre des agitations relevant de la maladie comitiale.

Il n'entre pas dans mon dessein d'exposer dans ses nombreuses applications, la thérapeutique médicalementeuse de la folie. Mais j'ai tenu à montrer par quels moyens on pouvait appliquer les ressources de la matière médicale à une affection sur laquelle on est trop porté à croire cette dernière à peu près impuissante.

Hygiène de l'aliéné. — Il est un adjuvant indispensable au traitement pharmaceutique de la folie : c'est l'hygiène de l'aliéné, et nous allons nous en occuper ici. Une question se présente néanmoins, qu'il est tout d'abord essentiel de résoudre : je veux parler de la nécessité de l'internement pour les malades atteints d'affections mentales.

On a dans ces derniers temps préconisé le traitement des aliénés dans la famille ou dans les domiciles privés, et il y a une tendance marquée de la part de certains médecins à faire prévaloir cette façon de voir. Hé bien ! il est nécessaire de le dire hautement, à l'exception des cas où la maison de santé peut être créée de toute pièce, réalisée dans sa perfection complexe, autour du malade, il n'y a à attendre du traitement à domicile que leurre et déception. Je n'ai pour ma part que trop souvent vu de ces pauvres aliénés à qui l'on avait promis la guérison, envoyés finalement dans mon service de Bron, devenus complètement incurables après un temps précieux irrévocablement perdu au détriment du malade et aussi du médecin mauvais conseiller, que de semblables agissements ne sauraient longtemps servir.

On ne peut trop le répéter, l'isolement est un point capital dans le traitement de la folie, car c'est une des premières et des plus essentielles prescriptions d'enlever le patient au milieu où il est tombé malade. Et c'est ici que l'on reconnaît l'utilité grande, la nécessité de la maison de santé, où un homme compétent et honorable donne aux malades des soins éclairés et attentifs. Les familles peuvent se reposer sur lui et trouvent dans sa science et son honorabilité une sécurité qu'elles ne sauraient attendre de mercenaires improvisés gardiens dans quelque maison isolée. Aussi bien la nouvelle loi sur les aliénés, élaborée par le Sénat, qui admet, sous de certaines conditions, le traitement chez les particuliers, offre-t-elle, à mon sens, un véritable danger. Je sais bien qu'un contrôle devra être exercé par un inspecteur spécial qui pourra visiter les malades, soit dans leur propre famille, soit chez les étrangers qui auront accepté la garde d'un aliéné ; mais, comme je l'ai dit ailleurs, une semblable inquisition, outre ce qu'elle peut avoir d'illusoire, n'est pas dans nos mœurs et ne sera pas facilement acceptée.

La maison de santé et l'asile public, avec leurs appropriations spéciales, resteront donc le meilleur moyen d'isolement auquel le médecin devra avoir recours pour le traitement des maladies de l'esprit.

Asiles d'aliénés et maisons de santé. — C'est ici, ce me semble, le lieu de parler des plans les meilleurs à adopter pour la construction des asiles et des maisons

de santé, et c'est ce que je vais faire le plus succinctement qu'il me sera possible.

Il y a eu longtemps parmi les aliénistes des incertitudes grandes sur le meilleur genre de construction à adopter pour les établissements destinés au traitement des maladies de l'esprit. Pour s'en convaincre on n'a qu'à consulter les divers traités publiés par les manigraphes de la première moitié du siècle et surtout par les manigraphes étrangers, traités dans lesquels les plans les plus variés, parfois les plus bizarres, sont reproduits comme des types devant satisfaire à toutes les convenances désirables. Aujourd'hui ces incertitudes ont cessé. La manière d'être, les besoins des aliénés mieux connus ont permis de poser les règles générales dont on ne devait pas s'écarter dans la construction d'un asile. Les services généraux placés au centre de l'établissement, des cours intérieures, uniquement réservées aux facilités du service, les bâtiments destinés aux malades entourant ces cours, les préaux reportés extérieurement et, grâce à la disposition des clôtures en saut-de-loup, permettant aux aliénés de jouir de la vue de la campagne : tel est le plan actuellement adopté. Quand j'aurai indiqué la nécessité de chambres d'isolement, de regards de surveillance dans tous les dortoirs, de cellules et de fermetures spéciales pour éviter les accidents, j'aurai tracé le schème d'un établissement répondant aux exigences de l'hospitalisation d'un grand nombre d'aliénés.

Pour les maisons de santé et les pensionnats proprement dits, destinés à un moins grand nombre de

malades, le plan qu'il convient d'adopter dans leur construction peut être plus variable et plus simple. Avec une division de tranquilles, où l'on s'efforce de rapprocher le mode de vie des patients le plus possible de la vie ordinaire, une section de traitement munie de cellules d'isolement et de toutes les ressources de l'hydrothérapie moderne, me paraît suffire au personnel nécessairement limité du pensionnat et de la maison de santé particulière. J'ajouterai que les pavillons séparés, placés dans les jardins de l'établissement, conviennent à un certain nombre de malades, auxquels une semblable installation dissimule les ennuis de l'internement, tout en leur conservant la surveillance attentive et autorisée du médecin.

Il est une question afférente à celle que je traite en ce moment, dont je regrette de ne pouvoir parler ici : c'est celle de l'hospitalisation des épileptiques, malades si intéressants et par leur infortune même et par les troubles psychiques passagers ou permanents auxquels ils sont trop souvent sujets. Mais je puis heureusement signaler à ceux qu'intéressent ces questions le travail d'un aliéniste justement apprécié, M. le Dr Lacour. L'on y trouvera sur ce point spécial tous les renseignements qu'une science sûre et une longue expérience ont permis à ce médecin distingué de réunir dans les pages auxquelles je fais présentement allusion⁴.

Je reviens maintenant à la question que j'avais

4 A. Lacour, *De l'état actuel de l'assistance des épileptiques et de la nécessité de les hospitaliser*, 1878, et aussi : *De l'assistance des épileptiques*, 1891.

abordée, et dont je me suis incidemment écarté : l'hygiène de l'aliéné. Cette question est des plus importantes dans le traitement de la folie ; car si, comme je l'ai montré, la thérapeutique a une action non douteuse dans un certain nombre de cas, les soins hygiéniques entrent pour une part considérable dans les résultats qu'on peut obtenir. Enfin, quel que soit le pronostic de la maladie, que l'aliéné soit curable ou non, son état d'aliénation lui crée des conditions de vie spéciale, qu'il faut connaître et auxquelles il importe de satisfaire.

Du régime. — On est assez porté à croire que l'aliéné présente une singulière résistance aux influences destructives. C'est là une complète erreur. Les aliénés se montrent bien, il est vrai, peu soucieux des précautions qu'exigent les variations de la température ; ils négligent de se préserver contre la rigueur des saisons, qu'il s'agisse du froid ou de la chaleur ; ils se nourriraient souvent encore, si l'on n'y prenait garde, d'une façon insuffisante. La sensibilité, pervertie chez eux, ne les avertit pas de se préserver des intempéries et le dérangement de leur esprit les empêche de chercher à réparer leurs forces ; mais, au vrai, il n'est aucune sorte de malades qui reçoivent plus de détriment et des influences nocives extérieures et d'une nourriture insuffisamment réparatrice. C'est qu'en effet la folie, sous quelque forme qu'elle se présente, même quand elle revêt cette apparence d'exubérance et de force que l'on constate chez les maniaques, est une affection essentiellement

dépressive, qui met celui qui en est atteint dans de mauvaises conditions de résistance organique.

De là, la nécessité d'un bon régime pour les aliénés, nécessité qui est encore accrue par cette considération, qu'un grand nombre de malades arrivent dans les asiles dans un état de misère physiologique existant chez quelques-uns depuis un temps déjà fort long.

Alimentation forcée. — Une question dont je tiens à dire un mot ici est celle de l'alimentation forcée. Un certain nombre de malades, de lypémaniaques principalement, refusent de manger et arrivent rapidement à un état d'affaiblissement auquel il est absolument nécessaire de remédier par l'alimentation forcée. Il est même bon de ne pas trop tarder à se servir de ce moyen et d'y recourir sans hésiter, si, après quelques tentatives de persuasion, on ne parvient à amener le malade à prendre volontairement une nourriture suffisante.

On s'est servi, pour l'alimentation forcée, de divers procédés, mais, aujourd'hui, on n'a guère recours qu'à la sonde œsophagienne, qu'on fait pénétrer par la bouche, les dents étant tenues écartées avec des coins de bois, et à la sonde ordinaire, introduite par le nez. Au pavillon de cette dernière sonde est adapté le tuyau d'un irrigateur rempli d'aliments liquides. Les manœuvres exigées par l'usage de ces divers moyens demandent une main exercée, et ne doivent jamais être faites que par une personne expérimentée afin d'éviter tout accident.

Du vêtement chez les aliénés.— Si le régime alimentaire des aliénés doit être l'objet d'une attention particulière, la question du vêtement n'a pas pour eux une importance moins grande. Comme je l'ai dit tout à l'heure, les aliénés sont très susceptibles, et plus qu'on ne le croit ordinairement, d'être dommageablement influencés par la rigueur des saisons, des saisons froides principalement. C'est pourquoi le vêtement d'hiver doit se prendre de bonne heure et se quitter tard, sans que le changement de costume nécessité par la succession des saisons se fasse à des époques invariables qui, généralement, ne cadrent nullement avec le mouvement de la température et laissent les malades exposés à des retours de froid qui peuvent leur être extrêmement préjudiciables. Dans certains établissements, les vêtements d'été sont donnés au commencement du mois de mai, invariablement. Une telle pratique ne saurait être acceptée, la température fût-elle, à cette époque de l'année, relativement clément, même chaude, ajouterai-je ; car cette façon de faire suppose qu'on ne tient aucun compte des données de l'expérience et de la science. La météorologie, dont les progrès ont été si marqués depuis quelques années, a établi comme une loi positive le fait constant d'un abaissement de température vers le mois de mai. Quelle que soit donc la venue hâtive des journées chaudes, on est prévenu que des abaissements très marqués de la température se produiront sûrement, et il est de la plus élémentaire prudence d'en tenir compte.

Je crois aussi qu'il est de toute nécessité que le

trousseau de l'aliéné soit établi de telle façon qu'un supplément de vêtement puisse être donné au malade par les températures de rigueur insolite. Aussi, bien que le caleçon et le tricot n'entrent pas partout dans les conditions réglementaires de vêture, me semble-t-il que ces deux suppléments de vêtement devraient toujours faire partie du trousseau des malades : le caleçon pour tous, le tricot au moins pour les vieillards et les faibles, toujours si nombreux parmi la population des asiles. Je sais bien qu'on a dit, écrit même, je crois, qu'il ne fallait pas placer les aliénés dans des conditions meilleures que celles où ils se trouveraient après leur guérison. Mais il me semble que c'est là une objection sans valeur, et qu'un établissement hospitalier ne doit pas s'appliquer à continuer la misère qui a contribué souvent à amener la maladie et à laquelle il a précisément pour but de remédier dans les limites du possible.

Des bains au point de vue hygiénique. — Il est difficile de s'occuper de l'hygiène de l'aliéné sans parler des bains. Si les bains sont, en général, une des pratiques les plus utiles, ils sont pour l'aliéné d'une importance plus grande encore. Qu'il s'agisse des malpropres, des agités, qui, par leur marche continue, se couvrent de sueur et de poussière, des malades employés aux travaux des champs et placés, par le fait de leurs occupations, dans les mêmes conditions que ceux dont je viens de parler en dernier lieu, le bain répond dans les asiles à un réel et impérieux besoin : aussi est-il essentiel de choisir, pour

l'emplacement que doit occuper un établissement d'aliénés, un lieu abondamment pourvu d'eau, sous peine de manquer d'un élément indispensable, soit au traitement de la folie, soit à l'hygiène.

Travail. — Le travail et surtout le travail des champs est aussi, on le sait, un excellent moyen de thérapeutique et d'hygiène. C'est seulement le point de vue de l'hygiène que je veux envisager ici. Il ne faut jamais négliger de donner une occupation aux aliénés que leur santé permet de mettre au travail. Mais tous les malades ne sont pas susceptibles de travailler, tous même ne veulent pas consentir à s'occuper et, pour ma part, depuis que je suis dans le service des aliénés, je me suis toujours refusé à me servir, pour les y amener, des moyens de contrainte, et, en particulier, de la douche, procédé barbare digne d'un autre âge. Je sais bien que l'on a prétendu que l'usage de la douche, dans de telles conditions, était quelque chose de tout spécial ; que cette douche était essentiellement différente de la douche de punition : on lui a même donné le nom de douche de persuasion. La différence de ces deux sortes de douches peut exister pour le médecin, mais je doute qu'elle soit appréciable pour le malade, et je ne vois là qu'un euphémisme dont le pauvre aliéné, s'il le pouvait comprendre, goûterait infiniment peu la finesse.

C'est donc par l'influence que le médecin a naturellement sur son malade, par des moyens de persuasion purement morale, que l'aliéné doit être amené à travailler. Si ces moyens ne réussissent pas,

je n'hésite pas à dire qu'il vaut mieux alors laisser l'aliéné dans sa division avec les malades que leurs occupations antérieures ou leur constitution physique rendent peu aptes au travail des champs.

Occupations diverses, distractions, promenades. — Cependant l'oisiveté ne convient pas aux aliénés et si quelques-uns trouvent dans divers jeux une distraction agréable, d'autres seraient plus volontiers portés à s'occuper à quelques lectures. Tout asile doit donc être pourvu d'une bibliothèque, pour le choix de laquelle le médecin doit être consulté. Des ouvrages d'histoire, des voyages, des traités des diverses sciences mises à la portée de tous, si nombreux et si bien faits aujourd'hui, sont ce qui convient le mieux.

Enfin et comme rentrant encore dans la question de l'hygiène spéciale de l'aliéné, je parlerai de la nécessité, pour les malades tranquilles, de promenades au moins hebdomadaires. La promenade est certainement pour l'aliéné un excellent exercice ; elle a, à mon sens, un autre et plus précieux avantage. L'aliéné est trop porté à se considérer comme un prisonnier. Or, ces sorties, le mettant de temps à autre en contact avec le monde extérieur, lui ôtent, en partie au moins, cette idée d'absolue et irrémédiable séquestration, qu'il envisage avec raison comme un des côtés les plus pénibles, les plus attristants de sa malheureuse situation.

Lazarets. — Enfin je finirai ce que j'ai à dire sur l'hygiène des asiles en mentionnant la nécessité pour ces établissements, outre les infirmeries ordinaires, de

lazarets placés à une certaine distance des bâtiments occupés par les malades valides et dont l'utilité en temps d'épidémie, est assez évidente pour que je n'aie pas à insister sur ce point. J'ajouterai que ces lazarets doivent être, quant à leur dimension, en rapport avec la population hospitalisée et que leur situation est commandée par le régime des courants aériens de la région.

Traitement moral de la folie. — Nous venons d'étudier le traitement des affections mentales, par le médicament et l'hygiène de l'aliéné, il nous reste maintenant à parler du traitement moral de la folie. Tandis que certains médecins ne paraissent pas accorder à ce traitement toute l'attention qu'il mérite, il semble que d'autres, et cela a été vrai surtout à une certaine époque, y verraient volontiers au contraire l'unique moyen dont on puisse utilement disposer pour combattre les vésanies.

La vérité est entre ces deux opinions extrêmes, et si le médicament et l'hygiène ont une valeur incontestable en psychiatrie, il est certain que l'action morale n'est pas de moindre efficacité entre les mains d'un médecin qui sait s'en servir à propos et comme il convient. Du reste, quelle que soit l'idée qu'on se fasse de la valeur des agents moraux dans le traitement des diverses aliénations, on est conduit tout naturellement à y avoir recours; et si l'on y réfléchit bien, le fait même de l'internement de l'aliéné dans un asile, que ne manque guère de conseiller tout médecin consciencieux à qui est demandé un avis

autorisé, est le commencement de la mise en œuvre du traitement moral. A l'asile, en effet, tout concourt à agir sur le moral de l'aliéné. Le fait d'avoir été enlevé au milieu dans lequel il est tombé malade, la ponctualité des exercices auxquels il prend part, la vie régulière à laquelle il est soumis, les conditions hygiéniques scrupuleusement observées, la nécessité de se soumettre aux règles de la maison : tout cela constitue de véritables éléments du traitement moral et va contribuer, pour une part qui ne sera pas toujours la moindre, à la guérison de l'aliéné.

Mais il ne s'agit ici que d'une influence de milieu, d'une action morale passive, en quelque sorte, et si cette influence générale est d'une valeur sérieuse, le médecin a pourtant à sa disposition des moyens d'une action plus directe, qu'il ne néglige pas non plus d'employer, suivant les indications qui s'en présentent.

A une certaine époque, le traitement moral de la folie a consisté surtout dans la méthode de contradiction et d'intimidation. Si le malade se disait roi, prince ou général, on lui affirmait qu'il n'en était rien et, pour lui prouver son erreur, le médecin appelait la douche à son aide, et la douche était donnée jusqu'à ce que le malheureux consentît à avouer qu'il n'était ni roi, ni général, ni rien qui en approchât. Ai-je besoin de dire qu'une telle méthode, presque cruelle, ne donnait que de bien médiocres résultats, et que ce que l'on obtenait ainsi, c'était tout simplement la dissimulation du délire ? Pour moins barbare qu'elle soit, la méthode qui consiste à combattre les

idées du malade par des raisonnements appropriés ne réussit pas mieux au début ou dans la période d'état de la maladie, et, comme je l'ai dit ailleurs, on risque, quand on l'emploie hors de saison, de forcer l'aliéné à chercher des raisons pour étayer son délire qui n'en devient alors que plus systématisé, qui ne fait que s'encren davantage dans son esprit.

C'est donc à des moyens différents que recourra le médecin dans le traitement moral de la folie, et il devra attacher une grande importance à l'époque où ce traitement devra être institué. Ce n'est guère au début qu'il convient de s'en servir, car alors les idées de l'aliéné sont généralement trop troublées et le calme, le repos, une sorte d'acclimatement sont nécessaires avant de rien tenter au point de vue qui nous occupe. Cette période de début, inopportune au traitement moral, est celle qui convient essentiellement à l'emploi, quand l'indication en existe, des agents thérapeutiques et c'est alors que ces moyens sont utilisés avec le plus de succès. On a donc ainsi une double raison de se servir au début des moyens physiques et de s'abstenir, à cette époque de la maladie, de toute action morale sur l'aliéné.

Mais quand l'agitation a disparu chez les maniaques, quand les mélancoliques sont moins déprimés, les anxieux moins effrayés, alors arrive le moment des agents moraux du traitement, qui consistent surtout dans le travail, les jeux, les promenades, les lectures et enfin dans l'action immédiate du médecin.

J'ai déjà parlé plus haut de la nécessité des lectures, des jeux, des promenades pour les aliénés; j'en ai

dit les avantages, je n'y reviendrai point ici. Mais je m'occuperai spécialement du travail comme moyen curatif, puis j'expliquerai comment je comprends l'intervention directe du médecin dans le traitement moral de la folie.

Le travail est assurément un des agents de guérison les plus efficaces, et il est à ce titre employé aujourd'hui dans presque tous les grands établissements où l'on traite les maladies mentales. Mais encore est-il que des distinctions doivent être faites entre les divers genres de travail, qui ne sauraient uniformément convenir à tous les aliénés.

A ceux qui sont faibles, débiles, aux aliénés âgés, aux malades peu habitués à la vie au dehors, comme il s'en rencontre souvent dans les asiles situés près d'une grande ville, les travaux s'exécutant à l'intérieur de l'établissement doivent être prescrits de préférence, en tenant compte, pour le genre de travail, de l'aptitude spéciale, intellectuelle et physique de chaque malade. Mais chaque fois qu'on aura affaire à des constitutions vigoureuses, il est certain que le travail des champs devra être préféré, surtout si le malade en a déjà l'habitude. Outre la distraction que celui-ci y trouve et qui le détourne de ses idées délirantes, la vie en plein air contribue encore à l'action bienfaisante exercée¹. Mais il est une question de mesure qu'il importe de bien apprécier. Il faut distraire l'aliéné, l'occuper, lui procurer un exercice qui amène

¹ Voy. *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, art. ASILES D'ALIÉNÉS, Paris, 1865, t. III.

chez lui la sédation et le sommeil; il ne faut pas le fatiguer. Le travail sagement mesuré calme, le travail exagéré abat, devient nuisible et va, par conséquent, à l'encontre de l'effet qu'on veut produire.

On ne doit jamais perdre de vue, en effet, que le travail est fait pour l'aliéné et non l'aliéné pour le travail; il s'agit ici d'un moyen de traitement: le malade travaille dans l'intérêt de sa santé, et la question du profit que l'établissement retire de son labeur ne doit jamais être, en bonne administration hospitalière, qu'une question simplement parallèle, accessoire même.

Il me reste à parler de l'intervention du médecin, au point de vue du traitement moral, ce que je ferai aussi succinctement qu'il me sera possible.

Comme je le marquais plus haut, il est un certain nombre de malades qui ne sauraient retirer aucun bien de cette intervention. Ce sont les agités, les tristes en pleine anxiété, les malades tellement absorbés par leur délire, qu'ils vivent en quelque sorte tout entiers dans le monde imaginaire qui leur est créé par la maladie: dans cet état, aucune parole utile et profitable ne peut être entendue. Mais, dès que l'aliéné revient à la conscience de lui-même, quand il peut s'intéresser à ce qui l'entoure, que, se préoccupant de la vie du dehors et des siens, les sentiments affectifs se réveillent chez lui; c'est alors qu'il est bon de faire appel aux idées, aux sentiments qu'on voit naître à nouveau, si je puis dire, dans son esprit et dans son cœur. De ses idées délirantes, il ne faut pas qu'il soit question, mais on doit s'em-

parer en quelque sorte des pensées et des sentiments sains que l'on voit apparaître, et s'en servir dans l'intérêt du malade. Que l'on fasse appel à l'amour de la famille, s'il y a lieu, à l'attachement pour les enfants, au désir bien naturel de retrouver bientôt ce qui a été quitté, à tous les ressorts enfin qu'on peut utilement toucher dans le cœur de l'homme, et bien souvent, une telle façon d'agir produira un heureux effet. On comprend, du reste, qu'il est meilleur et plus convenable de faire ainsi diversion aux idées délirantes qui peuvent subsister encore que de les combattre de front. Quand on veut oublier une chose pénible, on n'y saurait parvenir en se disant constamment qu'on ne veut pas penser à cette chose ; non, ce qu'il importe de faire alors, c'est de fixer, et de fixer obstinément, son esprit sur quelque chose d'absolument étranger à ce qui nous importune et qui nous peine. Et c'est là ce que le médecin doit savoir, c'est là la vraie marche à suivre dans le traitement moral, le chemin qui doit conduire au but désiré. Mais, en tout cas, et quelle que soit la méthode à laquelle on ait recours dans le traitement moral, il est une chose qui importe entre toutes au médecin qui veut arriver à un résultat favorable : c'est qu'il fasse bien comprendre à son malade qu'il a le vif désir de le voir guérir, qu'il le persuade absolument qu'il s'intéresse à lui. Et cet intérêt ne doit pas être simulé ; mais il faut qu'il soit vrai, chose facile du reste : car s'il est une infortune qui mérite d'exciter la sympathie et surtout la sympathie du médecin, c'est assurément la folie, qui met pour ainsi dire celui qu'elle atteint à la

merci de tout et de tous. Le médecin doit donc encourager son malade, le soutenir et lui faire entrevoir la guérison qu'il espère. Que si pourtant il n'avait aucun espoir, s'il s'agissait de malades tenus pour absolument incurables, le médecin ne montrera pas pourtant qu'il désespère de les voir jamais sortir de l'asile. Il doit, je n'hésite pas à le dire, tromper son malade et le tromper aussi longuement qu'il est nécessaire. Du reste, si une tromperie est légitime et permise, c'est assurément celle-là, et il arrivera même parfois que l'espérance de guérison qui a été donnée, en quelque sorte par devoir, se réalisera contre toute attente. Tel nous paraît, brièvement résumé, ce que doit être l'action morale exercée par le médecin sur l'aliéné, action qui ne peut avoir de résultat efficace qu'à la condition qu'une sorte d'échange de sentiments sympathiques existe entre le médecin et son malade. De la part du médecin, un intérêt vrai et profond pour l'aliéné; de la part de l'aliéné, une confiance que le médecin doit tenir à honneur de savoir inspirer.

Telles sont les règles générales que doit suivre le médecin dans le traitement moral des aliénés. Ces règles conviennent à tous les malades et on en retire toujours de précieux avantages. Mais il est des cas particuliers où une intervention plus directe, plus topique est quelquefois indiquée et partant nécessaire.

Comme exemple de cette intervention, je donnerai un fait rapporté par mon regretté père dans son traité *Du vertige nerveux*, qui fera bien comprendre quel est ici le rôle du médecin. Il s'agissait d'un prêtre,

professeur de mathématiques dans un collège ecclésiastique, qui, assiégé de préoccupations hypocondriaques, s'imaginait être sous l'imminence d'une attaque de rage. Voici ce qui avait donné lieu à cette conception délirante. S'étant vu en rêve poursuivi et mordu par un chien enragé, l'abbé X... conta son rêve à ses amis. Sur quoi l'un d'entre eux se mit à dire en feignant la plus grande terreur : « Sauvez-vous, X... est enragé, il va vous mordre ! » Cette idée, si malheureusement suggérée, resta dans l'esprit du jeune professeur, y poussant chaque jour de plus profondes racines et le plongeant dans une amère tristesse. Las des médications assez intempestives du médecin du collège, l'abbé X... vint trouver mon père qui, persuadé qu'un traitement moral pouvait seul donner un bon résultat, s'efforça de dissiper les craintes du patient en lui montrant tout ce que ces craintes avaient d'irraisonné et d'impossible. Malgré les assurances d'un homme expérimenté, les préoccupations chimériques de l'abbé persistèrent et, comme il arrive presque toujours quand on a affaire à des hypocondriaques, le pauvre malade revenait toujours à son médecin, lui exposant ses poignantes et obsédantes terreurs. Un jour que tous les raisonnements mis en œuvre avaient été inutiles, l'abbé paraissant encore plus abattu qu'à l'ordinaire, mon père eut recours à ce moyen : il ôta sa robe de chambre, prit une lancette et dit au pauvre prêtre : « Tenez, monsieur X..., Dieu m'a donné la vie et j'y tiens ; j'y tiens par devoir d'abord et ensuite un peu parce que je l'aime, eh bien ! telle est ma conviction que toutes vos

craintes sont de pures chimères que, si vous le voulez, je vais prendre une gouttelette de votre sang sur la pointe de cette lancette et me l'inoculer là où on inocule le vaccin chez les enfants, où on inoculait la petite vérole avant l'admirable découverte de Jenner¹. » Cette scène, ajoute mon père, dont Molière eût ri, produisit un effet favorable, et ce malade que j'ai connu, amélioré dès lors, a, depuis, parfaitement guéri et est mort fort âgé à la tête d'une importante paroisse d'une des plus grandes villes de France.

L'appréciation de l'opportunité d'un tel mode d'intervention doit être laissée à la décision du médecin, et sa valeur dépend essentiellement des ressources de l'esprit de celui qui y recourt. C'est pourquoi le médecin aliéniste ne doit pas seulement être médecin dans le sens restreint du mot : il doit encore posséder ces connaissances variées qui mettent à la disposition de son cœur, sympathique aux infortunes qu'il assiste, les ressources si précieuses dans la médecine mentale d'une intelligence étendue et d'une persuasive parole.

¹ Dr Max-Simon, Du vertige nerveux et du traitement, p. 101. (*Mémoires de l'Académie de médecine*, Paris, 1858, t. XXII).

NOTE A

Il n'est pas sans intérêt d'examiner quel est au point de vue des sensations l'effet de l'inspiration des anesthésiques. Voici pour ce qui est de l'éther le résultat de mon expérience personnelle.

J'ai eu souvent recours à l'éthérisation, mais n'ayant jamais poussé bien loin l'anesthésie, c'est seulement des premiers phénomènes produits par l'absorption des vapeurs éthérées que je puis rendre compte. Les observations que j'ai faites à ce sujet ne laissent pas néanmoins d'être intéressantes et me semblent mériter quelque attention.

Après un certain nombre d'inhalations, il se produit un état de semi-ébriété apportant à l'organisme une sorte de quiétude dans laquelle disparaît ou s'atténue toute douleur. Cet état est assez agréable pour faire comprendre le plaisir que prennent certains individus aux inhalations éthérées et dont l'usage répété et recherché avec passion constitue chez eux une véritable variété de la dipsomanie. Mais ce n'est pas là tout, et, si l'anesthésie est continuée, on finit par éprouver certaines perceptions anormales sur lesquelles je désire attirer particulièrement l'attention.

Tout d'abord, c'est un bruissement assez grave indiquant que le sens de l'ouïe est spécialement atteint. Bientôt, ce bruissement augmente et le son s'élève jusqu'à devenir presque strident, une sorte de battement l'accompagnant. Cette particularité vaut déjà la peine d'être remarquée, mais il est un autre phénomène en connexion avec celui dont je viens de parler et qui est certainement plus curieux encore. Je ne crois pas, du reste, que personne l'ait

jamais signalé. En même temps ou à peu près que se produit le bruissement grave dont il vient d'être question, si l'on a les yeux fermés, on voit apparaître des teintes violettes indiquant à n'en pas douter que la rétine est impressionnée. A mesure que les vapeurs d'éther sont plus abondamment respirées, les nuances des couleurs perçues par l'organe de la vue changent. On les voit passer au vert, puis, parmi cette teinte verte uniforme, des taches rougeâtres ne tardent pas à se montrer. C'est avec la perception du son le plus strident que coïncide la sensation des lueurs rouges dont je viens de parler.

Pour le chloroforme, les sensations éprouvées ont été très bien analysées dans un travail de M. Lacassagne, qui les a décrites ainsi qu'il suit : « L'odeur du chloroforme me parut très agréable. J'aspirai doucement et avec plaisir. Bientôt un sentiment de douce chaleur s'empara de tout mon être. C'était des fourmillements qui partaient des extrémités et remontaient vers la poitrine. J'avais les yeux fermés. J'entendis d'abord un bruissement particulier ; il me semblait que mon nerf acoustique entraînait en vibration. Puis celles-ci augmentèrent : c'était des sons de cloche, et enfin un bruit plus fort, comparable à celui d'une locomotive lancée à toute vapeur. J'étais encore maître de moi et je priai un de mes amis de me pincer fortement. J'analysai parfaitement la sensation que j'éprouvai. Pas de douleur ; mais il me sembla que les doigts qui me touchaient étaient excessivement volumineux. Je fis mettre de nouveau du chloroforme dans la compresse. Le bruit dans les oreilles devint aussitôt plus fort ; je cherchais pour ainsi dire à m'attacher au peu d'attention qui me restait. Je faisais des efforts inouïs, je comprenais très bien que, si je faiblissais une seconde, tout était fini. Je fis une inspiration plus forte, au moment où je commençais une comparaison. Il me semblait que je n'étais plus assis et que mes membres avaient disparu, dès lors je ne me souviens plus de rien. » (Lacassagne, *Des phénomènes psychologiques avant, pendant et après l'anesthésie provoquée*, Paris, 1869, p. 36.)

Les effets du protoxyde d'azote ne sont pas moins curieux : voici le résumé des modifications psychiques produites par les inspirations de ce gaz chez le chimiste anglais Humphry Davy :

Dans la première expérience que fit Humphry Davy, l'illustre savant fut pris d'un rire immodéré, d'où le nom de gaz hilariant qui fut donné au protoxyde d'azote. Dans une autre tentative Davy éprouva diverses modifications sensorielles qui se peuvent résumer dans les impressions suivantes :

Une sorte de chatouillement agréable se faisait sentir dans tout son corps; les objets qui frappaient sa vue avaient un éclat extraordinaire; le sens de l'ouïe, dans un état de surexcitabilité extrême, lui permettait d'entendre les sons les plus déliés; enfin il avait une tendance à l'action absolument irrésistible. Ces sensations paraissent avoir été obtenues par le mode d'inhalation ordinaire. Quand Davy respira le gaz pur, la sensibilité sensorielle devint encore plus vive; la finesse du toucher était portée à sa dernière limite; il en était de même de la vue et de l'ouïe. Une sensation de plaisir indéfinissable s'était répandue dans toute sa personne: il lui semblait vivre dans un monde nouveau, le monde extérieur avait disparu. « Une suite de fraîches et rapides images, dit-il, passait devant mes yeux; elles se liaient à des mots inconnus et formaient des perceptions toutes nouvelles pour moi. J'existais dans un monde à part. Je bâtissais ces théories et je faisais des découvertes, quand je fus tiré de cet état d'extase par le Dr Kinglatre qui éloigna le sac de ma bouche. En voyant les personnes qui m'entouraient, j'éprouvai tout d'abord un sentiment d'orgueil. Mes idées étaient sublimes et pendant quelque temps je me promenai dans l'appartement indifférent à ce qui se disait autour de moi. Enfin je m'écriai avec la foi la plus vive et l'accent le plus pénétré : « rien n'existe que la pensée ! l'univers n'est composé que d'idées, d'impressions, de plaisir et de peines ! *Nothing exists but thoughts ! The universe is composed of impressions, ideas, pleasures and pains !* » Humphry Davy, *Chem. and philosoph. researches chiefly concerning nitrous oxyde or dephlogisticated nitrous air, and its respiration*. London, 1800.

NOTE B

Les enfants des buveurs, dit le Dr Despine, sont sujets, selon l'organe nerveux qui a été plus spécialement influencé chez eux par le poison que leurs parents ont absorbé, à l'épilepsie, à l'idiotie, à des faiblesses des divers degrés du corps et de l'intelligence, à la folie, à tous les vices de caractère qui entraînent au crime et au suicide. La nature morale des enfants illégitimes, qui naissent en général dans les mauvaises conditions d'ivrognerie et de débauche, se ressent profondément de ces malheureuses circonstances. Les enfants trouvés, malgré les soins physiques et moraux qu'ils rencontrent dans les hospices, donnent, toute proportion gardée, un contingent plus fort aux prisons et aux maisons d'aliénés que les personnes issues du mariage. La statistique a démontré qu'en Amérique les enfants nés de parents ivrognes étaient dix fois plus que les autres exposés au crime, à l'emprisonnement, à l'échafaud. (Despine, *Le Démon alcool*).

Dans une récente visite faite à la prison de Rouen, dit Morel, nous avons procédé, M. le Dr Vintrignier et moi, à l'examen de l'état mental de 150 enfants, de dix à dix-sept ans, dont la plupart ont été pris les armes à la main, derrière les barricades. Cet examen m'a confirmé dans mes convictions antérieures sur l'influence funeste exercée par l'alcool non seulement sur les individus qui en font excès, mais encore sur les descendants de ceux qui sont livrés à cette détestable boisson. Ils sont bien, en effet, les dignes fils de leurs pères, ces assassins et incendiaires pré-

coces, sur la physionomie dépravée desquels est empreint le triple cachet de leur dégénérescence intellectuelle, physique et morale. Ils nous ont offert un spectacle navrant et bien propre à faire réfléchir les moralistes et les amis du progrès de l'humanité. Des figures ingrates et parfois repoussantes, des têtes sans symétrie et sans harmonie, des tailles au-dessous de la moyenne, voilà le signalement physique de ces petits malheureux. Sur 150 enfants, à peine avons-nous trouvé dix physionomies sympathiques. Les garçons de dix-sept ans paraissent en avoir quatorze, ceux de quatorze en accusent dix à peine. L'absence du sens moral est notoire chez la majorité; cependant ils savent presque tous lire et écrire; quinze seulement sont illettrés, preuve que l'instruction sans principes moraux et religieux est encore pire que l'ignorance. (Morel, *Nouvelliste de Rouen*.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — LE SENS DÉLIRANT. 7

Hallucinations de la vue, 9. — Hallucinations de l'ouïe, 17. — Hallucinations de l'odorat, 20. — Hallucinations du goût, 21. — Hallucinations de la sensibilité, 21. — Hallucinations du sens génital, 24. — Hallucinations internes, 25. — Hallucinations psychiques, 31. — Preuve physiologique de la nature de l'hallucination, 33. — De l'illusion, 36.

CHAPITRE II. — L'ESPRIT DÉLIRANT. 44

SECTION PREMIÈRE. — *Formes délirantes.* 44

Deux séries de délires, 45. — Manie, sa nature, 48. — Lypémanie et stupeur lypémanique, 49. — Mélancolie simple, 50. — Mélancolie anxieuse, 51. — Mélancolie panophobique, 51. — Délires d'indignité et de ruine, 52. — Lypémanies religieuses, 52. — Lypémanie hypocondriaque, 53. — Délire de persécution, 54. — Différentes genèses du délire de persécution, 56. — Délires ambitieux, 59. — Mégalomanes, empereurs, rois, généraux, etc., 60. Inventeurs, 61. — Théomanie, 63. — Délire ambitieux des paralytiques, 63. — Conceptions délirantes des déments, 64. — Délire des imbéciles, 65. — Délire à deux ou à plusieurs, 67. — Délire conjugué, 69.

SECTION II. — *Evolution des délires.* 70

Intermittence des délires, 71. — Alternance des délires, 73. — Transformations délirantes, 74. — Evolutions délirantes. Genèse des délires consécutifs, 77. — Démence, transformation ultime des délires, 84.

CHAPITRE III. — LE SENTIMENT DÉLIRANT. 85

Caractère des épileptiques, 87. — Perversion sentimentale des hystériques, 87. — Perversion des sentiments dans la folie puer-

pérale, 91. — Folie morale. Sentiments pervers des dégénérés, 91. — Altération des sentiments affectifs dans la démence, 97. — Exagération sentimentale malade, 98. — Erotomanie, 99. — Erotomanie expansive, 99. — Erotomanie dépressive, 101.

CHAPITRE IV. — L'INSTINCT DÉLIRANT. 103

Goûts dépravés des hystériques, 104. — Envies des femmes grosses, 106. — Perversion du goût dans la démence et l'imbécillité, 107. — Anthropophagie, 109. — Les enfants-loups, 112. — Dipsomanie, 114. — Inhalateurs d'éther, 116. — Morphinomanes et mangeurs d'opium, 118. — Perversions génitales instinctives, 119. — Abus solitaires, 119. — Autres aberrations génitales, 121. — Tendances érotiques de quelques hystériques, 123. — Nymphomanie, 124. — Tendances érotiques des déments, 127. — L'inversion sexuelle, 130. — Autres aberrations dans l'excitation sexuelle, 133. — Amour des statues, 134. — Nécrophile 137.

CHAPITRE V. — L'ACTE DÉLIRANT. 139

Aliénés à conceptions ambitieuses, 139. — Costumes des aliénés, 141. — Actes liés au délire religieux, 142. — Actes délirants des persécutés, 146. — Les voyages des aliénés, 147. — Ecrits des aliénés, 153. — Dessins des aliénés, 157. — Le suicide chez les aliénés, 159. — Aliénés meurtriers, 162. — Autres actes criminels ou délictueux, 164. — Les tics, folie du doute et du toucher, 165.

CHAPITRE VI. — DES CAUSES DE LA FOLIE. 184

Hérédité 185. — Alcoolisme des parents, 197. — Accès antérieur, 199. — Age, 260. — Sexe, 203. — Célibat, 205. — Mariage, 207. — Veuvage, 208. — Instruction, 208. — Profession, 210. — Maladies. Epilepsie, 211. — Hystérie, 213. — Chorée, 214. — Ataxie locomotrice, 214. — Lésions organiques du cerveau, 215. — Progrès de l'âge, 216. — Fièvre typhoïde, 217. — Affection paludéenne, 219. — Influenza, 220. — Pthisie, 220. — Syphilis, 222. — Affections organiques du cœur, 225. — Maladies des organes générateurs, 227. — Appréciations des causes, 228. — Excès alcooliques, 231. — Excès et abus génésiques, 238. — Abus du tabac, 241. — Atmosphère surchauffée, insolation, 242. — Coups sur la tête, 243. — Causes morales, 243. — Chagrins de famille, ennui, amour contrarié, 244. — Crainte, 245. — Remords, 247. — Exagération des pas-

sions, 249. — Jalousie, 250. — Surmenage intellectuel et moral, 252. — Superstition, 252. — Emprisonnement cellulaire, 258. — De l'imitation, 260. — Civilisation, 261. — Guerres, révolutions, 265. — Religion, 268. — Absence de croyances, 270. — Influences cosmiques, 271. — Climats, 272. — Température, saisons, 272. — Vents, 279. — Etat hygrométrique de l'air, 280. — Phases lunaires, 281.

CHAPITRE VII. — DU TRAITEMENT DE LA FOLIE. 284

Efficacité du traitement par le médicament, 285. — Hydrothérapie, 287. — De quelques accidents de la folie, 288. — Appréciation de la méthode du no-restraint et traitement de l'agitation, 289. — Hygiène de l'aliéné, 293. — Asiles d'aliénés et maisons de santé, 294. — Du régime, 296. — Alimentation forcée, 297. — Du vêtement chez les aliénés, 298. — Des bains au point de vue hygiénique, 300. — Travail, 300. — Occupations diverses, distractions, promenades, 301. — Lazarets, 302. — Traitement moral de la folie, 302.

NOTES. 312

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



The image shows a full-page view of marbled paper. The pattern consists of large, irregular, cell-like shapes in a light tan or beige color, outlined by thin, dark brown or black lines. Interspersed among these larger shapes are smaller, more delicate veins and spots of yellow and reddish-brown. The overall effect is a complex, organic, and somewhat abstract design typical of traditional marbling techniques.

B. E. STECHERT
& Co.
NEW YORK

